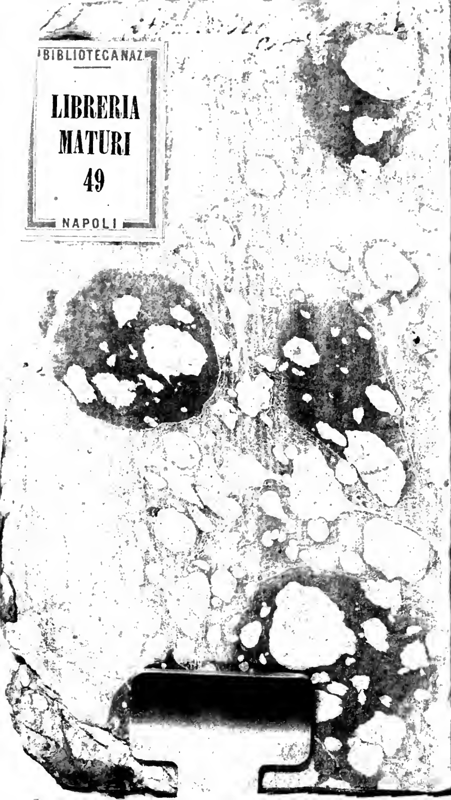
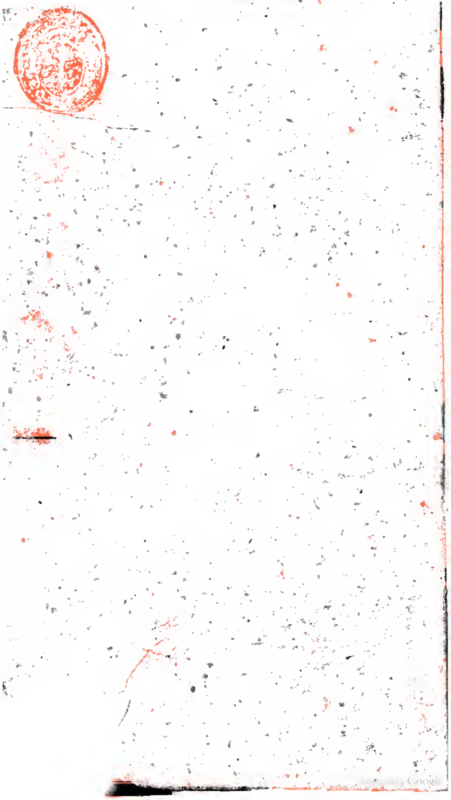



BIBLIOTECA NAZ.
LIBRERIA
MATURI
49
NAPOLI





BÉLISAIRE

PAR

M. MARMONTEL.




BELISAIRE
par
M. Marmontel
de l'Acad. Franc.

BÉLISAIRE.

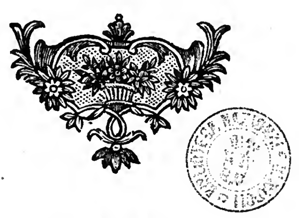
PAR

M. MARMONTEL.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée des Pieces relatives à cet Ouvrage.

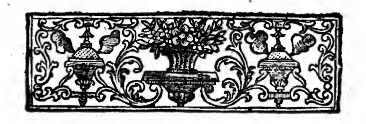
Enrichi de Figures en taille-douce.



A LA HAYE,

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXII.



PRÉFACE.

JE fais, & je ne dois pas dissimuler qu'on peut regarder le fait sur lequel est établi le plan de ce petit Ouvrage, plutôt comme une opinion populaire, que comme une vérité historique. Mais cette opinion a si bien prévalu, & l'idée de Bélisaire aveugle & mendiant est devenue si familiere, qu'on ne peut guere penser à lui, sans le vouloir comme je l'ai peint.

Sur tout le reste, à peu de chose près, j'ai suivi fidélement l'histoire, & Procope a été mon guide. Mais je n'ai aucun égard à ce Libelle calomnieux, qui lui est attribué, sous le titre d'*Anecdotes*, ou d'*Histoire se-*

crete. Il eſt pour moi de toute évidence que cet amas informe d'injures groſſieres & de fauſſetés palpables, n'eſt point de lui, mais de quelque Déclamateur auſſi mal-adroit que méchant (*a*).

Aucun des Ecrivains du temps de Procope, aucun de ceux qui l'ont ſuivi, dans l'intervalle de cinq cents ans, n'a parlé de ces *Anecdotes*. Agathias, contemporain de Procope, en faiſant l'énumération de ſes Ouvrages, ne dit pas un mot de celui-ci. On le tenoit caché, me dira-t-on; mais du moins, trois cents ans après, il auroit dû être public. Le ſavant Photius auroit dû le connoître; & il ne le connoiſſoit pas. Suidas, Ecrivain du onzieme ſiecle, eſt le premier qui ait attribué à Procope cette ſatyre mépriſable; & le plus grand nombre

(*a*) On a ſoupçonné qu'il étoit d'un Avocat de Céſarée. *Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Belles-Lettres*, *T.* 21.

des savants ont répété, sans discussion, ce qu'en avoit dit Suidas (*a*). Quelques-uns cependant ont douté que ce livre fût de Procope (*b*); il y en a même qui l'ont nié; & de ce nombre est Eichelius, dans la préface & les remarques de l'Edition qu'il en a donnée. Il commence par faire voir qu'il n'est ni vrai ni vraisemblable que Procope en soit l'Auteur; &, en supposant qu'il le fût, il ajoute que, dans une déclamation si outrée, si imprudente & si absurde, il seroit indigne de foi. Ce qui me confond, c'est que l'illustre Auteur de l'Esprit des loix ait donné quelque croyance à un Libelle si manifestement supposé. Je sais de quel poids est son autorité; mais elle cede à l'évidence.

Le moyen de croire en effet qu'un homme d'état, estimé de son siecle,

(*a*) Vossius, Grotius, &c.
(*b*) Le pere Combefils, la Mothe-le-Vayer, &c.

pour le plaisir de diffamer ceux qui l'avoient comblé de biens, ait voulu se diffamer lui-même, en réduisant la postérité au choix de le regarder comme un calomniateur atroce, ou comme un lâche adulateur? Le moyen de croire qu'un Ecrivain, jusques-là si judicieux, eût perdu le sens & la pudeur, au point de vouloir qu'on prît sur sa parole, pour *un homme hébété, pour un rustre imbécille* (a), Justin, ce Sage & vertueux Vieillard, qui, de l'état le plus obscur & des plus bas emplois de la Milice, étant monté aux plus hauts grades par sa valeur & ses talents, avoit fini par réunir les vœux du Sénat, du peuple & des armées, & par être élu Empereur? Le moyen de croire qu'un homme qui avoit écrit l'histoire de son temps avec tant d'honnêteté, de décence & de sagesse, ait pu dire de Justinien, qu'il étoit *stupide & paresseux comme un âne, qui se*

(a) *Insignis homo stoliditatis, summâ cum infantiâ, summâque cum rusticitate conjunctæ.*

laisse mener par le licou, en secouant les oreilles (a); *que ce n'étoit pas un homme, mais une furie* (b); *que sa mere elle-même se vantoit d'avoir eu commerce avec un démon, avant d'être grosse de lui* (c), *& qu'il avoit fait tant de maux à l'Empire, que la mémoire de tous les âges n'en avoit jamais rassemblé de pareils, ni en si grand nombre* (d)? Le moyen de croire qu'après avoir fait de Bélisaire un Héros accompli, triomphant & comblé de gloire, il ait ôsé

(a) *Nam mirè stolidus fuit, & lento quàm simillimus asino, capistro facilè trahendus, cui & aures subindè agitarentur.*

(b) *Quòd verò non homo, sed, sub humanâ specie, furia visus sit Justinianus, documento esse possunt ingentia quibus affecit homines mala: quippè enim ex atrocitate facinorum autoris virium immanitas palam fiat.*

(c) *Eo gravida antequàm esset, quandam genii speciem ad se ventitasse, quæ non ad visum, sed ad contactum se præberet, accubaretque sibi, & quasi maritus se conjugem iniret.*

(d) *Is demum fuit Romanis tot tantorumque malorum autor, quot & quanta audita non sunt ex omni superiorum ætatum memoriâ.*

le donner ensuite pour *un méchant imbécille, méprisé de tout le monde, & bafoué comme un fou* (a); & cela dans le temps de sa plus grande gloire, lorsqu'il fut chargé de sauver l'Empire, en chassant les Huns de la Thrace?

Ceux qui, dans le grec des *Anecdotes*, ont cru reconnoître le style de Procope, y ont-ils reconnu son bon sens? Je le suppose ingrat, méchant, furieux contre ses bienfaicteurs; est-ce par des déclamations puériles qu'il auroit voulu rétracter & ses éloges, & les faits sur lesquels ils étoient fondés? L'Historien Procope se seroit amusé à prouver en forme que Justinien & ses Ministres *n'étoient pas des hommes, mais des démons, qui, sous des figures humaines, avoient bouleversé la terre* (b)! Je

(a) *Tunc enim verò contemni ab omnibus & veluti demens subsannari.*

(b) *Hi nunquàm homines* (*mihi*) *visi sunt sed perniciosi dæmones... Humanas induti for-*

le croirois à peine capable de cette ineptie, quand tous les Ecrivains de ſon temps me l'atteſteroient ; à plus forte raiſon ne le croirai-je pas ſur le témoignage équivoque d'un ſeul homme, qui a vécu cinq cents ans après lui.

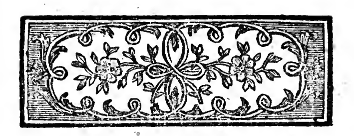
Je n'ai donc vu Procope que dans ſon hiſtoire authentique. C'eſt-là que je l'ai conſulté ; c'eſt-là que j'ai pris le caractere de mon Héros, ſa modeſtie, ſa bonté, ſon affabilité, ſa bienfaiſance, ſon extrême ſimplicité, ſur-tout ce fonds d'humanité qui étoit la baſe de ſes vertus, & qui le faiſoit adorer : *Erat igitur Byſantinis civibus voluptati Beliſarium intueri in forum quotidiè prodeuntem. . . . . Pulchritudo hunc magnitudoque corporis honeſtabat. Humilem prætereà ſe, benignumque adeò, atque aditu obviis quibuſque perfacilem exhibeat, ut infirmæ ſortis viro perſimilis videretur. . . . . In ſuos*

---

mas, quaſi ſemi-homines furiæ, ſic univerſum terrarum orbem convulſerint.

præcipuè milites magnificentiâ cæteros antcibat..... Erga agricultores, agrestesque homines, tantâ hic indulgentiâ ac providentiâ utebatur, ut Belisario ductante exercitus, nullam hi vim paterentur. Segetes insuper, dùm in agris maturescerent, diligentiùs tuebatur, ne fortè equorum greges has devastarent, frugesque cæteras, invitis dominis, suos attingere prohibebat. Proc. De Bell. Goth. L. 3.





BÉLISAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

DANS la vieilleſſe de Juſtinien, l'Empire, épuiſé par de longs efforts, approchoit de ſa décadence. Toutes les parties de l'adminiſtration étoient négligées: les loix étoient en oubli, les finances au pillage, la diſcipline militaire à l'abandon. L'Empereur, laſſé de la guerre, achetoit de tous côtés la paix au prix de l'or, & laiſſoit dans l'inaction le peu de troupes qui lui reſtoient, comme inutiles & à charge à l'état. Les Chefs de ces troupes délaiſſées ſe diſſipoient dans les plaiſirs; & la chaſſe, qui leur retraçoit la guerre, charmoit l'ennui de leur oiſiveté.

Un ſoir, après cet exercice, quelques-uns d'entr'eux ſoupoient enſemble dans un château de la Thrace, lorſqu'on vint leur dire qu'un vieillard aveugle, conduit par un enfant, demandoit l'hoſpitalité. La jeuneſſe eſt compatiſſante; ils firent entrer le

vieillard. On étoit en Automne; & le froid, qui déjà se faisoit sentir, l'avoit saisi : on le fit asseoir près du feu.

Le souper continue; les esprits s'animent; on commence à parler des malheurs de l'état. Ce fut un champ vaste pour la censure, & la vanité mécontente se donna toute liberté. Chacun exagéroit ce qu'il avoit fait, & ce qu'il auroit fait encore, si l'on n'eût pas mis en oubli ses services & ses talents. Tous les malheurs de l'Empire venoient, à les en croire, de ce qu'on n'avoit pas su employer des hommes comme eux. Ils gouvernoient le monde en buvant, & chaque nouvelle coupe de vin rendoit leurs vues plus infaillibles.

Le vieillard, assis au coin du feu, les écoutoit, & sourioit avec pitié. L'un d'eux s'en apperçut, & lui dit : bon homme, vous avez l'air de trouver plaisant ce que nous disons-là ? *Plaisant*, non, dit le vieillard, mais un peu léger, comme il est naturel à votre âge. Cette réponse les interdit. Vous croyez avoir à vous plaindre, poursuivit-il, & je crois comme vous qu'on a tort de vous négliger; mais c'est le plus petit mal du monde. Plaignez-vous de ce que l'Empire n'a plus sa force & sa splendeur, de ce qu'un Prince, consumé de soins, de veilles & d'années, est obligé, pour voir & pour agir, d'employer des yeux & des mains infidelles. Mais dans cette calamité générale, c'est bien la peine

de penser à vous ! Dans votre temps, reprit l'un des convives, ce n'étoit donc pas l'usage de penser à soi ? Hé bien, la mode en est venue, & l'on ne fait plus que cela. Tant pis, dit le vieillard, &, s'il en est ainsi, en vous négligeant on vous rend justice. Est-ce pour insulter les gens, lui dit le même, qu'on leur demande l'hospitalité ? Je ne vous insulte point, dit le vieillard, je vous parle en ami, & je paie mon asyle en vous disant la vérité.

Le jeune Tibere, qui depuis fut un Empereur vertueux, étoit du nombre des chasseurs. Il fut frappé de l'air vénérable de cet aveugle à cheveux blancs. Vous nous parlez, lui dit-il, avec sagesse, mais avec un peu de rigueur ; & ce dévouement que vous exigez, est une vertu, mais non pas un devoir. C'est un devoir de votre état, reprit l'aveugle avec fermeté ; ou plutôt c'est la base de vos devoirs, & de toute vertu militaire. Celui qui se dévoue pour sa patrie, doit la supposer insolvable ; car ce qu'il expose pour elle est sans prix. Il doit même s'attendre à la trouver ingrate ; car, si le sacrifice qu'il lui fait n'étoit pas généreux, il seroit insensé. Il n'y a que l'amour de la gloire, l'enthousiasme de la vertu qui soient dignes de vous conduire. Et alors que vous importe comment vos services seront reçus ? La récompense en est indépendante des caprices d'un Ministre & du discernement d'un Souverain. Que le Soldat soit

attiré par le vil appas du butin; qu'il s'expose à mourir pour avoir de quoi vivre, je le conçois. Mais vous qui, nés dans l'abondance, n'avez qu'à vivre pour jouir, en renonçant aux délices d'une molle oisiveté, pour aller essuyer tant de fatigues, & affronter tant de périls, estimez-vous assez peu ce noble dévouement, pour exiger qu'on vous le paie? Ne voyez-vous pas que c'est l'avilir? Quiconque s'attend à un salaire est esclave: la grandeur du prix n'y fait rien; & l'ame qui s'apprécie un talent, est aussi vénale que celle qui se donne pour une obole. Ce que je dis de l'intérêt, je le dis de l'ambition; car les honneurs, les titres, le crédit, la faveur du Prince, tout cela est une solde, & qui l'exige se fait payer. Il faut se donner ou se vendre; il n'y a point de milieu. L'un est un acte de liberté, l'autre un acte de servitude: c'est à vous de choisir celui qui vous convient. Ainsi, bon homme, vous mettez, lui dit-on, les Souverains bien à leur aise. Si je parlois aux Souverains, reprit l'aveugle, je leur dirois que, si votre devoir est d'être généreux, le leur est d'être justes. — Vous avouez donc qu'il est juste de récompenser les services? — Oui; mais c'est à celui qui les a reçus d'y penser: tant pis pour lui s'il les oublie. Et puis, qui de nous est sûr, en pesant les sens, de tenir la balance égale? Par exemple, dans votre état, pour que tout le monde se crût placé & fût content,

il faudroit que chacun commandât, & que personne n'obéit : or cela n'est guere possible. Croyez-moi, le gouvernement peut quelquefois manquer de lumiere & d'équité ; mais il est encore plus juste & plus éclairé dans ses choix, que si chacun de vous en étoit cru sur l'opinion qu'il a de lui-même. Et qui êtes-vous, pour nous parler ainsi, lui dit, en haussant le ton, le jeune maître du château ? Je suis Bélisaire, répondit le vieillard.

Qu'on s'imagine, au nom de Bélisaire, au nom de ce Héros tant de fois vainqueur dans les trois parties du monde, quels furent l'étonnement & la confusion de ces jeunes gens. L'immobilité, le silence exprimerent d'abord le respect dont ils étoient frappés ; & oubliant que Bélisaire étoit aveugle, aucun d'eux n'osoit lever les yeux sur lui. O grand homme ! lui dit enfin Tibere, que la fortune est injuste & cruelle ! quoi ! vous, à qui l'Empire a dû pendant trente ans sa gloire & ses prospérités, c'est vous que l'on ose accuser de révolte & de trahison, vous qu'on a traîné dans les fers, qu'on a privé de la lumiere ? & c'est vous qui venez nous donner des leçons de dévouement & de zele ! Et qui voulez-vous donc qui vous en donne, dit Bélisaire ? Les esclaves de la faveur ? Ah, quelle honte ! Ah, quel excès d'ingratitude, poursuivit Tibere ! L'avenir ne le croira jamais. Il est vrai, dit Bélisaire, qu'on m'a un peu surpris : je

ne croyois pas être si maltraité. Mais je comptois mourir en servant l'état ; & mort ou aveugle, cela revient au même. Quand je me suis dévoué à ma patrie, je n'ai pas excepté mes yeux. Ce qui m'est plus cher que la lumiere & que la vie, ma renommée, & sur-tout ma vertu, n'est pas au pouvoir de mes persécuteurs. Ce que j'ai fait peut être effacé de la mémoire de la Cour? il ne le sera point de la mémoire des hommes, & quand il le seroit, je m'en souviens, & c'est assez.

Les convives, pénétrés d'admiration, presserent le Héros de se mettre à table. Non, leur dit-il, à mon âge la bonne place est le coin du feu. On voulut lui faire accepter le meilleur lit du château, il ne voulut que de la paille. J'ai couché plus mal quelquefois, dit-il : ayez seulement soin de cet enfant qui me conduit, & qui est plus délicat que moi.

Le lendemain Bélisaire partit, dès que le jour put éclairer son guide, & avant le réveil de ses hôtes, que la chasse avoit fatigués. Instruits de son départ, ils vouloient le suivre, & lui offrir un char commode, avec tous les secours dont il auroit besoin. Cela est inutile, dit le jeune Tibere, il ne nous estime pas assez, pour daigner accepter nos dons.

C'étoit sur l'ame de ce jeune homme que l'extrême vertu, dans l'extrême malheur, avoit fait le plus d'impression. Non, dit-il

à l'un de ses amis, qui approchoit de l'Empereur, non jamais ce tableau, jamais les paroles de ce vieillard ne s'effaceront de mon ame. En m'humiliant il m'a fait sentir combien il me restoit à faire, si je voulois jamais être un homme. Ce récit vint à l'oreille de Justinien, qui voulut parler à Tibere.

Tibere, après avoir rendu fidélement ce qui s'étoit passé, il est impossible, ajouta-t-il, Seigneur, qu'une si grande ame ait trempé dans le complot dont on l'accuse; & j'en répondrois sur ma vie, si ma vie étoit digne d'être garant de sa vertu. Je veux le voir & l'entendre, dit Justinien, sans en être connu; &, dans l'état où il est réduit, cela n'est que trop facile. Depuis qu'il est sorti de sa prison, il ne peut pas être bien loin; suivez ses traces, tâchez de l'attirer dans votre maison de campagne: je m'y rendrai secrétement. Tibere reçut cet ordre avec transport, & dès le lendemain il prit la route que Bélisaire avoit suivie.



CHAPITRE II.

CEPENDANT Bélisaire s'acheminoit, en mendiant, vers un vieux château en ruine, où sa famille l'attendoit. Il avoit défendu à son conducteur de le nommer sur la route; mais l'air de noblesse répandu sur son visage & dans toute sa personne, suffisoit pour intéresser. Arrivé le soir dans un village, son guide s'arrêta à la porte d'une maison, qui, quoique simple, avoit quelque apparence.

Le Maître du logis rentroit, avec sa beche à la main. Le port, les traits de ce vieillard fixerent son attention. Il lui demanda ce qu'il étoit. Je suis un vieux soldat, répondit Bélisaire. Un Soldat dit le villageois! Et voilà votre récompense! C'est le plus grand malheur d'un Souverain, dit Bélisaire, de ne pouvoir payer tout le sang qu'on verse pour lui. Cette réponse émut le cœur du villageois; il offrit l'asyle au vieillard.

Je vous présente, dit-il à sa femme, un brave homme, qui soutient courageusement la plus dure épreuve de la vertu. Mon camarade, ajouta-t-il, n'ayez pas de honte de l'état où vous êtes, devant une famille qui connoît le malheur. Reposez-vous, nous allons souper. En attendant, dites-moi, je

vous prie, dans quelles guerres vous avez ſervi. J'ai fait la guerre d'Italie contre les Goths, dit Béliſaire, celle d'Aſie contre les Perſes, celle d'Afrique contre les Vandales & les Maures.

A ces derniers mots, le villageois ne put retenir un profond ſoupir. Ainſi, dit-il, vous avez fait toutes les campagnes de Béliſaire ? — Nous ne nous ſommes point quittés. — L'excellent homme ! Quelle égalité d'ame ! Quelle droiture ! Quelle élévation ! Eſt-il vivant ? car dans ma ſolitude, il y a plus de vingt-cinq ans que je n'entends parler de rien. — Il eſt vivant. — Ah ! que le ciel béniſſe & prolonge ſes jours. — S'il vous entendoit, il ſeroit bien touché des vœux que vous faites pour lui ! — Et comment dit-on qu'il eſt à la Cour ? tout puiſſant ? adoré ſans doute ? — Hélas ! vous ſavez que l'envie s'attache à la proſpérité. — Ah ! que l'Empereur ſe garde bien d'écouter les ennemis de ce grand homme. C'eſt le génie tutélaire & vengeur de ſon Empire. — Il eſt bien vieux ! — N'importe ; il ſera dans les conſeils ce qu'il étoit dans les armées ; & ſa ſageſſe, ſi on l'écoute, ſera peut-être encore plus utile que ne l'a été ſa valeur. D'où vous eſt-il connu, demanda Béliſaire attendri ? Mettons-nous à table, dit le villageois : ce que vous demandez nous meneroit trop loin.

Béliſaire ne douta point que ſon hôte ne fût quelque Officier de ſes armées, qui avoit

eu à se louer de lui. Celui-ci, pendant le souper, lui demanda des détails sur les guerres d'Italie & d'Orient, sans lui parler de celle d'Afrique. Bélisaire par des réponses simples, le satisfit pleinement. Buvons, lui dit son hôte vers la fin du repas, buvons à la santé de notre Général; & puisse le Ciel lui faire autant de bien qu'il m'a fait de mal en sa vie. Lui! reprit Bélisaire, il vous a fait du mal. — Il a fait son devoir, & je n'ai pas à m'en plaindre. Mais, mon ami, vous allez voir que j'ai dû apprendre à compâtir au sort des malheureux. Puisque vous avez fait les campagnes d'Afrique, vous avez vu le Roi des Vandales, l'infortuné Gélimer, mené par Bélisaire en triomphe à Constantinople, avec sa femme & ses enfants; c'est ce Gélimer qui vous donne l'asyle, & avec qui vous avez soupé. Vous Gélimer, s'écria Bélisaire! & l'Empereur ne vous a pas fait un état plus digne de vous! il l'avoit promis. — Il a tenu parole; il m'a offert des dignités (*a*), mais je n'en ai pas voulu. Quand on a été Roi, & qu'on cesse de l'être, il n'y a de dédommagement que le repos & l'obscurité. — Vous Gélimer! — Oui, c'est moi-même qu'on assiégea, s'il vous en souvient, sur la montagne de *Papua*. J'y souffris des maux inouis (*b*). L'hiver, la famine, le spectacle effroyable de tout un peuple réduit

(*a*) Celle de Patrice.

(*b*) *Vid. Procop. de Bello Vandalico, L. II.*

au défespoir, & prêt à dévorer fes enfants & fes femmes, l'infatigable vigilance du bon Pharas, qui, en m'affiégeant, ne ceffoit de me conjurer d'avoir pitié de moi-même & des miens; enfin, ma jufte confiance en la vertu de votre Général, me firent lui rendre les armes. Avec quel air fimple & modefte il me reçut! Quels devoirs il me fit rendre! Quels ménagements! quel refpect il eut lui-même pour mon malheur! Il y a bientôt fi luftres que je vis dans cette folitude; il ne s'eft pas écoulé un jour que je n'aie fait des vœux pour lui.

Je reconnois bien-là, dit Bélifaire, cette philofophie, qui, fur la montagne où vous aviez tant à fouffrir, vous faifoit chanter vos malheurs; qui vous fit fourire avec dédain, en paroiffant devant Bélifaire; & qui, le jour de fon triomphe, vous fit garder ce front inaltérable dont l'Empereur fut étonné. Mon camarade, reprit Gelimer, la force & la foibleffe d'efprit tiennent beaucoup à la maniere de voir les chofes. Je ne me fuis fenti du courage & de la conftance, que du moment que j'ai regardé tout ceci comme un jeu du fort. J'ai été le plus voluptueux des Rois de la Terre; &, du fond de mon Palais, où je nageois dans les délices, des bras du luxe & de la molleffe, j'ai paffé tout-à-coup dans les cavernes du maure (*a*), où, couché fur la paille, je vivois

(a) *Vandali namque omnium funt, quos fciam,*

d'orge grossiérement pilé & à demi cuit sous la cendre, réduit à un tel excès de misere, qu'un pain, que l'ennemi m'envoya par pitié, fut un présent inestimable. Delà je tombai dans les fers, & fus promené en triomphe. Après cela vous m'avouerez qu'il faut mourir de douleur, ou s'élever au-dessus des caprices de la fortune.

Vous avez dans votre sagesse, lui dit Bélisaire, bien des motifs de consolation; mais je vous en promets un nouveau avant de nous séparer.

Chacun d'eux, après cet entretien, alla se livrer au sommeil.

Gelimer, dès le point du jour, avant d'aller cultiver son jardin, vint voir si le vieillard avoit bien reposé. Il le trouva debout, son bâton à la main, prêt à se remettre en voyage. Quoi, lui dit-il, vous ne voulez pas donner quelques jours à vos hôtes! Cela m'est impossible, répondit Bélisaire: j'ai une femme & une fille qui gémissent de mon absence. Adieu, ne faites point d'éclat sur ce qui me reste à vous dire: Ce pauvre aveugle, ce vieux Soldat, Bélisaire enfin n'oubliera jamais l'accueil qu'il a reçu de vous. — Que dites-vous? Qui, Bélisaire? — C'est Bélisaire qui vous embrasse! — O juste ciel, s'écrioit Gélimer, éperdu &

---

mollissimi, atque delicatissimi; omnium verò miserrimi Marusii. Ibid.

hors de lui-même! Bélisaire dans sa vieillesse! Bélisaire aveugle est abandonné! On a fait pis, dit le vieillard: en le livrant à la pitié des hommes, on a commencé par lui crever les yeux. Ah! dit Gelimer, avec un cri de douleur & d'effroi, est-il possible? Et quels sont les monstres? .... Les envieux, dit Bélisaire. Ils m'ont accusé d'aspirer au trône, quand je ne pensois qu'au tombeau. On les a crus, on m'a mis dans les fers. Le peuple enfin s'est révolté, & a demandé ma délivrance. Il a fallu céder au peuple; mais en me rendant la liberté, on m'a privé de la lumiere. — Et Justinien l'avoit ordonné? — C'est-là ce qui m'a été sensible. Vous savez avec quel zele & quel amour je l'ai servi. Je l'aime encore, & je le plains d'être assiégé par des méchants qui déshonorent sa vieillesse. Mais toute ma constance m'a abandonné, quand j'ai appris qu'il avoit lui-même prononcé l'Arrêt. Ceux qui devoient l'exécuter n'en avoient pas le courage; mes bourreaux tomboient à mes pieds. C'en est fait, je n'ai, grace au ciel, que quelques moments à être aveugle & pauvre. Daignez, dit Gelimer, les passer avec moi, ces derniers moments d'une si belle vie. Ce seroit pour moi, dit Bélisaire, une douce consolation; mais je me dois à ma famille, & je vais mourir dans ses bras. Adieu.

Gelimer l'embrassoit, l'arrosoit de ses larmes, & ne pouvoit se détacher de lui. Il

fallut enfin le laisser partir ; & Gelimer le suivant des yeux, ô prospérité ! disoit-il, ô prospérité ! qui peut donc se fier à toi ? Le héros, le juste, le sage Bélisaire ! ...... Ah ! c'est pour le coup qu'il faut se croire heureux en bêchant son jardin. Et tout en disant ces mots, le Roi des Vandales reprit sa bêche.



CHAPITRE III.

BÉLISAIRE approchoit de l'afyle où fa famille l'attendoit, lorfqu'un incident nouveau lui fit craindre d'en être éloigné pour jamais. Les peuples voifins de la Thrace ne ceffoient d'y faire des courfes ; un parti de Bulgares venoit d'y pénétrer, lorfque le bruit fe répandit que Bélifaire, privé de la vue, étoit forti de fa prifon, & qu'il s'en alloit, en mendiant, joindre fa famille exilée. Le Prince des Bulgares fentit tout l'avantage d'avoir ce grand homme avec lui, ne doutant pas que, dans fa douleur, il ne faisît avidement tous les moyens de fe venger. Il fut la route qu'il avoit prife ; il le fit fuivre par quelques-uns des fiens ; &, vers le déclin du jour, Bélifaire fut enlevé. Il fallut céder à la violence, & monter un courfier fuperbe qu'on avoit amené pour lui. Deux des Bulgares le conduifoient, & l'un d'eux avoit pris fon jeune guide en croupe. Tu peux te fier à nous, lui dirent-ils. Le vaillant Prince qui nous envoie honore tes vertus, & plaint ton infortune. Et que veut-il de moi, demanda Bélifaire? Il veut, lui dirent les Bulgares, t'abreuver du fang de tes ennemis. Ah! qu'il me laiffe fans vengeance, dit le vieillard : fa pitié m'eft cruelle. Je ne veux que mourir en paix au

ſein de ma famille, & vous m'en éloignez. Où me conduiſez-vous ? Je ſuis épuiſé de fatigue, & j'ai beſoin de repos. Tu vas, lui dit-on, te repoſer tout à ton aiſe, à moins que le maître du château voiſin ne ſoit ſur ſes gardes, & ne ſoit le plus fort.

Ce château étoit la maiſon de plaiſance d'un vieux courtiſan, appellé Beſſas, qui, après avoir commandé dans Rome aſſiégée, & y avoir exercé les plus horribles concuſſions, s'étoit retiré avec dix mille talents (*a*). Béliſaire avoit demandé qu'il fût puni ſelon les loix; mais ayant pour lui, à la Cour, tous ceux qui n'aiment pas qu'on examine de ſi près les choſes, Beſſas ne fut point pourſuivi; & il en étoit quitte pour vivre dans ſes terres, au ſein de l'opulence & de l'oiſiveté.

Deux Bulgares, qu'on avoit envoyés reconnoître les lieux, vinrent dire à leur Chef que dans ce château ce n'étoit que feſtins & que réjouiſſances; qu'on n'y parloit que de l'infortune de Béliſaire, & que Beſſas avoit voulu qu'on la célébrât par une fête, comme une vengeance du Ciel. Ah! le lâche, s'écrierent les Bulgares! il n'aura pas long-temps à ſe réjouir de ton malheur.

Beſſas, au moment de leur arrivée, étoit à table, environné de ſes complai-

(*a*) Six millions.

ſants,

fants ; & l'un d'eux chantant ses louanges, disoit, dans ses vers, que le ciel avoit pris soin de le justifier, en condamnant son accusateur à ne voir jamais la lumiere. Quel prodige plus éclatant, ajoutoit le flatteur, & quel triomphe pour l'innocence ! Le ciel est juste, disoit Bessas, & tôt ou tard les méchants sont punis. Il disoit vrai. A l'instant même, les Bulgares, l'épée à la main, entrent dans la cour du château, laissant quelques soldats autour de Bélisaire, & pénetrent, avec des cris terribles, jusqu'à la salle du festin. Bessas pâlit, se trouble, s'épouvante ; &, comme lui, tous ses convives sont frappés d'un mortel effroi. Au lieu de se mettre en défense, ils tombent à genoux, & demandent la vie. On les saisit, on les fait traîner dans le lieu où étoit Bélisaire. Bessas, à la clarté des flambeaux, voit à cheval un vieillard aveugle, il le reconnoît, il lui tend les bras, il lui crie grace & pitié. Le vieillard attendri conjure les Bulgares de l'épargner lui & les siens. Point de grace pour les méchants, lui répondit le chef : ce fut le signal du carnage : Bessas & ses convives furent tous égorgés. Aussi-tôt se faisant amener leurs valets qui croyoient aller au supplice ; vivez, leur dit le même, & venez nous servir, car c'est nous qui sommes vos maîtres. Alors la troupe se mit à table, & fit asseoir Bélisaire à la place de Bessas.

Bélisaire ne cessoit d'admirer les révolutions de la fortune. Mais ce qui venoit d'arriver l'affligeoit. Compagnons, dit-il aux Bulgares, vous me donnez un chagrin mortel en faisant couler autour de moi le sang de mes compatriotes. Bessas étoit un avare inhumain : je l'ai vu dans Rome affamer le peuple, & vendre le pain au poids de l'or, sans pitié pour les malheureux qui n'avoient pas de quoi payer leur vie. Le Ciel l'a puni ; je ne le plains que d'avoir mérité son sort. Mais ce carnage, fait en mon nom, est une tache pour ma gloire. Ou faites-moi mourir, ou daignez me promettre que rien de pareil n'arrivera tant que je serai parmi vous. Ils lui promirent de se borner au soin de leur propre défense ; mais le château de Bessas fut pillé ; &, après y avoir passé la nuit, les Bulgares, chargés de butin, se mirent en marche avec Bélisaire.

Leur Général, comblé de joie de le voir arriver dans son camp, vint au-devant de lui, & le recevant dans ses bras : viens, mon pere, lui dit-il, viens voir si c'est nous qui sommes les barbares. Tout t'abandonne dans ta patrie, mais tu trouveras parmi nous des amis & des vengeurs. En disant ces mots, il le conduisit par la main dans sa tente, l'invita à s'y reposer, & ordonna qu'autour de lui tout respectât son sommeil. Le soir, après un

ſouper ſplendide, où le nom de Béliſaire fut célébré par tous les Chefs du camp barbare, le Roi s'étoit enfermé avec lui; je n'ai pas beſoin, lui dit-il, de te faire ſentir l'atrocité de l'injure que tu as reçue. Le crime eſt horrible; le châtiment doit l'être. C'eſt ſous les ruines du trône & du palais de votre vieux tyran, ſous les débris de ſa ville embraſée, qu'il faut l'enſevelir avec tous ſes complices. Sois mon guide; apprends-moi, magnanime vieillard, à les vaincre & à te venger. Ils ne t'ont pas ôté la lumiere de l'ame, les yeux de la ſageſſe; tu ſais les moyens de les ſurprendre & de les forcer dans leurs murs. Reculons au-delà des mers les bornes de leur empire; & ſi, dans celui que nous allons fonder, c'eſt peu pour toi du ſecond rang, partage avec moi, j'y conſens, tous les honneurs du rang ſuprême; & que le tyran de Byſance, avant d'expirer ſous nos coups, t'y voie encore une fois entrer ſur un char de triomphe. Vous voulez donc, lui répondit Béliſaire, après un long ſilence, qu'il ait eu raiſon de me faire crever les yeux? Il y a long-temps, Seigneur, que Béliſaire a refuſé des couronnes. Carthage & l'Italie m'en ont offert. J'étois dans l'âge de l'ambition; je me voyois déjà perſécuté, je n'en reſtai pas moins fidele à mon Prince & à ma Patrie. Le même devoir qui me lioit, ſubſiſte, & rien n'a pu m'en

dégager. En donnant ma foi à l'Empereur, j'espérois bien qu'il seroit juste; mais je ne me réservai, s'il ne l'étoit pas, ni le droit de me défendre, ni celui de me venger. N'attendez de moi contre lui ni révolte ni trahison. Et que vous serviroit de me rendre parjure? De quel secours vous seroit un vieillard privé de la lumiere, & dont l'ame même a perdu sa force & son activité! votre entreprise est au-dessus de moi, peut-être au-dessus de vous-même. Dans ce relâchement des ressorts de l'Empire, il vous paroît foible; il n'est que languissant, & pour le relever, pour ranimer ses forces, il seroit peut-être à souhaiter pour lui qu'on entreprît ce que vous méditez. Cette ville, que vous croyez facile à surprendre, est pleine d'un peuple aguerri; & quels hommes encore il auroit à sa tête! Si le vieux Bélisaire est au rang des morts, Narsès est vivant, Narsès a pour rivaux de gloire, Mundus, Hermès, Salomon, & tant d'autres qui ne respirent que les combats. Non, croyez-moi, n'attendez que du temps la ruine de cet Empire. Vous y ferez quelques ravages; mais c'est la guerre des brigands; & votre ame est digne de concevoir une ambition plus noble & plus juste. Justinien ne demande plus que des alliés & des amis; il n'est point de Rois que ces titres ne doivent honorer, & il dépend de vous.... Non, reprit le Bulgare,

je ne ferai jamais l'ami ni l'allié d'un homme qui te doit tout, & qui t'a fait crever les yeux. Veux-tu régner avec moi, être l'ame de mes conseils & le génie de mes armées? Voilà de quoi il s'agit entre nous. Ma vie est en vos mains, dit Bélisaire, mais rien ne peut me détacher de mon Souverain légitime; & si, dans l'état où je suis, je pouvois lui être utile, fût-ce contre vous-même, il feroit aussi sur de moi que dans le temps de mes prospérités. Voilà une étrange vertu, dit le Bulgare! Malheur au peuple à qui elle paroît étrange, dit Bélisaire. Et ne voyez-vous pas quel est le fondement de toute discipline; que nul homme, dans un état, n'est juge & vengeur de lui-même, & que, si chacun se rendoit arbitre dans sa propre cause, il y auroit autant de rebelles qu'il y auroit de mécontents? Vous qui m'invitez à punir mon Souverain d'avoir été injuste, donneriez-vous à vos Soldats le droit que vous m'attribuez? Le leur donner, dit le Bulgare! Ils l'ont, sans que je le leur donne: mais c'est la crainte qui les retient. Et nous, Seigneur, c'est la vertu, dit Bélisaire, & tel est l'avantage des mœurs d'un peuple civilisé, sur les mœurs d'un peuple qui ne l'est pas. Je vais vous parler avec la franchise d'un homme qui n'espere & qui ne craint plus rien. A quels sujets commandez-vous? Leur seule ressource est la guerre, & cette guerre où

ils font nourris, leur fait négliger tous les biens de la paix, abandonner toutes les richesses du travail & de l'industrie, fouler aux pieds toutes les loix de la nature & de l'équité, & chercher dans la destruction une subsistance incertaine. Pensez avec effroi, Seigneur, que, pour ravager nos campagnes, il faut laisser les vôtres sans Laboureurs & sans moissons; que, pour nourrir une portion de l'humanité, il faut en égorger une autre, & que votre peuple lui-même arrose de son sang les pays qu'il vient désoler. Hé quoi, la guerre, dit le Bulgare, n'est-elle pas chez vous la même? Non, dit Bélisaire, & le but de nos armes, c'est la paix après la victoire, & la félicité pour gage de la paix. Il est aisé, dit le Bulgare, d'être généreux quand on est le plus fort. N'en parlons plus. J'honore en toi, illustre & malheureux vieillard, cette fidélité digne d'un autre prix. Repose près de moi cette nuit dans ma tente. Tu diras demain où tu veux que je te fasses remener. Où l'on m'a pris, dit Bélisaire, & il dormit tranquillement.

Le lendemain le Roi des Bulgares, en prenant congé du Héros, voulut le combler de présents. C'est la dépouille de ma patrie que vous m'offrez, lui dit Bélisaire: vous rougiriez pour moi de m'en voir revêtu. Il n'accepta que de quoi se nourrir lui & son guide sur la route, & la même escorte le remit où elle l'avoit rencontré.

CHAPITRE IV.

IL n'étoit plus qu'à douze milles du château où sa famille s'étoit retirée ; mais, fatigué d'une longue course, il demanda à son jeune guide s'il ne voyoit pas devant lui quelque village où se reposer. J'en vois un, lui dit celui-ci, mais il est éloigné : faites-vous y conduire. Non, dit le Héros, je l'exposerois à être pillé par ces gens-là ; & il renvoya son escorte.

Arrivé au village, il fut surpris d'entendre : *Le voilà, c'est lui, c'est lui-même.* Qu'est-ce ? demanda-t-il. C'est toute une famille qui vient au-devant de vous, lui répondit son conducteur. Dans ce moment, un vieillard s'avance. Seigneur, dit-il à Bélisaire en l'abordant, pouvons-nous savoir qui vous êtes ? Vous voyez bien, répondit Bélisaire, que je suis un pauvre, & non pas un Seigneur. Un pauvre, hélas ! C'est ce qui nous confond, reprit le paysan, s'il est vrai, comme on nous l'a dit, que vous soyez Bélisaire. Mon ami, lui dit le Héros, parlez plus bas ; &, si ma misere vous touche, donnez-moi l'hospitalité. A peine il achevoit ces mots, qu'il se sentit embrasser les genoux ; mais il releva bien vîte le bon homme, & se fit conduire sous son humble toit.

Mes enfants, dit le payſan à ſes deux filles, & à ſon fils, tombez aux pieds de ce Héros. C'eſt lui qui nous a ſauvés du ravage des Huns; ſans lui le toit que nous habitons auroit été réduit en cendres; ſans lui vous auriez vu votre pere égorgé & vos enfants menés en eſclavage; ſans lui, mes filles, vous n'auriez peut-être jamais oſé lever les yeux: vous lui devez plus que la vie. Reſpectez-le encore davantage, dans l'état où vous le voyez, & pleurez ſur votre patrie.

Béliſaire, ému juſqu'au fond de l'ame, d'entendre autour de lui cette famille reconnoiſſante le combler de bénédictions, ne répondoit à ces tranſports qu'en preſſant tour-à-tour dans ſes bras le pere & les enfants. Seigneur, lui dirent les deux femmes, recevez auſſi dans votre ſein ces deux innocents dont vous êtes le ſecond pere. Nous leur rappellerons ſans ceſſe le bonheur qu'ils auront eu de baiſer leur Libérateur, & de recevoir ſes careſſes. A ces mots, l'une & l'autre mere lui préſenta ſon fils, le mit ſur ſes genoux; & ces deux enfants, ſouriant au Héros, & lui tendant leurs foibles mains, ſembloient auſſi lui rendre graces. Ah! dit Béliſaire à ces bonnes gens, me trouvez-vous encore à plaindre? Et croyez-vous qu'il y ait au monde, en ce moment, un mortel plus heureux que moi? Mais, dites-moi, qui m'a fait connoître? Hier, lui dit le pere de famille, un jeune

Seigneur

Seigneur nous demanda si nous n'avions pas vu passer un vieillard qu'il nous dépeignit. Nous lui répondîmes que non. Hé bien, nous dit-il, veillez à son passage, & dites-lui qu'un ami l'attend dans le lieu où il doit se rendre. Il manque de tout; ayez soin, je vous prie, de pourvoir à tous ses besoins. A mon retour je reconnoîtrai ce que vous aurez fait pour lui. Nous répondîmes que chacun de nous étoit occupé ou du travail des champs, ou des soins du ménage; que nous n'avions pas le loisir de prendre garde aux passants. Quittez tout plutôt, nous dit-il, que de manquer de rendre à ce vieillard ce que vous lui devez. C'est votre Défenseur, votre Libérateur, c'est Bélisaire enfin que je vous recommande, & il nous conta vos malheurs. A ce nom qui nous est si cher, jugez de notre impatience. Mon fils a veillé toute la nuit à attendre son Général, car il a eu l'honneur de servir sous vos drapeaux, quand vous avez délivré la Thrace; mes filles, dès le point du jour, ont été sur le seuil de la porte. A la fin nous vous possédons. Disposez de nous, de nos biens: ils sont à vous. Le jeune Seigneur qui vous attend vous en offrira davantage, mais non pas de meilleur cœur que nous le peu que nous avons.

Tandis que le pere lui tenoit ce langage, le fils debout devant le Héros, le regardoit d'un air pensif, les mains jointes,

la tête baissée, la consternation, la pitié & le respect sur le visage.

Mon ami, dit Bélisaire au vieillard, je vous rends grace de votre bonne volonté. J'ai de quoi me conduire jusqu'à mon asyle. Mais dites-moi si vous êtes aussi heureux que bienfaisant. Votre fils a servi sous moi; je m'intéresse à lui. Est-il sage ? Est-il laborieux ? Est-il bon mari & bon pere ? Il fait, répondit le vieillard attendri, ma consolation & ma joie; il s'est retiré du service, à la mort de son frere aîné, couvert de blessures honorables; il me soulage dans mes travaux; il est l'appui de ma vieillesse; il a épousé la fille de mon ami; le ciel a béni cette union. Il est vif, mais sa femme est douce. Ma fille, que voilà, n'est pas moins heureuse. Je lui ai donné un mari jeune, sage, & homme de bien qu'elle aime & dont elle est aimée. Tout cela travaille à l'envi, & me fait des petits neveux, dans lesquels je me vois revivre. J'approche de ma tombe avec moins de regret, en songeant qu'ils m'aimeront encore, & qu'ils me béniront quand je ne serai plus. Ah! mon ami, lui dit Bélisaire, que je vous porte envie! J'avois deux fils, ma plus belle espérance; je les ai vus mourir à mes côtés. Dans ma vieillesse, il ne me reste qu'une fille, hélas! trop sensible pour son malheur & pour le mien. Mais le ciel soit loué: mes deux enfants sont morts en combattant pour la patrie.

Ces dernieres paroles du héros acheverent de déchirer l'ame du jeune homme qui l'écoutoit.

On servit un repas champêtre : Bélisaire y répandit la joie en faisant sentir à ces bonnes gens le prix de leur obscurité tranquille. C'est, disoit-il, l'état le plus heureux, & pourtant le moins envié, tant les vrais biens sont peu connus des hommes.

Pendant ce repas le fils de la maison, muet, rêveur, préoccupé, avoit les yeux fixés sur Bélisaire; & plus il l'observoit, plus son air devenoit sombre, & son regard farouche. Voilà mon fils, disoit le vieux bon homme, qui se rappelle vos campagnes. Il vous regarde avec des yeux ardents. Il a de la peine, dit le Héros, à reconnoître son Général. On a bien fait ce qu'on a pu, dit le jeune homme, pour le rendre méconnoissable; mais ses Soldats l'ont trop présent pour le méconnoître jamais.

Quand Bélisaire prit congé de ses hôtes, mon Général, lui dit le même, permettez-moi de vous accompagner à quelques pas d'ici. Et dès qu'ils furent en chemin, souffrez, lui dit-il, que votre guide nous devance : j'ai à vous parler sans témoin. Je suis indigné, mon Général, du misérable état où l'on vous a réduit. C'est un exemple effroyable d'ingratitude & de lâcheté. Il me fait prendre ma patrie en

horreur; & autant j'étois fier, autant je suis honteux d'avoir versé mon sang pour elle. Je hais les lieux où je suis né, & je regarde avec pitié les enfants que j'ai mis au monde. Hé, mon ami, lui dit le Héros, dans quel pays ne voit-on jamais les gens de bien victimes des méchants? Non, dit le Villageois, ceci n'a point d'exemple. Il y a dans votre malheur quelque chose d'inconcevable. Dites-moi quel en est l'auteur. J'ai une femme & des enfants; mais je les recommande à Dieu & à mon pere; & je vais arracher le cœur au traître qui... Ah! mon enfant, s'écria Bélisaire, en le serrant dans ses bras, la pitié t'aveugle & t'égare. Moi, je ferois d'un brave homme un perfide? d'un bon Soldat un assassin! d'un pere, d'un époux, d'un fils vertueux & sensible un scélérat, un forcené! C'est alors que je ferois digne de tous les maux que l'on m'a faits. Pour soulager ton pere & nourrir tes enfants, tu as abandonné la défense de ta patrie; & pour un vieillard expirant, à qui ton zele est inutile, tu veux abandonner ton pere & tes enfants! Dis-moi, crois-tu qu'en me baignant dans le sang de mes ennemis, cela me rendît la jeunesse & la vue? En serois-je moins malheureux quand tu serois criminel? Non, mais du moins, dit le jeune homme, la mort terrible d'un méchant effraiera ceux qui lui ressemblent: car je le prendrai, s'il le faut, au pied du Trône ou des

autels, & en lui enfonçant le poignard dans le sein, je crierai: *C'est Bélisaire que je venge.* Et de quel droit me vengerois-tu, dit le vieillard, d'un ton plus imposant? Est-ce moi qui te l'ai donné ce droit que je n'ai pas moi-même ? Veux-tu l'usurper sur les loix ? Qu'elles l'exercent, dit le jeune homme : on s'en reposera sur elles. Mais puisqu'elles abandonnent l'homme innocent & vertueux, qu'elles ménagent le coupable, & laissent le crime impuni, il faut les abjurer, il faut rompre avec elles & rentrer dans nos premiers droits. Mon ami, reprit Bélisaire, voilà l'excuse des brigands. Un homme juste, un honnête homme gémit de voir les loix fléchir ; mais il gémiroit encore plus de les voir violer avec pleine licence. Leur foiblesse est un mal, mais un mal passager, & leur destruction seroit une calamité durable. Tu veux effrayer les méchants, & tu vas leur donner l'exemple ! Ah ! bon jeune homme, veux-tu rendre odieux le noble sentiment que j'ai pu t'inspirer? Feras-tu détester cette pitié si tendre? au nom de la vertu, que tu chéris, je te conjure de ne pas la déshonorer. Qu'il ne soit pas dit que son zele ait armé & conduit la main d'un furieux.

Si c'étoit moi, dit le Soldat, qu'on eût traité si cruellement, je me sentirois peut-être le courage de le souffrir, mais un grand homme? Mais Bélisaire? .... Non, je ne puis le pardonner. Je le pardonne bien,

moi, dit le Héros. Quel autre intérêt que le mien peut t'animer à ma vengeance? Et, si j'y renonce, est-ce à toi d'aller plus loin que je ne veux? Apprends que, si j'avois voulu laver dans le sang mon injure, des peuples se seroient armés pour servir mon ressentiment. J'obéis à ma destinée; imite-moi: ne crois pas savoir mieux que Bélisaire ce qui est honnête & légitime; &, si tu te sens le courage de braver la mort garde cette vertu pour servir au besoin ton Prince & ton pays.

A ces mots, l'ardeur du jeune homme tomba comme étouffée par l'étonnement & l'admiration. Pardonnez-moi, lui dit-il, mon Général, un emportement dont je rougis. L'excès de vos malheurs a révolté mon ame. En condamnant mon zele, vous devez l'excuser. Je fais plus, reprit Bélisaire, je l'estime, comme l'effet d'une ame forte & généreuse. Permets-moi de le diriger. Ta famille a besoin de toi, je veux que tu vives pour elle. Mais c'est à tes enfants qu'il faut recommander les ennemis de Bélisaire. Nommez-les moi, dit le jeune homme avec ardeur; je vous réponds que mes enfants les haïront dès le berceau. Mes ennemis, dit le Héros, sont les Scythes, les Huns, les Bulgares, les Esclavons, les Perses, tous les ennemis de l'état. Homme étonnant, s'écria le Villageois, en se prosternant à ses pieds! Adieu, mon ami, lui dit Bélisaire en l'embrassant.

Il y a des maux inévitables, & tout ce que peut l'homme juste, c'est de ne pas mériter les siens. Si jamais l'abus du pouvoir, l'oubli des loix, la prospérité des méchants t'irrite, pense à Bélisaire. Adieu.



CHAPITRE V.

SA conſtance alloit être miſe à une épreuve bien plus pénible; & il eſt temps de dire ce qui s'étoit paſſé depuis ſon empriſonnement.

La nuit qu'il fut enlevé, & traîné dans les fers, comme un criminel d'état, l'épouvante & la déſolation ſe répandirent dans ſon palais. Le réveil d'Antonine ſa femme & d'Eudoxe ſa fille unique, fut le tableau le plus touchant de la douleur & de l'effroi. Antonine enfin revenue de ſon égarement, & ſe rappellant les bontés dont l'honoroit l'Impératrice, ſe reprocha comme une foibleſſe la frayeur qu'elle avoit montrée. Admiſe à la familiarité la plus intime de Théodore, compagne de tous ſes plaiſirs, elle étoit ſûre de ſon appui, ou plutôt elle croyoit l'être. Elle ſe rendit donc à ſon lever; & en préſence de toute la Cour: Madame, lui dit-elle, en ſe jettant à ſes genoux, ſi Béliſaire a eu plus d'une fois le bonheur de ſauver l'Empire, il demande pour récompenſe que le crime qu'on lui impute lui ſoit déclaré hautement, & qu'on oblige ſes ennemis à l'accuſer en face, au Tribunal de l'Empereur. La liberté de les confondre eſt la ſeule grace qui ſoit digne de lui. Théodore lui fit ſigne de ſe

lever, & lui répondit avec un front de glace: si Bélisaire est innocent, il n'a rien à craindre ; s'il est coupable, il connoît assez la clémence de son Maître, pour savoir comment le fléchir. Allez, Madame, je n'oublierai point que vous avez eu part à mes bontés. Ce froid accueil, ce congé brusque avoit accablé Antonine. Pâle & tremblante elle s'éloigna, sans que personne osât lever les yeux sur elle, & Barsamès, qu'elle rencontra, passoit lui-même sans la voir, si elle ne l'eût abordé. C'étoit l'Intendant des Finances, le favori de Théodore. Antonine le supplia de vouloir bien lui dire quel étoit le crime dont on accusoit Bélisaire. Moi, Madame, lui dit-il ? Je ne sais rien, je ne puis rien, je ne me mêle de rien, que de mon devoir. Si chacun en faisoit autant, tout le monde seroit tranquille.

Ah ! le complot est formé, dit-elle, & Bélisaire est perdu. Plus loin elle rencontra un homme qui lui devoit sa fortune, & qui la veille lui étoit tout dévoué. Elle veut lui parler ; mais, sans daigner l'entendre, je sais vos malheurs, lui dit-il, & j'en suis désolé : mais pardon ; j'ai une grace à solliciter : je n'ai pas un moment à perdre. Adieu, Madame ; personne au monde ne vous est plus attaché que moi. Elle alla retrouver sa fille ; & une heure après on lui annonça qu'il falloit sortir de la ville, & se rendre à ce vieux châ-

teau qui fut marqué pour leur exil.

La vue de ce château solitaire & ruiné, où Antonine se voyoit comme ensevelie, acheva de la désoler. Elle y tomba malade en arrivant; & l'ame sensible d'Eudoxe fut déchirée entre un pere accusé, détenu dans les fers, livré en proie à ses ennemis, & une mere dont la vie empoisonnée par le chagrin, n'annonçoit plus qu'une mort lente. Les jours, les plus beaux jours de cette aimable fille étoient remplis par les tendres soins qu'elle rendoit à sa mere; ses nuits se passoient dans les larmes; & les moments que la nature en déroboit à la douleur, pour les donner au sommeil, étoient troublés par d'effroyables songes. L'image de son pere au fond d'un cachot, courbé sous le poids de ses fers, la poursuivoit sans cesse; & les funestes pressentiments de sa mere redoubloient encore sa frayeur.

La connoissance profonde & terrible qu'Antonine avoit de la Cour, lui faisoit voir la haine & la rage déchaînées contre son époux. Quel triomphe, disoit-elle, pour tous ces lâches envieux, que, depuis tant d'années, le bonheur d'un homme vertueux humilie & tourmente, quel triomphe pour eux de le voir accablé! Je me peins le sourire de la malignité, l'air mystérieux de la calomnie, qui feint de ne pas dire tout ce qu'elle sait, & semble vouloir ménager l'infortuné qu'elle assassine. Ces

vils flatteurs, ces complaiſants ſi bas, je les vois tous, je les entends inſulter à notre ruine. O ma fille! dans ton malheur, tu as du moins la conſolation de n'avoir point de reproche à te faire; & moi, j'ai à rougir de mon bonheur paſſé, plus que de mes calamités préſentes. Les ſages leçons de ton pere m'importunoient: il avoit beau me recommander de fuir les piéges de la Cour, de mettre ma gloire & ma dignité dans des mœurs ſimples & modeſtes, de chercher la paix & le bonheur dans l'intérieur de ma maiſon, & de renoncer à un eſclavage dont la honte ſeroit le prix; j'appellois humeur ſa triſte prévoyance; je m'en plaignois à ſes ennemis. Quel égarement! Quel affreux retour! C'eſt un coup de foudre qui m'éclaire; je ne vois l'abyme qu'en y tombant. Si tu ſavois, ma fille, avec quelle froideur l'Impératrice m'a renvoyée, elle à qui mon ame étoit aſſervie, elle dont les fantaiſies étoient mes ſeules volontés! Et cette Cour, qui la veille me ſourioit d'un air ſi complaiſant!..... Ames cruelles & perfides!.... Aucun, dès qu'on m'a vu ſortir, les yeux baiſſés & pleins de larmes, aucun n'a daigné m'aborder. Le malheur eſt pour eux comme une peſte, qui les fait reculer d'effroi.

Telles étoient les réflexions de cette femme, que ſa chûte, en la détrompant de la Cour, n'en avoit pas détachée, & qui aimoit encore ce qu'elle mépriſoit.

Un an écoulé, rien ne transpiroit du procès de Bélisaire. On avoit découvert une conspiration ; on l'accusoit de l'avoir tramée ; & la voix de ses ennemis, qu'on appelloit la voix publique, le chargeoit de cet attentat. Les chefs, obstinés au silence, avoient péri dans les supplices, sans nommer l'auteur du complot ; c'étoit la seule présomption que l'on eût contre Bélisaire : aussi, manque de preuve, le laissoit-on languir ; & l'on espéroit que sa mort dispenseroit de le convaincre. Cependant ceux de ses vieux Soldats qui étoient répandus parmi le Peuple, redemandoient leur Général, & répondoient de son innocence. Ils souleverent la multitude, & menacerent de forcer les prisons, s'il n'étoit mis en liberté. Ce soulevement irrita l'Empereur ; & Théodore ayant saisi l'instant où la colere le rendoit injuste : hé bien, dit-elle, qu'on le leur rende, mais hors d'état de les commander. Ce conseil affreux prévalut : ce fut l'Arrêt de Bélisaire.

Dès que le Peuple le vit sortir de sa prison, les yeux crevés, ce ne fut qu'un cri de douleur & de rage : mais Bélisaire l'appaisa. Mes enfants, leur dit-il, l'Empereur a été trompé : tout homme est sujet à l'être : il faut le plaindre & le servir. Mon innocence est le seul bien qui me reste ; laissez-la moi. Votre révolte ne me rendroit pas ce que j'ai perdu ; elle m'ôteroit ce qui me console de cette perte. Ces mots calmerent les esprits.

Le Peuple offrit à Bélisaire tout ce qu'il possédoit; Bélisaire lui rendit grace. Donnez-moi seulement, dit-il, un de vos enfants, pour me conduire où ma famille m'attend.

Son aventure avec les Bulgares l'ayant détourné de sa route, Tibere l'avoit devancé. Le bruit d'un char, dans la cour du château, avoit fait tressaillir Antonine & Eudoxe : celle-ci avoit accouru, le cœur saisi & palpitant; mais hélas! au lieu de son pere, ne voyant qu'un jeune inconnu, elle retourne vers sa mere. Ce n'est pas lui, dit-elle, en soupirant.

Un vieux domestique de la maison, appellé Anselme, ayant abordé Tibere, Tibere lui demande si ce n'est point-là que Bélisaire s'est retiré. C'est ici que sa femme & sa fille l'attendent, répondit le fidele Anselme; mais leur espérance est tous les jours trompée. Hé plût au Ciel moi-même être à sa place, & le savoir en liberté. Il est en liberté, lui dit Tibere; il vient; vous l'allez bientôt voir; il devroit même être arrivé. —Ah! venez donc, venez donner cette bonne nouvelle à sa famille. Je vais vous annoncer. Madame, s'écria-t-il, en courant vers Antonine, réjouissez-vous; mon bon maître est vivant; il est libre; il vous est rendu. Un jeune homme est là qui l'assure, & qui croyoit le trouver ici. A ces mots, toutes les forces d'Antonine se ranimerent. Où est-il cet étranger, ce mortel généreux qui s'intéresse à nos malheurs? Qu'il vienne;

ah ! qu'il vienne , dit-elle. Non , plus de malheurs , s'écria Eudoxe , en se jettant sur le lit de sa mere , & en la pressant dans ses bras. Mon pere est vivant ; il est en liberté ; nous l'allons revoir. Ah , ma mere ! oublions nos peines. Le Ciel nous aime ; il nous réunit.

Me rendez-vous la vie , demanda Antonine à Tibere? Est-il bien vrai que mon Epoux triomphe de ses ennemis ? Le jeune homme pénétré de douleur de n'avoir à leur donner qu'une fausse joie , répondit qu'en effet Bélisaire étoit libre , qu'il l'avoit vu , qu'il lui avoit parlé ; & que le croyant rendu auprès de sa famille , il venoit lui offrir les services d'un bon voisin.

Eudoxe , qui avoit les yeux attachés sur Tibere , fut frappée de l'air de tristesse qu'il tâchoit de dissimuler. Vous portez , lui dit-elle , dans notre exil la plus douce consolation ; & loin de jouir du bien que vous nous faites , vous semblez renfermer quelque chagrin profond ! Est-ce notre misere qui vous afflige ? Ah ! que mon pere arrive , qu'il rende la santé à cette moitié de lui-même , & vous verrez si l'on a besoin de richesses pour être heureux.

La nature dans ces moments est si touchante par elle-même , qu'Eudoxe n'eut besoin que de ses sentiments pour attendrir & pour charmer Tibere. Il ne vit point si elle étoit belle ; il ne vit qu'une fille vertueuse & tendre , que son courage , sa piété ,

son amour pour son pere élevoit au-dessus du malheur. Ne prenez point, Madame, lui dit-il, ce sentiment que je ne puis cacher pour une pitié offensante. Dans quelque état que Bélisaire & sa famille soient réduits, leur infortune même sera digne d'envie. Que parlez-vous d'infortune, reprit la mere? Si on a rendu à mon Epoux la liberté, on a reconnu son innocence; il faut donc qu'il soit rétabli dans ses honneurs & dans ses biens.

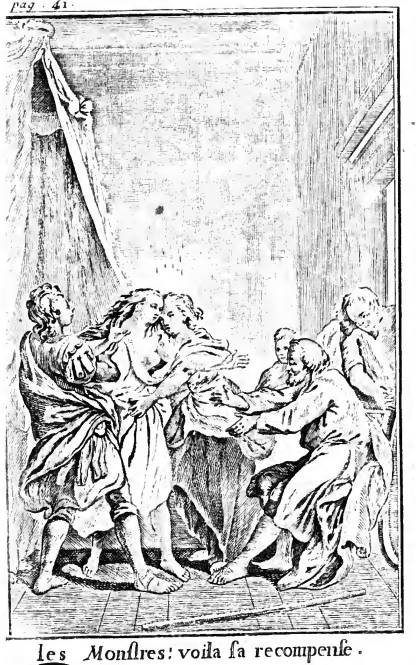
Madame, lui dit Tibere, ce seroit vous préparer une surprise trop cruelle, que de vous flatter sur sa situation. Il n'a dû sa délivrance qu'à l'amour du peuple. C'est à la crainte d'un soulevement qu'on a cédé; mais en y cédant, on a renvoyé Bélisaire aussi malheureux qu'il étoit possible.

N'importe, ma mere, il est vivant, reprit la sensible Eudoxe; &, pourvu qu'on nous laisse ici un peu de terre à cultiver, nous ne serons pas plus à plaindre que tous ces Villageois que je vois dans les champs. O Ciel! la fille de Bélisaire, s'écria le jeune homme, seroit réduite à cet indigne état! Indigne! & pourquoi, lui dit-elle? Il n'étoit pas indigne des Héros de Rome vertueuse & libre. Bélisaire ne rougira point d'être l'égal de Régulus. Ma mere & moi, depuis notre exil, nous avons appris les détails & les petits travaux du ménage; mon illustre pere sera vêtu d'un habit filé de ma main.

Tibere ne pouvoit retenir ses larmes, en voyant la joie vertueuse & pure qui remplissoit le cœur de cette aimable fille. Hélas! disoit-il en lui-même, quel coup terrible va la tirer de cette douce illusion! Et les yeux baissés, il restoit devant elle dans le silence de la douleur.



CHAPITRE



les *Monstres*: voila sa recompense.

CHAPITRE VI.

BELISAIRE, en ce moment même, entroit dans la cour du Château. Le fidele Anſelme le voit, s'avance, reconnoît ſon maître, &, tranſporté de joie, court au-devant de lui. Mais tout-à-coup, s'appercevant qu'il eſt aveugle : O Ciel, dit-il, ô mon bon Maître ! eſt-ce pour vous revoir dans cet état que le pauvre Anſelme a vécu ? A ces paroles entrecoupées de ſanglots, Béliſaire reconnoît Anſelme, qui, proſterné, embraſſe ſes genoux. Il le releve, il l'exhorte à modérer ſa douleur, & ſe fait conduire vers ſa femme & ſa fille.

Eudoxe, en le voyant, ne fait qu'un cri, & tombe évanouie. Antonine, qu'une fievre lente conſumoit, comme je l'ai dit, fut tout-à-coup ſaiſie du plus violent tranſport. Elle s'élance de ſon lit avec les forces que donne la rage, & s'arrachant des bras de Tibere & de la femme qui la gardoit, elle veut ſe précipiter. Eudoxe, ranimée à la voix de ſa mere, accourt, la ſaiſit & l'embraſſe : Ma mere, dit-elle, ah ! ma mere, ayez pitié de moi. Laiſſez-moi mourir, s'écrioit cette femme égarée. Je ne vivrois que pour les venger, que pour aller leur arracher le cœur. Les monſtres ! Voilà ſa récompenſe ! Sans lui, vingt fois ils auroient

été enſevelis ſous les cendres de leur palais. Son crime eſt d'avoir prolongé leur odieuſe tyrannie.... Il en eſt puni ; les peuples ſont vengés... Quelle férocité ! quelle horrible baſſeſſe ! leur appui ! leur libérateur ! .... Cour atroce ! Conſeil de tigres ! .... O ciel ! eſt-ce ainſi que tu es juſte ? Vois qui tu permets qu'on opprime ; vois qui tu laiſſes proſpérer.

Antonine, dans ſes tranſports, tantôt s'arrachoit les cheveux & ſe déchiroit le viſage ; tantôt, ouvrant ſes bras tremblants, elle couroit vers ſon époux, le preſſoit dans ſon ſein, l'inondoit de ſes larmes ; & tantôt repouſſant ſa fille avec effroi : Meurs, lui diſoit-elle, il n'y a dans la vie de ſuccès que pour les méchants, de bonheur que pour les infames.

De cet accès, elle tomba dans un abattement mortel ; & ces violents efforts de la nature ayant achevé de l'affoiblir, elle expira quelques heures après.

Un vieillard aveugle, une femme morte, une fille au déſeſpoir, des larmes, des cris, des gémiſſements, &, pour comble de maux, l'abandon, la ſolitude, & l'indigence, tel eſt l'état où la fortune préſente aux yeux de Tibere une maiſon trente ans comblée de gloire & de proſpérité. Ah ! dit-il, en ſe rappellant les paroles d'un ſage, voilà donc le ſpectacle auquel Dieu ſe complaît, l'homme juſte luttant contre l'adverſité, & le domptant par ſon courage !

Bélisaire laissa un libre cours à la douleur de sa fille, & lui-même s'abandonna à toute son affliction ; mais, après avoir payé à la nature le tribut d'une ame sensible, il se releva de son accablement avec la force d'un Héros.

Eudoxe étouffoit ses sanglots, de peur de redoubler la douleur de son pere. Mais le vieillard qui l'embrassoit se sentoit baigné de ses pleurs. Tu te désoles, ma fille, dit-il, de ce qui doit nous affermir, & nous élever au-dessus des disgraces. Après avoir expié les erreurs de sa vie, ta mere jouit d'une éternelle paix, & c'est elle à présent qui nous plaint d'être obligés de lui survivre. Cette froide immobilité, où elle laisse sa dépouille, annonce le calme où son ame est plongée. Vois comme tous les maux d'ici-bas sont vains : un souffle, un instant les dissipe. La Cour & l'Empire ont disparu aux yeux de ta mere, &, du sein de son Dieu, elle ne voit ce monde que comme un point dans l'immensité. Voilà ce qui fait dans le malheur la consolation & la force du sage.— Ah ! donnez-la-moi, cette force que la nature me refuse, pour résister à tant de maux. J'aurois supporté la misere ; mais voir une mere adorée, mourir de douleur dans mes bras ! Vous voir, mon pere, dans l'horrible état où la cruauté des hommes vous a mis ! .... Ma fille, dit le Héros, en me privant des yeux, ils n'ont

fait que ce que la vieillesse ou la mort alloit faire ; & quant à la fortune, tu en aurois mal joüi, si tu ne sais pas t'en passer. Ah ! le Ciel m'est témoin, dit-elle, que ce n'est pas sa perte qui m'afflige. Ne t'afflige donc plus de rien, lui dit son pere, & de sa main il essuya ses pleurs.

Bélisaire, instruit qu'un jeune inconnu attendoit le moment de lui parler, le fit venir, & lui demanda ce qui l'amenoit. Ce n'est pas le moment, dit Tibere, de vous offrir des consolations. Illustre & malheureux vieillard, je respecte votre douleur, je la partage, & je demande au Ciel qu'il me permette de l'adoucir. Jusques-là, je n'ai qu'à mêler mes larmes à celles que je vois répandre.

Bientôt vint le moment de rendre à Antonine les devoirs de la sépulture ; & Bélisaire, appuyé sur sa fille, accompagna le corps de sa femme au tombeau. La douleur du Héros étoit celle d'un sage : elle étoit profonde, mais sans éclat, & soutenue de majesté. Sur son visage étoit peint le deuil, mais un deuil silencieux & grave. Son front élevé, sans défier le sort, sembloit s'exposer à ses coups.

Tibere lui-même assista à cette triste cérémonie. Il fut témoin des regrets touchants qu'Eudoxe donnoit à sa mere, & il en revint pénétré.

Bélisaire alors s'adressant à lui : Brave jeune homme, lui dit-il, c'est vous, je

le vois, qui avez pris ſoin de me recommander ſur la route; apprenez-moi qui vous êtes, & qui peut m'attirer cet empreſſement généreux. Je m'appelle Tibere, répondit le jeune homme : j'ai ſervi ſous Narsès en Italie; j'ai fait depuis la guerre de Colchide. Je ſuis l'un de ces chaſſeurs à qui vous avez demandé l'aſyle, & dont vous avez bien voulu réprimer l'imprudence. Je n'ai pas eu de paix avec moi-même, que je ne ſois venu vous demander pardon, & une grace encore plus chere. Je ſuis riche : c'eſt un malheur, peut-être; mais, ſi vous vouliez, ce ſeroit un bien. J'ai près d'ici une maiſon de campagne, & toute mon ambition ſeroit de la conſacrer, & en faire l'aſyle d'un Héros. Ma tendre vénération pour vous eſt un titre ſi ſimple, que je n'oſerois m'en prévaloir : il ſuffit d'aimer la patrie, pour partager la diſgrace de Béliſaire, & pour chercher à l'adoucir. Mais un intérêt digne de vous toucher, c'eſt le mien, c'eſt celui d'un jeune homme, qui deſire paſſionnément d'être admis dans l'intimité d'un Héros, & de puiſer dans ſon ame, comme à la ſource de la gloire & de la vertu.

Vous honorez trop ma vieilleſſe, lui répondit Béliſaire; mais je reconnois une belle ame à la ſenſibilité que vous témoignez pour mon malheur. Dans ce moment je deſire d'être ſeul avec moi-même; mon

ame ébranlée a besoin de se raffermir en silence. Mais, pour l'avenir, j'accepte une partie de ce que vous me proposez, le plaisir de vivre en bons voisins, & de communiquer ensemble. J'aime la jeunesse: l'ame encore neuve dans cet âge heureux, est susceptible des impressions du bien, elle s'enflamme & s'éleve au grand; & rien encore ne la retient captive. Venez me voir; je serai bien-aise de converser avec vous.

Si vous me croyez digne de ce commerce, reprit Tibere, pourquoi ne le serois-je pas de vous posséder tout-à-fait? Mes aïeux seront honorés de voir leur héritage devenir votre bien, & leur demeure votre asyle. Vous y serez révéré, servi avec un saint respect par tout ce qui m'environne; & c'est à mon exemple qu'on s'empressera de remplir ce pieux devoir.

Jeune homme, lui dit Bélisaire, vous êtes bon; mais ne faisons point d'imprudence. Dites-moi, car il y a dix ans que je vis éloigné du monde, quel est l'état de votre pere, & quelles vues il a sur vous. Nous sommes issus, lui dit Tibere, de l'une de ces familles que Constantin appella de Rome, & qu'il combla de bienfaits. Mon pere a servi sous le regne de Justinien, avec assez de distinction. Il étoit estimé & chéri de son Maître. Sous le nouveau regne, on obtint sur lui des préférences qu'il croyoit injustes; il se reti-

ra : il s'en est repenti ; & il a pour moi l'ambition qu'il n'eut pas assez pour lui-même. Il suffit, lui dit Bélisaire : je ne veux mettre aucun obstacle à l'avancement de son fils. En suivant le mouvement de votre cœur, vous ne sentez que le plaisir d'être généreux ; &, en effet, c'est une douce chose. Mais je vois pour vous le danger de vous envelopper dans la disgrace d'un proscrit. Mon ami, que la Cour ait raison, ou quelle ait tort, elle ne revient pas. Elle oublie un coupable qu'elle a puni ; mais elle hait toujours un innocent qu'elle a sacrifié ; car son nom seul est un reproche, & son existence pese, comme un remords, à ses persécuteurs.

Je me charge, dit le jeune homme, de justifier ma conduite. L'Empereur a pu se laisser tromper ; mais il suffira qu'on l'éclaire.

Il ne faut pas même y penser, dit le Héros ; le mal est fait : puisse-t-il l'oublier pour le repos de sa vieillesse !

Hé bien donc, insista Tibere, soyez encore plus généreux. Epargnez-lui le reproche éternel de vous avoir laissé languir dans la misere. L'indigne état où je vous vois, est un spectacle déshonorant pour l'humanité, honteux pour le trône, révoltant pour les gens de bien, & décourageant pour vos pareils.

Ceux qu'il découragera, répondit Bélisaire, ne seront point mes pareils. Je crois

au surplus, comme vous, que mon état peut inspirer l'indignation avec la pitié. Un pauvre aveugle ne fait point d'ombrage, & peut faire compassion. Aussi mon dessein est-il de me cacher; &, si je me suis fait connoître à vos compagnons, c'est un mouvement d'impatience contre de jeunes étourdis, qui m'a fait commettre cette imprudence. Ce sera la derniere de ma vie; & mon asyle sera mon tombeau. Adieu, l'Empereur peut ne pas savoir que les Bulgares sont dans la Thrace; ne négligez pas de l'en faire avertir.

Le jeune homme se retira bien affligé de n'avoir pas mieux réussi; & il redit à l'Empereur ce que lui avoit dit Bélisaire. Justinien fit marcher quelques troupes; &, peu de jours après on l'assura que les Bulgares avoient été chassés. A présent, dit-il à Tibere, nous pouvons aller sans danger voir ce malheureux vieillard. Je passerai pour votre pere; & vous aurez soin de ne rien dire qui puisse le désabuser. Une maison de plaisance, à moitié chemin de la retraite de Bélisaire, fut le lieu d'où l'Empereur, se dérobant aux yeux de sa Cour, alla le voir le lendemain.





Qu'il approche, et que je l'embrasse.

CHAPITRE VII.

VOILA donc où habite celui qui m'a rendu tant de fois Vainqueur, dit Justinien, en avançant sous un vieux portique en ruine. Bélisaire, à leur arrivée, se leva pour les recevoir. L'Empereur, en voyant ce vieillard vénérable dans l'état où il l'avoit mis, fut pénétré de honte & de remords. Il jetta un cri de douleur, & s'appuyant sur Tibere, il se couvrit les yeux avec ses mains, comme indigne de voir le jour que Bélisaire ne voyoit plus. Quel cri viens-je d'entendre, demanda le vieillard? C'est mon pere que je vous amene, dit Tibere, & que votre malheur touche sensiblement. Où est-il, reprit Bélisaire, en tendant les mains? Qu'il approche, & que je l'embrasse; car il a un fils vertueux. Justinien fut obligé de recevoir les embrassements de Bélisaire; &, se sentant pressé contre son sein, il fut si violemment ému, qu'il ne put retenir ses sanglots & ses larmes. Modérez, lui dit le Héros, cet excès de compassion: je ne suis peut-être pas aussi malheureux qu'il vous semble. Parlons de vous, & de ce jeune homme, qui vous donnera de la consolation dans vos vieux ans. Oui, dit l'Empereur, en s'interrompant à chaque mot, oui.... si vous daignez per-

mettre..... qu'il vienne recueillir les fruits de vos leçons. Et que lui apprendrois-je, dit le vieillard, qu'un pere sage & homme de bien n'ait pu lui apprendre avant moi? Ce que peut-être je connois le moins, dit l'Empereur; c'est la Cour, c'est le pays où il doit vivre; & depuis long-temps j'ai si peu communiqué avec des hommes, que le monde est pour moi presque aussi nouveau que pour lui. Mais vous qui avez vu les choses sous tant de faces diverses, de quel secours ne lui ferez-vous pas, si vous voulez bien l'éclairer? S'il vouloit apprendre à fixer la fortune, dit Bélisaire, il s'adresseroit mal, comme vous voyez; mais, s'il ne veut être qu'un homme de bien à ses périls & risques, je puis lui être de quelque utilité. Il est bien né, c'est l'essentiel. Il est vrai, dit Justinien, que sa noblesse est ancienne.—Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire; mais cela même est un avantage, pourvu qu'on n'en abuse pas. Savez-vous, jeune homme, poursuivit Bélisaire, ce que c'est que la noblesse? Ce sont des avances que la patrie vous fait, sur la parole de vos ancêtres, en attendant que vous soyez en état de faire honneur à vos garants. Et ces avances, dit l'Empereur, sont quelquefois bien hasardés. N'importe, reprit le vieillard, ce n'en est pas moins une très-belle institution. Je crois voir, lorsqu'un enfant de notre origine vient au monde, foible, nud, indigent, imbécille, comme le fils d'un la-

boureur, je crois voir la patrie qui va le recevoir, & qui lui dit : enfant, je vous salue, vous qui me ferez dévoué, vous qui ferez vaillant, généreux, magnanime comme vos peres. Ils vous ont laissé leur exemple ; j'y joints leurs titres & leur rang, double raison pour vous d'acquérir leurs vertus. Avouez, continua le vieillard, que parmi les actes les plus solemnels, il n'y a rien de plus magnifique. Cela l'est trop, dit Justinien. Quand on veut élever les ames, dit Bélisaire, il faut en agir grandement. Et puis, croyez-vous qu'il n'y ait pas de l'économie dans cette magnificence ? Ah ! quand elle ne produiroit que deux ou trois grands hommes par génération, l'état n'auroit pas à se plaindre : il seroit bien dédommagé. Mon ami, dit-il au jeune homme, il faut que vous soyez l'un de ceux qui le dédommagent. Là, s'adressant à l'Empereur, vous m'avez permis, lui dit-il, de lui parler en pere ? Ah ! je vous en conjure, lui dit Justinien. Hé bien, mon fils, commencez donc par vous persuader que la noblesse est comme la flamme qui se communique, mais qui s'éteint dès qu'elle manque d'aliment. Souvenez-vous de votre naissance, puisqu'elle impose des devoirs ; souvenez-vous de vos aïeux, puisqu'ils sont pour vous des exemples ; mais gardez-vous de croire que la nature vous ait transmis leur gloire comme un héritage dont vous n'ayiez plus qu'à jouir ; gardez-vous de cet orgueil impa-

tient & jaloux, qui, fur la foi d'un nom, prétend que tout lui cede, & s'indigne des préférences que le mérite obtient fur lui. Comme l'ambition a un faux air de nobleffe, elle fe gliffe aifément dans le cœur d'un homme bien né; mais cette paffion, dans fes excès, a fa baffeffe tout comme une autre. Elle fe croit haute, parce qu'elle range au-deffous d'elle tous les devoirs de l'honnête homme; &, fi vous voulez favoir ce qu'elle en fait, regardez un oifeau de proie planer le matin fur la campagne, & choifir d'un œil avide entre mille animaux tremblants, celui dont il lui plaira de faire fa pâture : c'eft ainfi que l'ambition délibere à fon réveil, pour favoir de quelle vertu elle fera fa victime. Ah ! mon ami, la perfonnalité, ce fentiment fi naturel, devient atroce dans un homme public, fi-tôt qu'elle eft paffionnée. J'ai vu des hommes, qui, pour s'avancer, auroient jetté au hafard le falut d'une armée & le fort d'un Empire. Envieux des fuccès qui ne leur font pas dus, ils ont toujours peur qu'on ne leur enleve l'honneur d'une action d'éclat : s'ils ofoient même, ils feroient échouer celle dont ils n'ont pas la gloire : le bien public eft un malheur pour eux, s'il ne leur eft pas attribué. Voilà l'efpece d'hommes la plus dangereufe, foit dans les confeils, foit dans les armées. L'homme de bien fait fon devoir fans regarder autour de lui. Dieu & fon ame font les témoins dont il va mériter

l'aveu. Une bonne volonté franche, un courage délibéré, un zele prompt à concourir au bien, voilà les signes d'une grande ame. L'envie, la vanité, l'orgueil, tout cela est petit & lâche. C'est peu même de ne pas prétendre à ce que vous ne méritez pas, il faut savoir renoncer d'avance à ce que vous mériterez; il faut supposer votre Souverain sujet à se tromper, car il est homme; regarder comme très-possible que votre patrie & votre siecle vous jugent aussi mal que lui, & que l'avenir ne soit pas plus juste. Alors il faut vous consulter, & vous demander à vous-même : si j'étois réduit au sort de Bélisaire, m'en consolerois-je avec mon innocence, & le souvenir d'avoir fait mon devoir? Si vous n'avez pas cette résolution bien décidée & bien affermie, vivez obscur : vous n'avez pas de quoi soutenir votre nom.

Ah! c'est trop exiger des hommes reprit Justinien avec un profond soupir; & votre exemple est effrayant. Il est effrayant au premier coup d'œil, dit le vieillard, mais beaucoup moins quand on y pense. Car enfin supposons que la guerre, la maladie, ou la vieillesse m'eût privé de la vue, ce seroit un accident tout naturel, dont vous ne seriez point frappé. Hé quoi, les vices de l'humanité ne sont-ils pas dans l'ordre des choses, comme la peste qui a désolé l'Empire? Qu'importe l'instrument que la nature emploie à nous détruire? La colere

d'un Empereur, la fleche d'un ennemi, un grain de sable, tout est égal (*a*). En s'exposant sur la scene du monde, il faut s'attendre à ses révolutions. Vous-même, en destinant votre fils au métier des armes, n'avez-vous pas prévu pour lui mille événements périlleux ? Hé bien comptez-y les assauts de l'envie, les embûches de la trahison, les traits de l'imposture & de la calomnie; &, si votre fils arrive à mon âge sans y avoir succombé, vous trouverez qu'il a eu du bonheur. Tout est compensé dans la vie. Vous ne me voyez qu'aveugle & pauvre, retiré dans une masure; mais rappellez-vous trente ans de victoires & de prospérités, & vous souhaiterez à votre fils le destin de Bélisaire. Allons mon voisin, un peu de fermeté: vous avez les alarmes d'un pere; mais je me flatte que votre fils me fait encore l'honneur de me porter envie. Assurément, s'écria Tibere! Mais c'est bien moins à vos prospérités, dit l'Empereur, qu'il doit porter envie, qu'à ce courage avec lequel vous soutenez l'adversité. Du courage, il en faut sans doute, dit Bélisaire; & il ne suffit pas d'avoir celui d'affronter la mort: c'est la bravoure d'un

(*a*) *Democritum pediculi, Socratem aliud pediculorum genus, nequissimi bipedes interemerunt. Quorsum hæc? ingressus es vitam, navigasti; vectus es; disc̄ede.* M. Antonin. Imper. *De se ipso*, L. 3.

Soldat. Le courage d'un Chef consiste à s'élever au-dessus de tous les événements. Savez-vous quel est pour moi le plus courageux des hommes? Celui qui persiste à faire son devoir, même aux périls, aux dépens de sa gloire; ce sage & ferme Fabius, qui laisse parler avec mépris de sa lenteur, & ne change point de conduite; & non ce foible & vain Pompée, qui aime mieux hasarder le sort de Rome & de l'Univers, que d'essuyer une raillerie. Dans mes premieres campagnes contre les Perses, les mauvais propos des étourdis de mon armée me firent donner une bataille, que je ne devois ni ne voulois risquer. Je la perdis. Je ne me le pardonnerai jamais. Celui qui fait dépendre sa conduite de l'opinion n'est jamais sûr de lui-même. Et où en serions-nous, si, pour être honnêtes-gens, il falloit attendre un siecle impartial & un Prince infaillible? Allez donc ferme devant vous. La calomnie & l'ingratitude vous attendent peut-être au bout de la carriere; mais la gloire y est avec elles; &, si elle n'y est pas, la vertu la vaut bien: n'ayez pas peur que celle-ci vous manque: dans le sein même de la misere & de l'humiliation, elle vous suivra; eh! mon ami, si vous saviez combien un sourire de la vertu est plus touchant que toutes les caresses de la fortune!

Vous me pénétrez, dit Justinien attendri & confondu. Que mon fils est heureux

de pouvoir de bonne heure recueillir ces hautes leçons ! Ah ! pourquoi cette école n'eſt-elle pas celle des Souverains ? Laiſſons les Souverains, dit Béliſaire ; ils ſont plus à plaindre que nous. Ils ne ſont à plaindre, dit Juſtinien, que parce qu'ils n'ont point d'amis, ou qu'ils n'en ont point d'aſſez éclairés, d'aſſez courageux pour leur ſervir de guides. Mon fils eſt né pour vivre à la Cour : peut-être un jour admis dans les Conſeils ou dans l'intimité du Prince, aura-t-il lieu de faire uſage de vos leçons pour le bonheur du monde ? Ne dédaignez pas d'agrandir ſon ame, en l'élevant à la connoiſſance de l'art ſublime de régner. Inſtruiſez-le, comme vous voudriez que fût inſtruit l'ami d'un Monarque. Juſtinien va deſcendre au tombeau ; mais ſon ſucceſſeur, plus heureux que lui, aura peut-être pour ami le diſciple de Béliſaire. Hélas ! dit le Vieillard, que ne puis-je encore une fois être, avant de mourir, utile à ma patrie ! Mais ce que l'expérience & la réflexion m'ont fait voir, ſeroit pris pour les ſonges de la vieilleſſe. Et en effet, dans la ſpéculation, tout s'arrange le mieux du monde : les difficultés s'applaniſſent ; les circonſtances naiſſent à propos & ſe combinent à ſouhait ; on fait tout ce qu'on veut des hommes & des choſes ; ſoi-même on ſe ſuppoſe exempt de paſſions & de foibleſſes, toujours éclairé, toujours ſage, auſſi ferme que modéré. Douce & trom-

peuse illusion, qu'une légere épreuve auroit bientôt détruite, si l'on tenoit en main les rênes d'un état. Cette illusion même a son utilité, dit le jeune homme; car la chimere du mieux possible devient le modele du bien. Je le souhaite, dit Bélisaire, mais je n'ose l'espérer. Le plus mauvais état des choses trouve par-tout des partisans intéressés à le maintenir. Et moi, je vous réponds, dit l'Empereur, que les fruits de votre sagesse ne seront point perdus, si vous les confiez au zele de mon fils. Vous méritez, dit le Héros, que je vous parle à cœur ouvert. Mais j'exige votre parole de ne rien divulguer, sous ce regne, de mes entretiens avec vous. Pourquoi demanda Justinien? Pour ne pas affliger de mes tristes réflexions, dit Bélisaire, un vieillard qui ne sent que trop les maux qu'il ne peut réparer. Tel fut leur premier entretien.

Quelle honte pour moi, disoit l'Empereur en s'en allant, d'avoir méconnu un tel homme! Mon cher Tibere, voilà comme on nous trompe, comme on nous rend injustes, malgré nous.

La nuit, le jour suivant, il ne vit dans sa cour que l'image de Bélisaire; & vers le soir, à la même heure, il revint nourrir sa douleur.

CHAPITRE VIII.

BÉLISAIRE ſe promenoit avec ſon guide ſur la route. Dès que l'Empereur l'apperçut, il deſcendit de ſon char ; & en l'abordant, vous nous trouvez plongés, lui dit-il, dans de ſérieuſes réflexions. Frappés de l'injuſtice que l'on a fait commettre au malheureux vieillard qui vous a condamné, je méditois avec mon fils ſur les dangers du rang ſuprême ; & je lui diſois qu'il étoit bien étrange qu'une multitude d'hommes libres eût jamais pu s'accorder à remettre ſon ſort dans les mains d'un ſeul homme, d'un homme foible, fragile comme eux, facile à ſurprendre, ſujet à ſe tromper, & en qui l'erreur d'un moment pouvoit devenir ſi funeſte ! Et croyez-vous, dit Béliſaire, qu'un Sénat, qu'un peuple aſſemblé ſoit plus juſte & plus infaillible ? Eſt-ce ſous le regne d'un ſeul que les Camille, les Thémiſtocle, les Ariſtide, ont été proſcrits ? Multiplier les reſſorts du gouvernement, c'eſt en multiplier les vices, car chacun y apporte les ſiens. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon qu'on a préféré le plus ſimple ; & ſoit que les états aient été conquis, ou fondés ; qu'ils aient mis leur eſpoir dans la bonté des

loix ou dans la force des armes, il eſt naturel que l'homme le plus ſage, le plus vaillant, le plus habile ait obtenu la confiance, & réuni les vœux du plus grand nombre. Ce qui m'étonne, ce n'eſt donc pas qu'une multitude aſſemblée ait voulu confier à un ſeul le ſoin de commander à tous; mais qu'un ſeul ait jamais voulu ſe charger de ce ſoin pénible. Voilà, lui dit Tibere, ce que je n'entends pas. Pour l'entendre, dit le vieillard, mettez-vous à la place & du peuple & du Prince dans cette premiere élection.

Que riſquons-nous, a dû ſe dire un peuple, que riſquons-nous en nous donnant un Roi? Du bien de tous nous faiſons le ſien; des forces de l'état nous faiſons ſes forces; nous attachons ſa gloire à nos proſpérités; comme Souverain, il n'exiſtera qu'avec nous & par nous; il n'a donc qu'à s'aimer pour aimer ſes peuples, & qu'à ſentir ſes intérêts pour être juſte & bienfaiſant. Telle a été leur bonne-foi. Ils n'ont pas calculé, dit Juſtinien, les paſſions & les erreurs qui aſſiégeroient l'ame d'un Prince. Ils n'ont vu, reprit Béliſaire, que l'indiviſible unité d'intérêt entre le Monarque & la nation: ils ont regardé comme impoſſible que l'un fût jamais de plein gré & de ſang-froid l'ennemi de l'autre. La tyrannie leur a paru une eſpece de ſuicide, qui ne pouvoit être que l'effet du délire & de l'égarement; & au cas qu'un Prince

fût frappé de ce dangereux vertige, ils se sont munis de la volonté réfléchie & sage du Législateur, pour l'opposer à la volonté aveugle & passionnée de l'homme ennemi de lui-même. Ils ont bien prévu qu'ils auroient à craindre une foule de gens intéressés au mal ; mais ils n'ont pas douté que cette ligue, qui ne fait jamais que le petit nombre, ne fût aisément réprimée par l'imposante multitude de gens intéressés au bien, à la tête desquels seroit toujours le Prince. Et en effet, avant l'épreuve, qui jamais auroit pu prévoir qu'il y auroit des Souverains assez insensés pour faire divorce avec leur peuple, & cause commune avec ses ennemis ? C'est un renversement si inconcevable de la nature & de la raison, qu'il faut l'avoir vu pour le croire. Pour moi, je trouve tout simple qu'on ne s'y soit pas attendu.

Mais à qui l'élection d'un seul, pour dominer sur tous, a dû inspirer de la crainte, c'est à celui qu'on avoit élu. Si un pere de famille qui a cinq ou six enfants à élever, à établir, à rendre heureux dans leur état, a tant de peine à dormir tranquille ! que sera-ce du chef d'une famille qui se compte par millions ?

Je m'engage, a-t-il dû se dire, à ne vivre que pour mon peuple ; j'immole mon repos à sa tranquillité ; je fais vœu de ne lui donner que des loix utiles & justes, de n'avoir plus de volonté qui ne

foit conforme à ces loix. Plus il me rend puiſſant, moins il me laiſſe libre. Plus il ſe livre à moi, plus il m'attache à lui. Je lui dois compte de mes foibleſſes, de mes paſſions, de mes erreurs; je lui donne des droits ſur-tout ce que je ſuis; enfin, je renonce à moi-même, dès que je conſens à régner; & l'homme privé s'anéantit, pour céder au Roi ſon ame toute entiere. Connoiſſez-vous de dévouement plus généreux, plus abſolu? Voilà pourtant comme penſoient un Antonin, un Marc-Aurele. *Je n'ai plus rien en propre*, diſoit l'un; *mon palais même n'eſt pas à moi*, diſoit l'autre? & leurs pareils ont penſé comme eux.

La vanité du vulgaire ne voit dans le ſuprême rang que les petites jouiſſances qui la flatteroient, & qui lui font envie, des palais, une Cour, des hommages, & cette pompe qu'on a cru devoir attacher à l'autorité pour la rendre plus impoſante. Mais, au milieu de tout cela, il ne reſte le plus ſouvent que l'homme accablé de ſoins, & conſumé d'inquiétudes, victime de ſes devoirs, s'il les remplit fidélement, expoſé au mépris s'il les néglige, & à la haine s'il les trahit; gêné, contrarié ſans ceſſe dans le bien comme dans le mal, ayant d'un côté les ſoucis dévorants & les veilles cruelles, de l'autre l'ennui de lui-même & le dégoût de tous les biens: voilà quelle eſt ſa condition. L'on a bien fait ce qu'on n'a

pu pour égaler ſes plaiſirs à ſes peines, mais ſes peines ſont infinies, & ſes plaiſirs ſont bornés au cercle étroit de ſes beſoins. Toute l'induſtrie du luxe ne peut lui donner de nouveaux ſens; & tandis que les jouiſſances le ſollicitent de tous côtés, la nature les lui interdit, & ſa foibleſſe s'y refuſe. Ainſi, tout le ſuperflu qui l'environne eſt perdu pour lui. Un palais vaſte n'eſt qu'un vuide immenſe où il n'occupe jamais qu'un point: ſous des rideaux de pourpre & des lambris dorés, il cherche en vain le doux ſommeil du Laboureur ſous le chaume; & à ſa table le Monarque s'ennuie, dès que l'homme eſt raſſaſié.

Je ſens, dit Tibere, que l'homme eſt trop foible pour jouir de tout, quand il a tout en abondance: mais n'eſt-ce rien que d'avoir à choiſir?

Ah! jeune homme, jeune homme, s'écria Béliſaire! vous ne connoiſſez pas la maladie de la ſatiété. C'eſt la plus funeſte langueur où jamais puiſſe tomber une ame. Et ſavez-vous quelle en eſt la cauſe? La facilité à jouir de tout, qui fait qu'on n'eſt ému de rien. Ou le deſir n'a pas le temps de naître, ou en naiſſant il eſt étouffé par l'affluence des biens qui l'excedent. L'art s'épuiſe en rafinement pour ranimer des goûts éteints; mais la ſenſibilité de l'ame eſt émouſſée, & n'ayant plus l'aiguillon du beſoin, elle ne connoît ni l'attrait ni le prix de la jouiſſance. Malheur à l'homme qui a

tout à souhait : l'habitude, qui rend si cruel le sentiment de la privation, réduit à l'insipidité la douceur des biens qu'on possede.

Vous m'avouerez cependant, reprit Tibere, qu'il est pour un Prince des jouissances délicates & sensibles, que le dégoût ne suit jamais. Par exemple, demanda le vieillard? Mais, par exemple, la gloire, dit le jeune homme. — Et laquelle? — Mais, toute espece de gloire, celle des armes en premier lieu. — Fort bien. Vous croyez donc que la victoire est un plaisir bien doux? Ah! quand on a laissé sur la poussiere des milliers d'hommes égorgés, peut-on se livrer à la joie? Je pardonne à ceux qui ont couru les dangers d'une bataille, de se réjouir d'en être échappés; mais, pour un Prince né sensible, un jour qui a fait couler des flots de sang, & qui fera verser des ruisseaux de larmes, ne sera jamais un beau jour. Je me suis promené quelquefois à travers un champ de bataille: j'aurois voulu voir à ma place Néron; il auroit pleuré. Je sais qu'il est des Princes qui se donnent le plaisir de la guerre, comme ils se donneroienr le plaisir de la chasse, & qui exposent leurs peuples comme ils lanceroient leurs chiens; mais la manie de conquérir est une espece d'avarice qui les tourmente, & qui ne s'assouvit jamais. La province qu'on vient d'envahir est voisine d'une province qu'on n'a

pas encore envahie (*a*) : de proche en proche l'ambition s'irrite ; tôt ou tard survient un revers qui afflige plus que tous les succès n'ont flatté ; & , en supposant même que tout réussisse, on va, comme Alexandre, jusqu'au bout du monde, & comme lui on revient ennuyé de l'univers & de soi-même, ne sachant que faire de ces pays immenses, dont un arpent suffit pour nourrir le Vainqueur, & une toise pour l'enterrer. J'ai vu dans ma jeunesse le tombeau de Cyrus ; il étoit écrit sur la pierre: *Je suis Cyrus, celui qui conquit l'Empire des Perses. Homme, qui que tu sois, d'où que tu viennes, je te supplie de ne pas m'envier ce peu de terre qui couvre ma pauvre cendre* (*b*). Hélas ! dis-je en détournant les yeux, c'est bien la peine d'être conquérant.

Est-ce Bélisaire que j'entends, dit le jeune homme avec surprise ! Bélisaire sait mieux qu'un autre, dit le Héros, que l'amour de la guerre est le monstre le plus féroce que notre orgueil ait engendré. Il est, reprit Tibere, une gloire plus douce, dont un Monarque peut jouir, celle qui

(*a*) *O si angulus ille*
Parvulus accedat, qui nunc denormat agellum !
Hor. Ser. L. 1.

(*b*) Voyez Plut. Vie d'Alex.

naît

naît de ses bienfaits, & qui lui revient en échange de la félicité publique. Ah! dit Bélisaire, si en montant sur le trône on étoit sûr de faire des heureux, ce seroit sans doute un beau privilége, que de tenir dans ses mains la destinée d'un Empire; & je ne m'étonnerois pas qu'une ame généreuse immolât son repos à cette noble ambition! Mais demandez à l'auguste Vieillard qui vous gouverne, s'il est aisé de la remplir. Il est possible, dit l'Empereur, de persuader aux peuples qu'on a fait de son mieux pour adoucir leur sort, pour soulager leurs peines, & pour mériter leur amour.

Quelques bons Princes, dit Bélisaire, ont obtenu ce témoignage pendant leur vie; & il a fait leur récompense & leur plus douce consolation. Mais, à moins de quelque événement singulier, qui fasse éclater l'amour des peuples, & rendre solemnel cet hommage des cœurs, quel Prince osera se flatter qu'il est sincere & unanime? Ses courtisans lui en répondent: mais qui lui répond de ses courtisans? Tandis que son palais retentit de chants d'alégresse, qui l'assure qu'au fond de ses provinces, le vestibule d'un Proconsul & la cabane d'un Laboureur ne retentissent pas de gémissements? Ses fêtes publiques sont des scenes jouées, ses éloges sont commandés; il voit avant lui les plus vils des humains honorés de l'apothéose; &, tandis qu'un tyran, plongé dans la mollesse, s'enivre de l'en-

cens de ses adulateurs, l'homme vertueux qui, sur le trône, a passé sa vie à faire au monde le peu de bien qui dépendoit de lui, meurt à la peine, sans avoir jamais su s'il avoit un ami sincere. J'ai le cœur navré, quand je pense que Justinien va descendre au tombeau, persuadé que je l'ai trahi, & que je ne l'ai point aimé.

Non, s'écria l'Empereur avec transport (& s'interrompant tout-à-coup), non, dit-il, avec moins de chaleur, un Souverain n'est pas assez malheureux pour ne jamais savoir si on l'aime.

Hé bien, dit Bélisaire, il le sait; & ce bonheur qui seroit si doux, est encore mêlé d'amertume. Car plus un Prince est aimé de ses peuples, plus leur bonheur lui devient cher; & alors le bien qu'il leur fait & les maux dont il les soulage, lui semblent si peu de chose dans la masse commune des biens & des maux, qu'arrivé au terme d'une longue vie, il se demande encore *qu'ai-je fait?* Obligé de lutter sans cesse contre le torrent des adversités, voyez quelle douleur ce doit être pour lui, de ne pouvoir jamais les vaincre, & de se sentir entraîné par le cours des événements. Qui méritoit mieux que Marc-Aurele de voir le monde heureux sous ses loix (*a*)? Toutes les cala-

---

(*a*) *Iste virtutum omnium celestisque ingenii extitit ærumnisque publicis quasi defensor objectus est.* Aurel. Vict.

mités, tous les fléaux se réunirent sous son regne (*a*). On eût dit que la nature entiere s'étoit soulevée, pour rendre inutiles tous les efforts de sa sagesse & de sa bonté ; & celui des Monarques qui le premier fit élever un temple à la bienfaisance, est peut-être celui de tous qui a vu le plus de malheureux. Mais, sans aller chercher d'exemple loin de nous, quel regne plus laborieux & plus prospere en apparence que celui de Justinien ? Trente ans de guerres & de victoires dans les trois parties du monde ; toutes les pertes que l'Empire avoit faites depuis un siecle, réparées par des succès ; les Peuples du Nord & du Couchant repoussés au-delà du Danube & des Alpes ; le calme rendu aux Provinces d'Asie ; des Rois vaincus & menés en triomphe ; les ravages de la peste, des incursions, des tremblements de terre comme effacés de l'univers par une main bienfaisante ; des forteresses & des temples sans nombre, les uns élevés de nouveau, les autres rétablis avec plus de splendeur : quoi de plus imposant & de plus magnifique ! & voir après cela, dans sa vieillesse, son Empire accablé pencher vers sa ruine, sans que ses mains victorieuses aient jamais pu le raffermir : voilà le terme

(*a*) *Ut propè nihil, quo sommis angoribus atteri mortales solent, dici, seu cogitari queat, quod non, illo imperante, sævierit.* Idem.

de ſes travaux & tout le fruit de ſes longues veilles. Apprenez donc, mon cher Tibere, à plaindre le ſort des Souverains, à les juger avec indulgence, & ſur-tout à ne point haïr l'auguſte Vieillard qui nous gouverne, pour le mal qui lui eſt échappé, ou pour le bien qu'il n'a pas fait.

Vous me conſternez, dit Tibere, & le premier conſeil que je donnerois à mon ami, chargé d'une couronne, ce ſeroit de la dépoſer. Non, mon ami, reprit le Héros; vous avez trop de courage, pour conſeiller une lâcheté. Les fatigues & les dangers vous ont-ils fait quitter les armes? L'épée ou le ſceptre, cela eſt égal. Il faut remplir avec conſtance ſa deſtinée & ſes devoirs. Ne cachez point à votre ami qu'il ſera victime des ſiens; mais dites-lui en même-temps que ce ſacrifice a des charmes; &, s'il veut en être payé, qu'il ſe pénetre, qu'il s'enivre de l'enthouſiaſme du bien public, qu'il s'abandonne ſans réſerve à ce ſentiment courageux, & qu'il attende de ſa vertu le dédommagement & le prix de ſes peines (*a*). Et où eſt-il donc ce prix, demanda le jeune homme? Il eſt, dit le Vieillard, il eſt dans le ſentiment pur & intime de

---

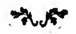
(*a*) *Homo qui benefecit, ne plauſum quærat; ſed ad aliud negotium tranſeat, quemadmodum vitis, ut rurſum ſuo tempore uvam producat.* Marc. Antonin. L. 3.

la bonté, dans le plaisir de s'éprouver humain, sensible, généreux, digne enfin de l'amour des hommes & des regards de l'Eternel. Croyez-vous qu'un bon Roi calcule le matin le salaire de sa journée ? Eveille-toi, se dit-il en lui-même, & que ton réveil soit celui de la justice & de la bienfaisance. Laisse les petits intérêts de ton repos & de ta vie : ce n'est pas pour toi que tu vis. Ton ame est celle d'un grand peuple ; ta volonté n'est que le vœu public ; ta loi l'exprime & le consacre. Regne avec elle, souviens-toi que ton affaire est le bonheur du monde... (a) Vous êtes ému, mon cher Tibere, & je sens votre main qui tremble dans la mienne. Ah ! soyez sûr que la vertu, même dans les afflictions, a des jouissances célestes. Elle n'assure point de bonheur sans melange, mais en est-il de tel au monde ? Est-ce à l'homme inutile, au méchant, au lâche qu'il est réservé ? Un bon Prince donne des larmes aux maux qu'il ne peut soulager ; mais ces larmes, les croyez-vous ameres, comme celles de l'envie, de la honte ou du remords ? Ce sont

(a) *Manè, cum gravitam à somno surgis, in promptu tibi cogitare te ad humanum opus faciendum surgere....... Non sentis quàm multa possis præstare, de quibus nulla est excusatio naturæ ad ea non aptæ ; & tamen adhuc, prudens sciensque humi fixus hæres !* Ibid. L. 5.

les larmes de Titus, qui pleure un jour qu'il a perdu : elles sont pures comme leur source. Annonçez donc à votre ami, avec la même autorité que si un Dieu parloit par votre bouche ; annoncez-lui que, s'il est vertueux, dans quelque état penible où le sort le réduise, il ne lui arrivera jamais de regarder d'un œil d'envie le plus fortuné des méchants. Mais cette confiance, l'appui de la vertu, ne s'établit pas d'elle-même : il faut y disposer l'ame d'un jeune Prince ; & demain nous verrons ensemble les moyens de l'y préparer.

Il fait ce qu'il veut de mon ame, dit Tibere à Justinien : il l'éleve, l'abat, la releve à son gré. Il déchire la mienne, dit l'Empereur ; & ces mots, échappés avec un soupir, furent suivis d'un long silence. Sa Cour essaya, mais en vain, de le tirer de sa tristesse ; il fut importuné des soins qu'on prenoit pour la dissiper ; & le lendemain ayant annoncé qu'il vouloit se promener seul, il s'enfonça dans la forêt voisine. Tibere l'y attendoit ; ils partirent ensemble, & vinrent trouver le Héros. Le jeune Homme ne manqua point de lui rappeller sa promesse ; & Bélisaire reprit ainsi.



CHAPITRE IX.

ON demande s'il eſt poſſible d'aimer la vertu pour elle-même. C'eſt peut-être le ſublime inſtinct de quelques ames privilégiées ; mais toutes les fois que l'amour de la vertu eſt réfléchi, il eſt intéreſſé. Ne croyez pas que cet aveu ſoit humiliant pour la nature : vous allez voir que l'intérêt de la vertu s'épure & s'ennoblit comme celui de l'amitié : l'un ſervira d'exemple à l'autre.

D'abord l'amitié n'eſt produite que par des vues de convenance, d'agrément & d'utilité. Inſenſiblement l'effet ſe dégage de la cauſe ; les motifs s'évanouiſſent, le ſentiment reſte ; on y trouve un charme inconnu : on y attache par habitude la douceur de ſon exiſtence : dès-lors les peines ont beau prendre la place des plaiſirs que l'on attendoit, on ſacrifie à l'amitié tous les biens qu'on eſpéroit d'elle ; & ce ſentiment, conçu dans la joie, ſe nourrit & s'accroît au milieu des douleurs. Il en eſt de même de la vertu (*a*). Pour attirer les cœurs

(*a*) *Si quid in vitâ humanâ invenis potiùs juſtitiâ, veritate, temperantiâ, fortitudine....... ad ejus amplexum totis animi viribus contendas ſuadeo*, M. Antonin. Lib. 3.

il faut qu'elle présente l'attrait de l'agrément ou de l'utilité; car avant de l'aimer, on s'aime; & avant d'en avoir joui, on cherche en elle un autre bien. Quand Régulus, dans sa jeunesse, la vit pour la premiere fois, elle étoit triomphante & couronnée de gloire : il se passionna pour elle; & vous savez s'il l'abandonna, lorsqu'elle lui montra des fers, des tortures & des bûchers. Commencez donc par étudier ce qui flatte le plus les vœux d'un jeune Prince. Ce sera vraisemblablement d'être libre, puissant & riche, obéi de son peuple, estimé de son siecle & honoré dans l'avenir; hé bien, répondez-lui que c'est de la vertu que dépendent ces avantages, & vous ne le tromperez pas.

Un secret que l'on cache aux Monarques superbes, & qu'un bon Prince est digne de savoir, c'est qu'il n'y a d'absolu que le pouvoir des loix, & que celui qui veut régner arbitrairement est esclave. La loi est l'accord de toutes les volontés réunies en une seule : (*a*) sa puissance est donc le concours de toutes les forces de l'Etat. Au lieu que la volonté d'un seul, dès qu'elle est injuste, a contr'elle ces mêmes forces, qu'il faut diviser, enchaîner, détruire, ou combattre. Alors, les tyrans ont recours, tantôt à des

(*a*) *Communis sponsio civitatis*, Pand. L. 1, tit. 3.

fourbes

fourbes qui en imposent aux peuples, les étonnent, les épouvantent, & leur ordonnent de fléchir; tantôt à de vils satellites, qui vendent le sang de la patrie, & qui vont, le glaive à la main, tranchant les têtes qui s'élevent au-dessus du joug & osent réclamer les droits de la nature. Delà ces guerres domestiques, où le frere dit à son frere : meurs ou obéis au tyran qui me paie pour t'égorger. Fier de régner par la force des armes, ou par les effrayants prestiges de la superstition, le tyran s'applaudit; mais qu'il tremble, s'il cesse un moment de flatter l'orgueil, ou d'autoriser la licence de ces partisans dangereux. En le servant, ils le menacent; &, pour prix de l'obéissance, ils exigent l'impunité. Ainsi pour être l'oppresseur d'une partie de sa nation, il se rend l'esclave de l'autre; bas & lâche avec ses complices autant qu'il est superbe & dur pour le reste de ses sujets, qu'il se garde bien de gêner, ou de tromper dans leur attente les passions qui le secondent: il sait combien elles sont atroces, puisqu'elles ont pour lui rompu tous les liens de la nature & de l'humanité. Les tigres que l'homme éleve pour la chasse, dévorent leur maître, s'il oublie de leur donner part à la proie. Tel est le pacte des tyrans.

A mesure donc que l'autorité penche vers la tyrannie, elle s'affoiblit & se rend dépendante de ses suppôts. Elle doit s'en apperce-

voir aux déférences, aux égards, à la tolérance servile, dont il faut qu'elle use envers eux, à la pluralité de ses loix, à la mollesse de sa police, aux priviléges insensés qu'elle accorde à ses partisans, à tout ce qu'elle est obligée de céder, de dissimuler, de souffrir, de peur qu'ils ne l'abandonnent.

Mais que l'autorité soit conforme aux loix seules qu'elle est soumise. Elle est fondée sur la volonté & sur la force de tout ce peuple. Elle n'a plus pour ennemis que les méchants, les ennemis communs. Quiconque est intéressé au maintien de l'ordre & du repos public, est le défenseur né de la puissance qui les protege; & chaque citoyen, dans l'ennemi du Prince, voit son ennemi personnel. Dès-lors il n'y a plus au-dedans deux intérêts qui se combattent; & le Souverain, ligué avec son peuple, est riche & fort de toutes les richesses & de toutes les forces de l'état. C'est alors qu'il est libre, & qu'il peut être juste, sans avoir de rivaux à craindre, ni de partis à ménager. Sa puissance affermie au-dedans, en est d'autant plus imposante & plus respectable au-dehors; & comme l'ambition, l'orgueil, ni le caprice ne lui mettent jamais les armes à la main, ses forces qu'il ménage, ont toute leur vigueur, quand il s'agit de protéger son peuple contre l'oppresseur domestique ou l'usurpateur étranger. O mon ami! si la justice est la base du pouvoir suprême, la reconnoissance en est l'ame & le ressort le

plus actif. L'Esclave combat à regret pour sa prison & pour sa chaîne ; le citoyen libre, & content, qui aime son Prince & qui en est aimé, défend le sceptre comme son appui, le trône comme son asyle ; & en marchant pour la patrie, il y voit par-tout ses foyers.

Ah ! vos leçons, lui dit Tibere, se gravent dans mon cœur avec des traits de flamme. Que ne suis-je digne moi-même d'en pénétrer l'ame des Rois !

Vous voyez donc bien, reprit Bélisaire, que leur grandeur, que leur puissance est fondée sur la justice, que la bonté y ajoute encore, & que le plus absolu des Monarques est celui qui est le plus aimé. Je vois, dit le jeune homme, que la saine politique n'est que la saine raison, & que l'art de régner consiste à suivre les mouvements d'un esprit juste & d'un bon cœur. C'est ce qu'il y a de plus simple, dit Bélisaire, de plus facile & de plus sûr. Un bon paysan d'Illyrie, Justinien, a fait chérir son regne. Etoit-ce un politique habile ? Non, mais le ciel l'avoit doué d'un sens droit & d'une belle ame. Si j'étois Roi, ce seroit lui que je tâcherois d'imiter. Une prudence oblique, tortueuse, a pour elle quelques succès ; mais elle ne va qu'à travers les écueils & les précipices ; & un Souverain qui s'oublieroit lui-même, pour ne s'occuper que du bonheur du monde, s'exposeroit mille fois moins que le plus inquiet, le plus

ſoupçonneux, & le plus adroit des tyrans. Mais on l'intimide, on l'effraie, on lui fait regarder ſon peuple comme un ennemi qu'il doit craindre, & cette crainte réaliſe le danger qu'on lui fait prévoir : car elle produit la défiance, que ſuit de près l'inimitié.

Vous avez vu que dans un Souverain les beſoins de l'homme iſolé ſe réduiſent à peu de choſe ; qu'il peut jouir à peu de frais de tous les vrais biens de la vie ; que le cercle lui en eſt preſcrit, & qu'au-delà ce n'eſt que vanité, fantaiſie & illuſion. Mais tandis que la nature lui fait une loi d'être modéré, tout ce qui l'environne le preſſe d'être avide. D'intelligence avec ſon peuple, il n'auroit pas d'autre intérêt, d'autre parti que celui de l'état ; on ſeme entr'eux la défiance ; on perſuade au Prince de ſe tenir en garde contre une multitude indocile, remuante & ſéditieuſe ; on lui fait croire qu'il doit avoir des forces à lui oppoſer. Il s'arme donc contre ſon peuple ; à la tête de ſon parti marchent l'ambition & la cupidité ; & c'eſt pour aſſouvir cette hydre inſatiable, qu'il croit devoir ſe réſerver des moyens qui ne ſoient qu'à lui. Telle eſt la cauſe de ce partage que nous avons vu dans l'Empire, entre les Provinces du peuple & les Provinces de Céſar, entre le bien public & le bien du Monarque. Or, dès qu'un Souverain ſe frappe l'idée de propriété, & qu'il y attache la ſûreté de ſa

couronne & de sa vie, il est naturel qu'il devienne avare de ce qu'il appelle son bien, qu'il croie s'enrichir aux dépens de ses peuples, & gagner ce qu'il leur ravit; qu'il trouve même à les affoiblir l'avantage de les réduire; & delà les ruses & les surprises qu'il emploie à les dépouiller; delà leurs plaintes & leurs murmures; delà cette guerre intestine & sourde, qui, comme un feu caché, couve au sein de l'état, & se déclare çà & là par des éruptions soudaines. Le Prince alors sent le besoin des secours qu'il s'est ménagés; il croit avoir été prudent: il ne voit pas qu'en étant juste, il se seroit mis au-dessus de ces précautions timides, & que les passions serviles & cruelles qu'il soudoie & tient à ses gages, lui seroient inutiles, s'il avoit des vertus. C'est-là, Tibere, ce qu'un jeune Prince doit entendre de votre bouche. Une fois bien persuadé que l'état & lui ne font qu'un; que cette unité fait sa force, qu'elle est la base de sa grandeur, de son repos & de sa gloire, il regardera la propriété comme un titre indigne de la couronne; & ne comptant pour ses vrais biens que ceux qu'il assure à son peuple (*a*), il sera juste par intérêt, modéré par ambition, & bienfaisant par amour de soi-même. Voilà dans quel sens,

(*a*) Trajan comparoit le trésor du Prince à la rate, dont l'enflure cause l'affoiblissement de tout le reste du corps.

mes amis, la vérité eſt la mere de la vertu. Il faut du courage ſans doute pour débuter par elle avec les Souverains ; & , quand de lâches complaiſants leur ont perſuadé qu'ils regnent pour eux-mêmes, que leur indépendance conſiſte à vouloir tout ce qui leur plaît, que leurs caprices ſont des loix ſous leſquelles tout doit fléchir ; un ami ſincere & courageux eſt mal reçu d'abord à détruire ce faux ſyſtême. Mais ſi une fois on l'écoute, on n'écoutera plus que lui : la premiere vérité reçue, toutes les autres n'ont qu'à venir en foule ; elles auront un libre accès ; & le Prince, loin de les fuir, ira lui-même au-devant d'elles.

La vérité lui aura fait aimer la vertu ; la vertu, à ſon tour, lui rendra la vérité chere. Car le penchant au bien que l'on ne connoît pas, n'eſt qu'un inſtinct confus & vague ; & deſirer d'être utile au monde, c'eſt deſirer d'être éclairé. Or la vérité que doit chercher un Prince, eſt la connoiſſance des rapports qui intéreſſent l'humanité. Pour lui le vrai, c'eſt le juſte & l'utile ; c'eſt dans la ſociété, le cercle des beſoins, la chaîne des devoirs, l'accord des intérêts, l'échange des ſecours, & le partage le plus équitable du bien public entre ceux qui l'opérent. Voilà ce qui doit l'occuper & l'occuper toute ſa vie. S'étudier ſoi-même, étudier les hommes (*a*), tâcher de démêler en eux le fond

(*a*) *Quænam ſunt eorum mentes, quibus re-*

du naturel, le pli de l'habitude, la trempe du caractere, l'influence de l'opinion, le fort & le foible de l'esprit & de l'ame ; s'instruire, non pas avec une curiosité frivole & passagere, mais avec une volonté fixe & imposante pour les flatteurs, des mœurs, des facultés, des moyens de ses peuples, & de la conduite de ceux qu'il charge de les gouverner; pour être mieux instruit, donner de toutes parts un libre accès à la lumiere; en détestant une déclaration sourde, encourager, protéger ceux qui lui dénoncent hautement les abus commis en son nom : voilà ce que j'appelle aimer la vérité; & c'est ainsi que l'aimera, dit-il, s'adressant à Tibere, un Prince bien persuadé qu'il ne peut être grand qu'autant qu'il sera juste. Vous lui aurez appris à se rendre indépendant & libre au milieu de la Cour; c'est à présent de sa liberté même qu'il doit savoir se défier ; c'est avec elle que je vous mets aux prises, & c'est encore ici que votre zele a besoin d'être courageux. Il le sera, dit le jeune homme, & vous n'avez qu'à l'éclairer. A ces mots ils se séparerent.

C'est une chose étrange, dit l'Empereur, que par-tout & dans tous les temps les amis du peuple aient été haïs de ceux qui,

---

bus student, quæ habent in honore, quæ amant. Cogita te nudas ipsorum mentes intueri. Marc. Antonin. L. 9.

par état, sont les peres du peuple. Le seul crime de ce Héros est d'avoir été populaire : c'est par-là qu'il a donné prise aux calomnies de ma Cour, & peut-être à ma jalousie. Hélas ! on me le faisoit craindre ! j'aurois mieux fait de l'imiter.



CHAPITRE X.

LE lendemain à la même heure, Bélisaire les attendoit sur le chemin, au pied d'un chêne antique, où la veille ils s'étoient assis; & il se disoit à lui-même : Je suis bienheureux, dans mon malheur, d'avoir trouvé des hommes vertueux, qui daignent venir me distraire, & s'occuper avec moi des grands objets de l'humanité! Que ces intérêts sont puissants sur une ame! Ils me font oublier mes maux. La seule idée de pouvoir influer sur le destin des nations, me fait exister hors de moi, m'éleve au-dessus de moi-même; & je conçois comment la bienfaisance, exercée sur-tout un peuple, rapproche l'homme de la divinité.

Justinien & Tibere, qui s'avançoient, entendirent ces derniers mots. Vous faites l'éloge de la bienfaisance, dit l'Empereur; & en effet, de toutes les vertus, il n'en est point qui ait plus de charmes. Heureux qui peut en liberté se livrer à ce doux penchant! Encore, hélas! faut-il le modérer, dit le Héros? Et s'il n'est éclairé, s'il n'est réglé par la justice, il dégénere insensiblement en un vice tout opposé. Ecoutez-moi, jeune homme, ajouta-t-il, en adressant la parole à Tibere.

Dans un Souverain, le plus doux exer-

cice du pouvoir suprême, c'est de dispenser à son gré les distinctions & les graces. Le penchant qui l'y porte a d'autant plus d'attraits, qu'il ressemble à la bienfaisance; & le meilleur Prince y seroit trompé, s'il ne se tenoit en garde contre la séduction. Il ne voit que ce qui l'approche; & tout ce qui l'approche lui répete sans cesse que sa grandeur réside dans sa cour, que sa Majesté tire tout son éclat du faste qui l'environne, & qu'il ne jouit de ses droits & du plus beau de ses priviléges, que par les graces qu'il répand, & qu'on appelle ses bienfaits......... Ses bienfaits, juste ciel! la substance du peuple! la dépouille de l'indigent! ...... Voilà ce qu'on lui dissimule. L'adulation, la complaisance, l'illusion l'environnent; l'assiduité, l'habitude le gagnent comme à son insu; il ne voit point les larmes, il n'entend point les cris du pauvre qui gémit de sa magnificence; il voit la joie, il entend les vœux du courtisan qui la bénit; il s'accoutume à croire qu'elle est une vertu, & sans remonter à la source des richesses dont il est prodigue, il les répand comme son bien. Ah! s'il savoit ce qu'il lui en coûte, & combien de malheureux il fait, pour un petit nombre d'ingrats! il le saura, mon cher Tibere, s'il a jamais un véritable ami: il apprendra que sa bienfaisance consiste moins à répandre qu'à ménager; que tout ce qu'il donne à la faveur, il le dérobe au mérite, &

qu'elle eſt la ſource des plus grands maux dont un état ſoit affligé.

Vous voyez la faveur d'un œil un peu ſévere, dit le jeune homme. Je la vois telle qu'elle eſt, dit le vieillard, comme une prédilection perſonnelle, qui, dans le choix & l'emploi des hommes, renverſe l'ordre de la juſtice, de la nature & du bon ſens. En effet, la juſtice attribue les honneurs à la vertu, les récompenſes aux ſervices; la nature deſtine les grandes places aux grands talents, & le bon ſens veut qu'on faſſe des hommes le meilleur uſage poſſible. La faveur accorde au vice aimable ce qui appartient à la vertu, elle préfere la complaiſance au zele, l'adulation à la vérité, la baſſeſſe à l'élévation d'ame; & comme ſi le don de plaire étoit l'équivalent ou le gage de tous les dons, celui qui le poſſede peut aſpirer à tout. Ainſi, la faveur eſt toujours le préſage d'un mauvais regne; & le Prince qui livre à ſes favoris le ſoin de ſa gloire & le ſort de ſes peuples, fait croire de deux choſes l'une, ou qu'il fait peu de cas de ce qu'il leur confie, ou qu'il attribue à ſon choix la vertu de transformer les ames, & de faire un Sage, ou un Héros, d'un vieil eſclave, ou d'un jeune étourdi.

Ce ſeroit une prétention inſenſée, dit Tibere; mais il y a dans l'état mille emplois que tout le monde peut remplir.

Il n'y en a pas un, dit Béliſaire, qui ne demande, ſinon l'homme habile, du moins

l'honnête-homme ; & la faveur recherche aussi peu l'un que l'autre. C'est peu même de les négliger, elle les rebute, & par-là elle détruit jusqu'aux germes des talents & des vertus. L'émulation leur donne la vie, la faveur leur donne la mort. Un état où elle domine, ressemble à ces campagnes désolées, ou quelques plantes utiles, qui naissent d'elles-mêmes, sont étouffées par les ronces ; & je n'en dis pas assez : car ici ce sont les ronces que l'on cultive, & les plantes salutaires qu'on arrache & qu'on foule aux pieds.

Vous supposez, insista Tibere, que la faveur n'est jamais éclairée, & ne fait jamais de bons choix.

Très-rarement, dit Bélisaire ; & en tirant au sort les hommes qu'on éleve, on se tromperoit beaucoup moins. La faveur ne s'attache qu'à celui qui la brigue, & le mérite dédaigne de la briguer. Elle est donc sûre d'oublier l'homme utile qui la néglige, & de préférer constamment l'ambitieux qui la poursuit. Et quel accès le Sage ou le Héros peut-il avoir auprès d'elle ? Est-il capable des souplesses qu'elle exige de ses esclaves ? Son ame ferme se pliera-t-elle aux manéges de la Cour ? Si sa naissance le place auprès du Prince & dans le cercle de ses favoris, quel rôle y jouera sa franchise, sa droiture, sa probité ? Est-ce lui qui trompe & qui flatte le mieux, qui étudie avec le plus de soin les foiblesses

& les goûts du Maître? Qui fait feindre & dissimuler avec le plus d'adresse? Taire & déguiser ce qui offense, & ne dire que ce qui plaît? Il y a mille à parier contre un, qu'un favori n'est pas digne de l'être.

Le favori d'un Prince éclairé, juste & sage, dit l'Empereur, est toujours un homme de bien.

Un Prince éclairé, juste & sage, dit Bélisaire, n'a point de favori. Il est digne d'avoir des amis, & il en a; mais sa faveur ne fait rien pour eux. Ils rougiroient de rien obtenir d'elle. Trajan avoit dans Longin un digne ami, s'il en fût jamais. Cet ami fut pris par les Daces; & leur Roi envoya dire à l'Empereur, que, s'il refusoit de souscrire à la paix qu'il lui proposoit, il feroit mourir son captif. Savez-vous quelle fut la réponse de Trajan? Il fit à Longin l'honneur de prononcer pour lui, comme Régulus avoit prononcé pour lui-même. Voilà de mes hommes, & c'est d'un tel Prince qu'il est glorieux d'être l'ami. Aussi le brave Longin s'empoisonna-t-il bien vîte, pour ne laisser aucun retour à la pitié de l'Empereur.

Vous m'accablez, lui dit Tibere. Oui, je sens que le bien public, dès qu'il est compromis, ne permet rien aux affections d'un Prince; mais il peut avoir quelquefois des prédilections personnelles, qui n'intéressent que lui seul.

Il n'en peut témoigner aucune, dit Béli-

faire, qui n'intéresse l'état. Rien de lui n'est sans conséquence, & il doit savoir distribuer jusques aux graces de son accueil. On se persuade que la faveur n'est qu'un petit mal dans les petites choses ; mais la liberté de répandre des graces a tant d'attrait, & l'habitude en est si douce, qu'on ne se retient plus après s'y être livré. Le cercle de la faveur s'étend, l'espoir d'y pénétrer donne lieu à l'intrigue ; & la digue une fois rompue, le moyen que l'ame d'un Prince résiste au choc des passions & des intérêts de sa Cour ? Cette digue, mon cher Tibere, qu'il ne faut jamais que l'intrigue perce, c'est la volonté du bien. Un Prince qui, dans le choix des hommes, n'a pour regle que l'équité, ne laisse d'espoir qu'au mérite. Les vertus, les talents, les services sont les seuls titres qu'il admette ; & quiconque aspire aux honneurs, est obligé de s'en rendre digne. Alors l'intrigue découragée, fait place à l'émulation, & la perspective effrayante d'une disgrace sans retour, interdit aux ambitieux les manéges & les surprises. Mais sous un Prince qui se décide par des affections personnelles, chacun a droit de prétendre à tout. C'est à qui saura le mieux s'insinuer dans ses bonnes graces, gagner les esclaves de ses esclaves, & de proche en proche, s'élever en rampant. L'homme adroit & souple s'avance ; l'homme fier de sa vertu s'éloigne & demeure

oublié. Si quelque ſervice important le fait remarquer dans la foule, ſi le beſoin qu'on a de lui le fait employer dignement, tous les partis, dont aucun n'eſt le ſien, ſe réuniſſent pour le détruire; & il eſt réduit au choix de s'avilir, en oppoſant l'intrigue à l'intrigue, ou de ſe livrer ſans défenſe à la rage des envieux. Dès qu'une Cour eſt intrigante, c'eſt le chaos des paſſions, & je défie la ſageſſe même d'y démêler la vérité. L'utilité publique n'eſt plus rien; la perſonnalité décide & du blâme & de la louange, & le Prince que le menſonge obſede, fatigué du doute & de la défiance, ne ſort le plus ſouvent de l'irréſolution que pour tomber dans l'erreur.

Que n'en croit-il les faits, reprit Tibere? Ils parlent hautement.

Les faits, dit le vieillard, les faits mêmes s'alterent, & ils changent de face en changeant de témoins. D'après l'événement on juge l'entrepriſe; mais combien de fois l'événement a couronné l'imprudence, & confondu l'habileté? On eſt quelquefois plus heureux que ſage, quelquefois plus ſage qu'heureux; &, dans l'une & dans l'autre fortune, il eſt très-mal-aiſé d'apprécier les hommes, ſur-tout pour un Prince livré aux opinions de ſa Cour.

Juſtinien, dans ſa vieilleſſe, en eſt la preuve, dit l'Empereur; il a été cruellement trompé.

Et qui ſait mieux que moi, dit Béliſaire,

combien ses faux amis ont abusé de sa faveur, & tout ce que l'intrigue a fait pour le surprendre ! Ce fut par elle que Narsès fut envoyé en Italie, pour traverser le cours de mes prospérités. L'Empereur ne prétendoit pas m'opposer un rival dans l'Intendant de ses Finances ; mais Narsès avoit un parti à la Cour ; il s'en fit un dans mon armée ; la division s'y mit, & on perdit Milan, le boulevard de l'Italie. Narsès fut rappellé ; mais il n'étoit plus temps : Milan étoit pris, tout son peuple égorgé, & la Ligurie enlevée à nos armes. Je suis bien-aise que Narsès ait trouvé grace auprès de l'Empereur : nous devons au relâchement de la discipline d'avoir sauvé la vie à ce grand homme (*a*). Mais, du temps de la république, Narsès eût payé de sa tête le crime d'avoir détaché de moi une partie de mon armée, & de m'avoir désobéi. Je fus rappellé à mon tour ; &, pour commander à ma place, une intrigue nouvelle fit nommer onze chefs, tous envieux l'un de l'autre, qui s'entendirent mal, & qui furent battus. Il nous en coûta l'Italie entiere. On m'y renvoie, mais sans armée. Je cours la Thrace & l'Illyrie pour y lever des Soldats. J'en ra-

(*a*) *In bello qui rem à duce prohibitam fecit, aut mandata non servavit, capita punitur, etiamsi rem bene gesserit.* Pand. 49, T. 16.

masse

masse à peine un petit nombre (a), qui n'étoient pas même vêtus. J'arrive en Italie avec ces malheureux, sans chevaux, sans armes, sans vivres. Que pouvois-je dans cet état? J'eus bien de la peine à sauver Rome. Cependant mes ennemis étoient triomphants à la Cour, & ils se disoient l'un à l'autre: Tout va bien, il est aux abois, & nous l'allons voir succomber. Ils ne voyoient que moi dans la cause publique; &, pourvu que sa ruine entraînât la mienne, ils étoient contents. Je demandois des forces, je reçus mon rappel, &, pour me succéder, on fit partir Narsès, à la tête d'une puissante armée. Narsès justifia sans doute le choix qu'on avoit fait de lui, & ce fut peut-être un bonheur qu'il eût été mis à ma place; mais, pour me nuire, il avoit fallu nuire au succès de mes armes: on achetoit ma perte aux dépens de l'Etat. Voilà ce que l'intrigue a de vraiment funeste. Pour élever ou détruire un homme, elle sacrifie une armée, un Empire, s'il est besoin.

Ah! s'écria Justinien, vous m'éclairez sur-tout ce qu'on a fait pour obscurcir votre gloire! Quelle foiblesse dans l'Empereur d'en avoir cru vos ennemis!

Mon voisin, lui dit Bélisaire, vous ne savez pas combien l'art de nuire est rafiné

(a) 4000.

à la Cour ; combien l'intrigue eſt aſſidue, active, adroite, inſinuante. Elle ſe garde bien de heurter l'opinion du Prince ou ſa volonté : elle l'ébranle peu-à-peu, comme une eau qui filtre à travers ſa digue, la ruine inſenſiblement, & finit par la renverſer. Elle a d'autant plus d'avantage, que l'honnête homme qu'elle attaque eſt ſans défiance & ſans précaution, qu'il n'a pour lui que les faits qu'on déguiſe, & que la renommée, dont la voix ſe perd aux barrieres du palais. Là c'eſt l'envie qui prend la parole, & malheur à l'homme abſent qu'elle a réſolu de noircir. Il n'eſt pas poſſible que dans le cours de ſes ſuccès, il n'éprouve quelques revers ; on ne manque pas de lui en faire un crime ; &, lors même qu'il fait le mieux, on lui reproche de n'avoir pas mieux fait : un autre auroit été plus loin, il a perdu ſes avantages. D'un côté, le mal ſe groſſit, de l'autre, le bien ſe déprime, &, tout compenſé, l'homme le plus utile devient un homme dangereux. Mais un plus grand mal que ſa chûte, c'eſt l'élévation de celui que l'intrigue met à ſa place, & qui, communément, ne la mérite pas ; c'eſt l'impreſſion que fait ſur les eſprits l'exemple d'un malheur injuſte & d'une indigne proſpérité. Delà le relâchement du zele, l'oubli du devoir, le courage de la honte, l'audace du crime, & tous les excès de la licence qu'autoriſe l'impunité. Tel eſt le

regne de la faveur. Jugez combien elle doit hâter la décadence d'un Empire.

Sans doute, hélas! c'est dans un Prince une foiblesse malheureuse, dit l'Empereur : mais elle est peut-être excusable dans un vieillard, rebuté de voir que depuis trente ans, il lutte en vain contre la destinée; & que, malgré tous ses efforts, le vaisseau de l'Etat, brisé par les tempêtes, est sur le point d'être englouti. Car, enfin, ne nous flattons pas; la grandeur même & la durée de cet Empire sont les causes de sa ruine. Il subit la loi qu'avant lui le vaste Empire de Belus, celui de Cyrus ont subie. Comme eux il a fleuri, il doit passer comme eux.

Je n'ai pas foi, dit Bélisaire, à la fatalité de ces révolutions. C'est réduire en système le découragement où je gémis de voir que nous sommes tombés. Tout périt, les Etats eux-mêmes, je le sais; mais je ne crois point que la nature ait tracé le cercle de leur existence. Il est un âge où l'homme est obligé de renoncer à la vie, & de se résoudre à finir; il n'est aucun temps où il soit permis de renoncer au salut d'un Empire. Un Corps politique est sujet sans doute à des convulsions qui l'ébranlent, à des langueurs qui le consument, à des accès, qui, du transport, le font tomber dans l'accablement : le travail use ses ressorts, le repos les relâche, la contention les brise, mais aucun de ces acci-

dents n'eſt mortel. On a vu les nations ſe relever des plus terribles chûtes, revenir de l'état le plus déſeſpéré, &, après les criſes les plus violentes, ſe rétablir avec plus de force & plus de vigueur que jamais. Leur décadence n'eſt donc pas marquée, comme l'eſt pour nous le déclin des ans; leur vieilleſſe eſt une chimere, & l'eſpérance qui ſoutient le courage, peut s'étendre auſſi loin qu'on veut. Cet Empire eſt foible ou plutôt languiſſant; mais le remede, ainſi que le mal, eſt dans la nature des choſes, & nous n'avons qu'à l'y chercher. Hé bien, dit l'Empereur, daignez faire avec nous cette recherche conſolante; & avant d'aller au remede, remontons aux ſources du mal. Je le veux bien, dit Béliſaire, & ce ſera plus d'une fois le ſujet de nos entretiens.



CHAPITRE XI.

JUSTINIEN, plus impatient que jamais de revoir Bélisaire, vint le presser le jour suivant de déchirer le voile qui, depuis si long-temps, lui cachoit les maux de l'Empire. Bélisaire ne remonta qu'à l'époque de Constantin. Quel dommage, dit-il, qu'avec tant de résolution, de courage & d'activité, ce génie vaste & puissant se soit trompé dans ses vues, & qu'il ait employé à ruiner l'Empire plus d'efforts qu'il n'en eût fallu pour en rétablir la splendeur ! Sa nouvelle constitution est un chef-d'œuvre d'intelligence : la milice prétorienne abolie, les enfants des pauvres adoptés par l'Etat (a), l'autorité du Préfet divisée & réduite (b), les Vétérans établis possesseurs & Gardiens des frontieres, tout cela étoit sage & grand. Que ne s'en tenoit-il à des moyens si simples? Il ne vit pas, ou ne vou-

(a) Dès qu'un pere déclaroit ne pouvoir nourrir son enfant, l'état en étoit chargé; l'enfant devoit être nourri, élevé aux dépens de la République. Constantin voulut que cette loi fût gravée sur le marbre, afin qu'elle fût éternelle.

(b) Voyez Zosime, l. 2, ch. 33.

lut pas voir que transporter le siége de l'Empire, c'étoit en ébranler, & au physique & au moral, les plus solides fondements. Il eut beau vouloir que sa ville fût une seconde Rome; il eut beau dépouiller l'ancienne de ses plus riches ornements, pour en décorer la nouvelle; ce n'étoit-là qu'un jeu de théatre, qu'un spectacle fragile & vain.

Vous m'étonnez, interrompit Tibere, & la capitale du monde me sembloit bien plus dignement, bien plus avantageusement placée sur le Bosphore, au milieu des deux mers, & entre l'Europe & l'Asie, qu'au fond de l'Italie, au bord de ce ruisseau qui soutient à peine une barque.

Constantin a pensé comme vous, dit Bélisaire, & il s'est trompé. Un Etat obligé de répandre ses forces au-dehors, doit être au-dedans facile à gouverner, à contenir & à défendre. Tel est l'avantage de l'Italie. La nature elle-même sembloit en avoir fait le siége des maîtres du monde. Les monts & les mers qui l'entourent, la garantissent à peu de frais des insultes de ses voisins; & Rome, pour sa sûreté, n'avoit à garder que les Alpes. Si un ennemi puissant & hardi franchissoit ces barrieres, l'Appenin servoit de refuge aux Romains, & de rempart à la moitié de l'Italie: ce fut là que Camille défit les Gaulois, & c'est dans ce même lieu que Narsès a remporté sur Totila une si belle victoire.

Ici nous n'avons plus de centre fixe & immuable. Le ressort du gouvernement est exposé au choc de tous les revers. Demandez aux Scytes, aux Sarmates, aux Esclavons, si l'Hebre, le Danube, le Tanaïs, sont des barrieres qui leur imposent. Bysance est contr'eux notre unique refuge ; & la foiblesse de ses murs n'est pas ce qui m'afflige le plus.

A Rome, les loix qui régnoient au-dedans pouvoient étendre de proche en proche leur vigilance & leur action, du centre de l'Etat jusqu'aux extrémités : l'Italie étoit sous leurs yeux & sous leurs mains modératrices : elles y formoient leurs mœurs publiques, & les mœurs, à leur tour, leur donnoient de fideles dispensateurs. Ici nous avons les mêmes loix ; mais, comme tout est transplanté, rien n'est d'accord, rien n'est ensemble. L'esprit national n'a point de caractere ; la patrie n'a pas même un nom. L'Italie produisoit des hommes qui respiroient en naissant l'amour de la patrie, & qui croissoient dans le champ de Mars. Ici, quel est le berceau, quelle est l'école des guerriers ? Les Dalmates, les Illyriens, les Thraces sont aussi étrangers pour nous que les Numides & les Maures. Nul intérêt commun qui les lie, nul esprit d'Etat & de corps qui les anime & les fasse agir. *Souvenez-vous que vous êtes Romains*, disoit, à ses Soldats, un Capitaine de l'ancienne Rome ; & cette harangue

les rendoit infatigables dans les travaux ; & intrépides dans les combats. A présent que dirons-nous à nos troupes pour les encourager ? *Souvenez-vous que vous êtes Arméniens, Numides, ou Dalmates.* L'Etat n'est plus un corps ; c'est le principe de sa foiblesse ; & l'on n'a pas vu qu'il falloit des siecles pour y rétablir cette unité qu'on appelle patrie, & qui est l'ouvrage insensible & lent de l'habitude & de l'opinion. Constantin a décoré sa ville des statues des Héros de Rome : vain stratagême, hélas ! ces images sacrées étoient vivantes au Capitole ; mais le génie qui les animoit n'est pas monté sur nos vaisseaux : ils n'ont transporté que des marbres. Les Paul Emiles, les Scipion, les Caton sont muets pour nous : Bysance leur est étrangere. Mais dans Rome, ils parloient au peuple, & ils en étoient entendus.

Je ne vois pas, dit Justinien, qu'à Rome l'Empire ait été plus tranquille, ni plus heureux depuis long-temps. Le peuple y étoit avili, & le Sénat plus avili encore.

Un Empire est foible & malheureux partout, dit Bélisaire, quand il est en de mauvaises mains. Mais à Rome il ne falloit qu'un bon regne pour changer la face des choses. Voyez de quel abaissement l'Etat sortit sous Adrien ; & à quel point de gloire & de majesté il arriva sous Marc-Aurele. La vertu Romaine s'éclipsoit sans s'éteindre ; le Prince digne de la ranimer en retrouvoit

le germe dans les cœurs. Ce germe a péri dans Byſance : il faut le ſemer de nouveau ; & ce doit être le grand ouvrage d'un regne juſte & modéré. Sans ce prodige tout eſt perdu. Les ſuccès mêmes de nos armes ſont ruineux pour l'Etat. L'Empire a ſur les bras cent ennemis qui n'en ont qu'un. On croit les détruire ; ils renaiſſent, ils ſe ſuccedent l'un à l'autre, &, par des diverſions rapides, ils ſe donnent mutuellement le temps de ſe relever. Cependant leur ennemi commun s'affoiblit en ſe diviſant : ſes courſes le ruinent, ſes travaux le conſument, ſes victoires mêmes ſont pour lui des plaies qui n'ont pas le temps de ſe fermer ; & après des efforts inouis, pour affermir ſa puiſſance, un ſeul jour ébranle & renverſe vingt ans des plus heureux travaux. Combien de fois, ſous ce regne, nos drapeaux n'ont-ils pas volé du Tibre à l'Euphrate & de l'Euphrate au Danube ? Et tous les efforts de nos armes, ſous Mundus, Germain, Salomon, Narsès & moi, ſi j'oſe me nommer, tout cela s'eſt réduit à ſubir la loi de la paix.

Il le faut bien, dit l'Empereur, puiſque la guerre nous accable.

Le moyen d'éviter la guerre, dit le vieillard, ce n'eſt pas d'acheter la paix. Les Barbares du Nord ne cherchent qu'une proie, & plus elle ſe montre foible, plus ils ſont ſûrs de la ravir. Les Perſes n'ont rien de plus intéreſſant que de venir, les

armes à la main, piller tous les ans nos Provinces d'Asie. On les renvoie avec de l'or ! Quel moyen de les éloigner, que de leur présenter l'appas qui les attire ! La rançon même de la paix devient l'aliment de la guerre, & nos Empereurs, en épuisant leurs peuples, n'ont fait que rendre leurs ennemis plus avides & plus puissants.

Vous m'affligez, dit Justinien. Quelle barriere voulez-vous donc qu'on leur oppose? De bonnes armées dit, Bélisaire, & sur-tout des peuples heureux. Quand les Barbares se répandent dans nos Provinces, ils n'y cherchent que le butin. Peu leur importe de laisser après eux la désolation & la haine, pourvu qu'ils laissent la terreur. Il n'en est pas ainsi d'un Empire qui veut garder ce qu'il possede : s'il ne fait pas aimer sa domination, il faut qu'il y renonce : l'autorité fondée sur la crainte s'affoiblit & se perd dans l'éloignement ; & il est impossible de régner par la force, depuis le Taurus jusqu'aux Alpes, depuis le Caucase jusqu'au pied de l'Atlas. Qu'importe en effet à des malheureux, dont on exprime la sueur, d'avoir pour oppresseurs les Romains ou les Perses ! on défend mal une puissance dont on est accablé soi-même ; &, si on n'ose s'en affranchir, on s'en laisse au moins délivrer. L'humanité, la bienfaisance, la droiture, la bonne foi, une vigilance attentive au bonheur des peuples que

l'on a soumis, voilà ce qui nous les attache. Alors le cœur de l'état est par-tout, & chaque Province est un centre d'activité, de force & de vigueur.

Je vous parlerai souvent de moi, jeune homme, ajouta-t-il; & vous m'y autorisez en consultant mon expérience. Quand je portai la guerre en Afrique, je commençai par ménager ces contrées comme ma patrie. La discipline établie dans mon armée y attira l'abondance, & j'eus bientôt le plaisir de voir les peuples d'alentour prendre mon camp pour asyle, & se ranger sous mes drapeaux. Le jour que j'entrai dans Carthage, à la tête d'une armée victorieuse, on n'entendit pas une plainte: ni le travail, ni le repos des Citoyens ne fut interrompu: à voir le commerce & l'industrie s'exercer comme de coutume, on croyoit être en pleine paix: aussi ne tenoit-il qu'à moi de régner sur un peuple qui m'appelloit son pere. J'ai vu de même en Italie, les naturels du pays venir en foule se donner à nous, & les Goths à Ravenne supplier leur Vainqueur de vouloir bien être leur Roi. Tel est l'Empire de la clémence. Et ne croyez pas que je m'en glorifie; je n'ai fait que suivre les leçons que les Barbares me donnoient. Oui, les Barbares ont comme nous leurs Titus & leurs Marc-Aurele. Théodoric & Totila ont mérité l'amour du monde. O villes d'Italie, s'écria le vieillard! quelle comparaison vous avez fait de ces

Barbares avec nous ! J'ai vu dans Naples égorger sous mes yeux les femmes, les vieillards, les enfants au berceau. Je courois, j'arrachois des mains de mes Soldats ces innocentes victimes ; mais j'étois seul, mes cris n'étoient point entendus ; & ceux qui auroient dû me seconder, étoient occupés au pillage. Cette même Ville a été prise par le généreux Totila. Heureux Prince ! il a eu la gloire de la sauver de la fureur des siens. Il s'y est conduit comme un pere tendre au milieu de sa famille. L'humanité n'a rien de plus touchant que les soins qu'il a pris du salut de ce peuple, qui venoit de se rendre à lui. Il a été le même dans Rome, dans cette Rome où nos Commandants venoient d'exercer, au milieu des horreurs de la famine, le monopole le plus affreux. Voilà comment nos ennemis ont su gagner le cœur des peuples. Leur justice & leur modération nous ont plus nui que leur valeur. Mais en revanche, ce qui les a bien servis, c'est l'avarice, la dureté, la tyrannie de nos Chefs. Dès que j'eus quitté l'Italie, ces mêmes Goths, dont je venois de refuser la couronne, indignés des vexations de ceux qui m'avoient remplacé, résolurent de secouer le joug : delà le regne de Totila & nos malheurs en Italie. Après avoir défait les Vendales en Afrique, j'avois persuadé aux Maures de vivre en paix avec nous. Mais, quand je fus parti, nos illustres brigands, nos gens de luxe

& de rapine, loin de les traiter en amis, exercerent en liberté sur leurs Villes & leurs Campagnes les plus horribles violences. Les Maures prirent le parti de la vengeance & du désespoir : le sang inonda nos Provinces. Ainsi l'oppression excite la révolte, qui rompt tous les nœuds de la paix.

Il en est de même au-dedans. Des Préfets indolents, des Proconsuls avides, Tyrans absolus & impitoyables des Provinces, & des Cités : voilà ce que j'ai vu par-tout. Par eux les charges publiques sont devenues si accablantes, que, pour retenir sous le faix les principaux Citoyens (*a*), il a fallu leur interdire la Milice, le Sacerdoce, la vente même de leurs biens, &, ce qu'on ne croira jamais, la ressource de l'esclavage. Comment voulez-vous que des peuples si cruellement tourmentés aiment un joug qui les écrase ? Peuvent-ils se croire liés ou d'intérêt ou de devoir avec de si durs oppresseurs ? Au premier murmure que leur arrachent la misere & le désespoir, on crie à la révolte, à l'infidélité : on fait marcher dans les Provinces des armées qui les ravagent. Triste & cruel moyen de réduire les hommes, que celui de les ruiner ! Et que faire d'un peuple abattu de foiblesse ? Il faut qu'il soit docile:

(*a*) Les Décurions, ou Officiers municipaux.

& fort. Il fera l'un & l'autre, s'il n'eſt point excédé par tous ces tyrans ſubalternes, qui du regne d'un Prince équitable & doux, ne font que trop ſouvent un regne intolérable.

C'eſt de ces dépoſitaires de l'autorité qu'il dépend de la faire aimer ou haïr. C'eſt donc ſur eux que doit ſe fixer l'œil vigilant & ſévere du Prince. Il n'a pas de plus dangereux ni de plus cruels ennemis ; car ils l'expoſent à la haine publique ; & c'eſt pour lui le plus grand des maux. Tout ce que leur dicte l'orgueil, la cupidité, le caprice, ils l'appellent ſa volonté. A les entendre, ils ne font qu'obéir, en exerçant leurs violences ; & par eux le Prince eſt à ſon inſu le fléau des peuples qu'il aime. Mon cher Tibere, ajouta le Héros, ſi un Souverain a eu le bonheur de vous avoir pour ami, dites-lui bien de ne jamais lâcher les rênes de l'autorité, & que tous ceux qui l'exercent ſous lui, ſentent le frein de ſa juſtice. Car les excès commis en ſon nom, calomnient ſon regne, & font retomber ſur lui les larmes du foible opprimé ; au lieu que, ſi les peuples ſavent qu'il les protege & qu'il les venge, ils ſe plaindront à lui ſans ſe plaindre de lui ; & la haine publique attachée aux artiſans des malheurs publics, laiſſera le Prince équitable en poſſeſſion du cœur de ſes ſujets.

Rien de plus beau dans la ſpéculation,

dit Justinien, qu'un Prince attentif & présent à tout ce qui se passe dans son Empire. Mais le détail en est immense ; &, s'il faut qu'il écoute les plaintes de ses peuples, qu'il les examine & les juge, il n'y suffira jamais.

C'est avec ces fantômes de difficultés qu'on l'effraie, dit Bélisaire ; mais ils s'évanouissent, quand on les observe de près ; & vous verrez demain que l'art de gouverner est moins compliqué qu'on ne pense. Adieu, mes amis. Vous voyez que de moi-même je m'engage plus loin que je n'aurois voulu. Régner est la folie de la plupart des hommes ; & il en est peu qui, dans leurs rêveries, ne s'amusent, comme je fais, à régler le sort des états. C'est le délire du vulgaire, dit Justinien, mais la plus digne méditation du sage.

L'Empereur se retira frappé de tout ce qu'il venoit d'entendre ; & le soir même, à son souper, il ouit dire à ses courtisans que jamais l'Empire n'avoit été plus florissant & plus heureux. Sans doute, leur dit-il, l'Empire est florissant, car vous nagez dans l'abondance ; il est heureux, car vous vivez dans le luxe & l'oisiveté. Ici les peuples ne sont comptés pour rien, & la Cour est pour vous l'Empire. Ces mots leur firent baisser les yeux. Ils ne douterent pas que la mélancolie où l'Empereur étoit plongé, ne fût la suite des entretiens qu'il avoit eus avec Tibere. Tibere, disoient-ils,

est un jeune enthousiaste, qui a la folie de l'humanité. Rien de plus dangereux ici qu'un homme de ce caractere : il faut tâcher de l'éloigner.



CHAPITRE XII.

LE lendemain, tandis que cette intrigue occupoit la Cour, le bon aveugle & ses deux hôtes avoient repris leurs entretiens.

Un Roi qui veut régner par lui-même, leur disoit-il, doit savoir tout simplifier. Son premier soin est de bien connoître ce qui est utile à ses peuples, & ce qu'ils attendent de lui (*a*). Cela seul, dit Tibere, est une étude immense. Elle est très-simple, dit le Héros; car les besoins d'un seul sont les besoins de tous, & chacun de nous sait par lui-même ce qui est utile au genre-humain. Par exemple, demanda-t-il au jeune homme, si vous étiez Laboureur, qu'attendriez-vous de la bonté du Prince? Qu'il m'assûrât le fruit de mon travail, dit celui-ci; qu'il m'en laissât jouir, le tribut prélevé, avec mes enfants & ma femme; qu'il protégeât mon héritage contre la fraude & la rapine, & ma famille & moi contre la violence, l'injure & l'oppression. Hé bien, dit Bélisaire, voilà tout; & chaque Citoyen, dans son état, n'en demande pas

(*a*) *Semper officio, utilitati hominum consulens & societati.* Cic. Off. 3.

davantage. Et le Prince, à son tour, poursuivit le Héros, qu'exige-t-il de ses sujets ? — L'obéissance, le tribut, & des forces pour le maintien de sa puissance & de ses loix. — Cela est encore simple & juste, dit Bélisaire. Et les sujets quels sont leurs devoirs réciproques ? —De vivre en paix, de ne pas se nuire, de laisser à chacun le sien, & d'observer dans leur commerce la concorde & la bonne-foi. Voilà, mon ami, dit le vieillard, l'abrégé du bonheur du monde; &, pour cela, vous voyez bien qu'il ne faut pas des volumes de loix. Il fut un temps où celles de Rome étoient écrites sur douze tables; ce temps valoit bien celui-ci. Le juste n'est que la balance de l'utile, & la mesure de ce qui revient à chacun de la somme du bien public. Que la seule équité préside à ce partage, son code ne sera pas long. Ce qui l'embrouille & le grossit, c'est le caprice minutieux d'une volonté arbitraire, qui érige en loix ses fantaisies, dont elle change à tout propos; c'est la crainte pusillanime de ne pas donner à la liberté assez de liens qui l'enchaînent; c'est le jaloux orgueil de dominer, qui ne croit jamais faire assez sentir ses droits; c'est la manie de vouloir régler une infinité de détails, qui se reglent assez & beaucoup mieux d'eux-mêmes. On a fait, sous ce regne, une ample collection d'édits & de décrets sans nombre; mais c'est l'école des Jurisconsultes; ce

n'eſt pas l'école du peuple : or, c'eſt le peuple qu'il s'agit d'inſtruire de ſes devoirs & de ſes droits. Chacun doit être ſon premier juge ; chacun doit donc ſavoir ce qui lui eſt preſcrit, défendu, permis par la loi (a). Il faut pour cela des loix ſimples, claires, ſenſibles, en petit nombre, & faciles à appliquer. C'eſt-là ſur-tout ce qui abrégera les détails de l'adminiſtration. Car dès que le peuple eſt inſtruit de ce qu'il doit & de ce qui lui eſt dû, il eſt fier de ſa ſûreté & content de ſa dépendance; il voit ce qui lui revient des ſacrifices qu'il a faits ; & dans le bien public appercevant le ſien, il révere l'autorité qui fait concourir l'un à l'autre. Pourquoi le voit-on ſi ſouvent impatient du joug des loix? parce que la rigueur eſt toute du côté des loix qui le gênent, & la molleſſe & la négligence du côté des loix qui le favoriſent & qui doivent le protéger. Or, la ſimplicité d'un code populaire remédieroit encore à cet abus ; car les Juges voyant le peuple aſſez inſtruit pour les juger par eux-mêmes, & en état de réclamer contre eux une loi préciſe & conſtante, ils n'oſeroient plier la regle, ni changer de poids à leur gré.

Les plus abuſives des loix, ſont celles

(a) *Legis virtus hæc eſt : imperare, vetare, permittere, punire.* Pand. L. 1, L. 3.

qui donnent prise sur les biens. Car on n'en veut guere à la vie ni à la liberté des peuples ; & quand on leur lie les mains, ce n'est que pour les dépouiller. Aussi de mille excès commis par les dépositaires de l'autorité, à peine y en a-t-il un seul qui ne soit pas le crime de l'avarice. C'est donc-là que le Prince doit porter la lumiere, & commencer par éclairer la perception de l'impôt.

Tant que l'impôt sera multiplié, vague (*a*) & compliqué comme il l'est, la régie, quoi que l'on fasse, en sera trouble & frauduleuse : il faut donc le simplifier. Que la loi qui le réglera soit précise & inaltérable ; que le tribut lui-même, ce besoin de l'état (*b*), soit égal, aisé, naturel ; qu'il soit un, qu'il soit appliqué à des biens réels & solides, réglé par leur valeur, & le même par-tout, le tribut, par exemple, que l'heureuse Sicile (*c*) payoit avec joie aux Romains, celui dont la douceur fit adorer César dans les pro-

(*a*) *Sub Imperatoribus vectigalia, non lege ac ratione, sed arbitratu Imperatorum processerunt.* Buling. *De trib. ac vectig. P. R.*

(*b*) *Quoniam neque quies sine armis, neque utrumque sine tributis haberi possunt.* L. I.

(*c*) *Omnis ager Siciliæ decumanus.* Buling. *Ubi sup.*

vinces de l'Aſie (*a*). La fraude n'aur plus à ſe refugier dans un dédale ténébreux d'Edits abſurdes (*b*) & biſarres : l'évidence même du droit en marquera les limites ; &, en ceſſant d'être arbitraire, il ceſſera d'être odieux.

Vous ſavez bien, dit l'Empereur, ce qu'on oppoſe à vos principes ? Simplifier l'impôt, ce ſeroit le réduire. Je l'eſpere, dit le Héros. Et puis, ajouta l'Empereur, ſi le peuple eſt trop à ſon aiſe, il ſera, dit-on, pareſſeux, arrogant, rebelle, intraitable. O juſte Ciel, s'écria Béliſaire ! quel moyen de dégoûter le peuple du travail, que de lui en aſſurer les fruits ! quel moyen de le rendre intraitable & rebelle, que de le rendre plus heureux ! On craint qu'il ne ſoit arrogant ! Ah ! je ſais bien qu'on veut qu'il tremble comme l'eſclave ſous les verges. Mais devant qui doit-il trembler, s'il

---

(*a*) *App. de Bell. civ. l. 5. Pro anni copiâ vel inopiâ, uberius* (*ex Aſiâ*) *vel anguſtius vectigal exactum eſt.* Item. Dio. L. 45.

(*b*) Les Empereurs avoient mis des impôts ſur l'urine, ſur la pouſſiere, ſur les ordures, ſur les cadavres, ſur la fumée, l'air & l'ombre. Il y avoit des droits de gazon, de rivage, de roue, de timon, de bête de ſomme, *& quæ alia* (dit Tacite) *exactionibus illicitis nomina publicani invenerant.* Vid. Buling. *Ubi ſuprà.*

eſt ſans crime & ſans reproche? Sous quel pouvoir doit-il fléchir, ſi ce n'eſt ſous celui des loix & du Souverain légitime? Quel Empire ſera jamais plus ſûr de ſon obéiſſance, que celui qui, par les bienſaits, la reconnoiſſance & l'amour s'eſt acquis tous les droits du pouvoir paternel? Croyez-moi, je connois le peuple: il n'eſt pas tel qu'on vous le peint. Ce qui l'énerve & le rebute, c'eſt la miſere & la ſouffrance; ce qui l'aigrit & le révolte, c'eſt le déſeſpoir d'acquérir ſans ceſſe, & de ne poſſéder jamais. Voilà le vrai, & on le ſait bien; mais on le diſſimule: on s'eſt fait un ſyſtême que l'on tâche d'autoriſer. Ce ſyſtême des Grands eſt que le genre-humain ne vit que pour un petit nombre d'hommes, & que le monde eſt fait pour eux. C'eſt un orgueil inconcevable, dit l'Empereur; mais il eſt vrai qu'il exiſte dans bien des ames. Non, dit Béliſaire, il eſt joué; il n'a jamais été ſincere. Il n'y a pas un homme de bon ſens, quelque élevé qu'il ſoit, qui, ſe comparant en ſecret avec le peuple qui le nourrit, qui le défend, qui le protege, ne ſoit humble au-dedans de lui-même; car il ſent bien qu'il eſt foible, dépendant & néceſſiteux. Sa hauteur n'eſt qu'un perſonnage qu'il a pris pour en impoſer; mais le mal eſt qu'il en impoſe & parvient à perſuader. Faſſe le ciel, mon cher Tibere, que votre ami ne donne pas dans cette abſurde illuſion! Obtenez qu'il jette les yeux ſur la ſo-

ciété primitive : il la verra divisée en trois classes, & toutes les trois occupées à s'aider réciproquement : l'une à tirer du sein de la terre des choses nécessaires à la vie ; l'autre à donner à ces productions la forme & les qualités relatives à leur usage, & la troisieme à la régie & à la défense du bien commun. Il n'y a dans cette institution personne d'oisif, d'inutile : le cercle des secours mutuels est rempli : chacun, selon ses facultés, y contribue assiduement : force, industrie, intelligence, lumieres, talents & vertus, tout sert, tout paie le tribut ; & c'est à cet ordre si simple, si naturel, si régulier, que se réduit l'économie d'un gouvernement équitable.

Vous voyez bien qu'il seroit insensé que l'une de ces classes méprisât ses compagnes ; qu'elles sont toutes également utiles, également dépendantes ; & qu'en supposant même qu'il y eût quelqu'avantage, il seroit pour le Laboureur ; car, si le premier besoin est de vivre, l'art qui nourrit les hommes est le premier des arts. Mais comme il est facile & sûr, qu'il n'expose point l'homme, & n'exige de lui que les facultés les plus communes, il est bon que des arts utiles, & qui demandent des talents, des vertus, des qualités plus rares, soient aussi plus encouragés. Ainsi les arts de premier besoin ne seront pas les plus considérés ; & ils ne prétendent pas l'être. Mais autant il seroit superflu de leur attribuer des préférences

vaines, autant il est injuste & inhumain d'y attacher un dur mépris.

Que votre ami, mon cher Tibere, se garde bien de ce mépris stupide; qu'il ménage, comme sa nourrice & comme celle de l'état, cette partie de l'humanité si utile & si dédaignée. Il est juste que le peuple travaille pour les classes qui le secondent, & qu'il contribue avec elles au maintien du pouvoir qui fait leur sûreté: c'est à la terre à nourrir les hommes. Mais les premiers qu'elle doit nourrir, sont ceux qui la rendent fertile; & l'on n'a droit d'exiger d'eux que l'excédent de leurs besoins (*a*). S'ils n'obtenoient, par le travail le plus rude & le plus constant, qu'une existence malheureuse, ce ne seroit plus dans l'état des associés, mais des esclaves: leur condition leur deviendroit odieuse & intolérable; ils y renonceroient, ils changeroient de classe, ou cesseroient de se reproduire, & de perpétuer la leur.

Il est vrai, dit Justinien, qu'on les a mis trop à l'étroit; mais heureusement il faut si peu de chose à cette espece d'hommes endurcis à la peine! Leur ambition ne va point au-delà des premiers besoins de la vie: qu'ils aient du pain, ils sont contents.

En vérité, mon voisin, dit Bélisaire,

(*a*) C'étoit le principe d'Henri IV, c'est celui de tous les bons Rois.

on

on diroit que vous avez passé votre vie à la Cour, tant vous en savez le langage. Voilà ce qu'on y dit sans cesse, pour engager le Prince à dépouiller ses peuples, à les accabler sans remords. Oui, je conviens avec vous qu'ils n'ont pas les besoins insensés du luxe. Mais plus leur vie est frugale & modeste, plus on les reconnoît sobres & patients, plus on est sûr, quand ils se plaignent, que c'est avec raison. Dans le langage de la Cour, manquer du nécessaire, c'est n'avoir pas de quoi nourrir vingt chevaux inutiles, vingt valets fainéants : dans le langage du Laboureur, c'est n'avoir pas de quoi nourrir son pere accablé de vieillesse, ses enfants, dont les foibles mains ne peuvent pas l'aider encore, & sa femme enceinte ou nourrice d'un nouveau sujet de l'Etat ; c'est n'avoir pas de quoi faire à la terre les avances qu'elle demande ; de quoi soutenir une année de grêle ou de stérilité ; de quoi se procurer à soi-même & aux siens, dans la vieillesse ou la maladie, les soulagements, les secours dont la nature a besoin. Or, mes amis, je vous demande si cette premiere destination des produits de l'agriculture n'est pas sainte & inviolable, plus que ne devoit l'être le trésor de Janus?

Hélas! dit l'Empereur, il est des temps de calamité, où l'on ne peut se dispenser d'y porter atteinte.

Il faut pour cela, dit Bélisaire, que tou-

tes les ressources du superflu soient épuisées, & qu'il n'y ait plus d'autre moyen de sauver un peuple que de le ruiner; je n'ai jamais vu ces temps-là (*a*). Mais parlons vrai : savez-vous ce qui accable la classe laborieuse & souffrante d'un Etat? C'est le fardeau que rejette sur elle (*b*) la classe oisive & jouissante. Ceux qui par leur richesse participent le plus aux avantages de la société, sont ceux qui contribuent le moins aux frais de sa régie & de sa défense. Il semble que l'inutilité soit un privilége pour eux. Obtenez que cet abus cesse; qu'on distribue, selon les forces & les facultés de chacun, le poids des dépenses publiques; ce poids sera léger pour tous.

Que n'a-t-on pas fait, dit l'Empereur, pour établir cette égalité desirée (*c*)? N'a-t'on pas condamné au feu les Décurions infideles, qui en distribuant l'impôt de

---

(*a*) Marc-Aurele, dans un besoin pressant; plutôt que de charger les peuples de nouveaux impôts, vendit les meubles du Palais impérial : *Vasa aurea, uxoriam ac suam sericam & auream vestem, multa ornamenta gemmarum, ac per duos continuos menses venditio habita est.* Aurel. Vict.

(*b*) *Inveniuntur plurimi divitum, quorum tributa populos necant.* Salv. L. 4. *Proprietatibus carent (pauperes) & vectigalibus obruuntur.* Id. Liv. 5. *De gub. Dei.*

(*c*) *Cod. Leg. De annona.*

leur cité, surchargeoient les uns pour exempter les autres (a)?

Hélas! je sais, dit Bélisaire, que ce n'est pas à ces malheureux qu'on fait grace. Pour n'avoir pas vexé le peuple avec assez de dureté, on les met dans les fers, on les meurtrit de coups, on les réduit à envier la condition des esclaves (b). Mais y a-t-il des verges, des cachots, des supplices pour vos Recteurs, vos Proconsuls & vos Préfets? Et, quand il y en auroit, quoi de plus inutile, si on ferme la bouche aux peuples, & si on étouffe leurs cris? Donnez-leur des loix moins séveres, avec la pleine liberté d'en poursuivre les infracteurs.

De tout temps, dit Justinien, il a été permis aux peuples de se plaindre.

Oui, reprit Bélisaire, pourvu que leurs tyrans veuillent bien les y autoriser (c). N'a-t-on pas exigé l'attache des Présidents & des Préfets pour que les Villes & les Provinces pussent dénoncer à la Cour les excès dont ils sont eux-mêmes ou les auteurs ou les complices? Et y avoit-il un plus sûr moyen d'en assurer l'impunité? Les loix recommandent à leurs dépositaires (d) de

---

(a) *Cod. Lib.* I. *De censib. & censit.*
(b) Traité de l'orig. du Gouv. Fr.
(c) Le même.
(d) *Illicitas exactiones, & violentias factas, & exortas metu venditiones, &c. prohibeat Præses Provinciæ.* Pandec. L. I, T. 18.

s'oppofer aux vexations ; & ce font eux qui les exercent. Les loix leur font un devoir religieux (a) de garantir le foible des injures du fort ; & c'eft dans leurs mains qu'eft la force, avec le droit d'en abufer (b). Les loix déterminent la fomme de l'impôt ; mais les Préfets, les Proconfuls, les Préfidents le diftribuent (c) ; & ils ne manquent jamais de prétextes pour l'aggraver. Les loix permettent de citer les créatures (d) du Préfet au Tribunal du Préfet lui-même ; mais elles défendent d'appeller de ce Tribunal (e) à celui du Prince, par la raifon, difent-elles, que le Prince n'éleve à cette dignité que les hommes d'une droiture & d'une fageffe éprouvée. Il ne peut donc jamais fe tromper dans fon choix ?

(a) *Ne potentiores viri humiliores injuriis afficiant, ad religionem Præfidiis Provinciæ pertinet.* Ibid.

(b) *Qui univerfas Provincias regunt, jus gladii habent.* Ibid.

(c) Novel. 28.

(d) *Det operam Judex ut prætorium fuum ipfe componat.* Cod. Théod. L. 1, T. 10.

(e) *Non poteft à præfectis prætorio appellari. Credidit enim princeps eos qui ob fingularem induftriam, exploratâ eorum fide & gravitate, ad ejus officii magnitudinem adhibentur, non aliter judicaturos, pro fapientâ ac luce dignitatis, quàm ipfe foret judicaturus.* Pand. L. 1, T. 11.

Quelle imprudence de risquer le sort d'un peuple sur la foi d'un homme ! Justinien en a senti l'abus : il a rétabli les Préteurs, avec le droit de s'opposer aux déprédations des Préfets : nouveaux oppresseurs pour les peuples (*a*). Leur résidence dans les provinces a bientôt donné prise à la contagion ; & de surveillants devenus complices, ils n'ont fait que grossir le nombre des tyrans. Voilà d'où vient qu'on voit tant d'abus impunis, tant de bonnes loix inutiles (*b*).

Que feriez-vous, lui dit l'Empereur ? J'écouterois le cri du foible, dit Bélisaire, & l'homme injuste & puissant trembleroit.

Parmi les institutions de nos Empereurs, il en est une que je révere, & que je desire ardemment de voir remettre en vigueur. Lorsque dans la foule des préposés au maintien de l'autorité souveraine, j'ai trouvé des Agents (*c*) spécialement chargés du soin d'aller dans les provinces recevoir les plaintes du peuple, pour en informer l'Empe-

---

(*a*) *Ut prætor prohiberet exactores tributorum suscipere & exequi mandata quæ, malo more, à sede præfecti exeunt, de muris reficiendis, de viis sternentis, & aliis oneribus infinitis.* Novel. 24.

(*b*) Vid. Pandec. L. 48. *Leg. Jul. repetundarum. Leg. Jul. De annonâ. Leg. Jul. peculatus. Cod.* L. 4, T. 12. *Cod.* Just. 1. *De censib. & censit.*

(*c*) On les appelloit, *Curiosi*.

reur ; j'ai senti mon ame s'épanouir, & l'humanité respirer en moi. Je fais des vœux pour qu'un bon Prince donne à cette charge importante tout l'éclat qu'elle doit avoir ; qu'il y nomme ses amis les plus vertueux, les plus affidés, les plus intimes ; que dans la pompe la plus solemnelle & la plus imposante, il reçoive au pied des autels le serment qu'ils feront au Ciel, à ses peuples & à lui-même, de ne jamais trahir les intérêts du foible en faveur de l'homme puissant ; qu'il les envoie tous les ans à ses peuples sous le nom sacré de tuteurs, & qu'il les rappelle vers lui, aussi-tôt leur tâche remplie, pour ne pas les livrer à la corruption. Quel effet ne produira point & leur présence & leur attente ! Voyez, à l'arrivée de l'homme juste dans les provinces, la liberté de lever un front serein, & la licence & la tyrannie baisser les yeux en frémissant : voyez vos Préfets, vos Présidents, vos Proconsuls, & leurs Préposés subalternes pâlir, trembler devant leur Juge, & les peuples l'environner comme leur pere & leur vengeur. Les Monarques se plaignent que la vérité les fuit ! Ah, mes amis, elle les cherche, même au travers des lances & des épées. Combien plus aisément les aborderoit-elle, s'ils lui donnoient un libre accès ! Et ce ne seroit point le cri séditieux d'une populace en tumulte, ce seroit la voix modérée de l'homme sage & vertueux qui porteroit au pied du trône la

plainte de l'humanité. Oh, que les abus, que les excès commis au nom du Prince, en feroient bien plus rares, s'ils devoient ainsi, tous les ans, paſſer ſous les yeux attentifs & ſéveres de la Juſtice, & ſi ſon glaive, du haut du trône, étoit levé pour les punir!

De toutes les conditions, la milice eſt ſans doute celle où la licence & le déſordre ſemblent devoir régner le plus impunément. Mais qu'on rende à la diſcipline ſon auſtérité, ſa vigueur; que la faveur ne ſe mêle point d'en mitiger les loix ſéveres; & quelques exemples, comme celui que Juſtinien a donné au monde, imposeront bientôt aux plus audacieux.

Et quel eſt cet exemple, demanda l'Empereur? Le voici, reprit Béliſaire: c'eſt, à mon gré, le plus beau moment du regne de Juſtinien. Ses Généraux, dans la Colchide, avoient trempé leurs mains dans le ſang du Roi des Laziens, ſon allié. Il envoya ſur les lieux mêmes un homme integre (*a*), avec pleine puiſſance de prononcer & de punir, après qu'il auroit entendu la plainte du peuple Lazien, & la défenſe des accuſés. Ce Juge ſuprême & terrible donna à cette grande cauſe tout l'appareil dont elle étoit digne. Il choiſit, pour ſon Tribunal une des collines du Caucaſe, &

(*a*) Athanaſe, l'un des principaux Sénateurs.

là, en présence de l'armée des Laziens, il fit trancher la tête aux meurtriers de leur Roi. Mais tout cela demande au moins quelques hommes incorruptibles ; & par malheur l'espece en est rare, sur-tout depuis l'abaissement, l'avilissement du Sénat.

Quoi, dit Tibere, regrettez-vous ces tyrans de la liberté, ces esclaves de la tyrannie?

Je regrette dans le Sénat, dit le Héros, non ce qu'il a été, mais ce qu'il pouvoit être. Toute domination tend vers la tyrannie; car il est naturel à l'homme de prétendre que sa volonté fasse loi. La dureté du Sénat envers le peuple, & son inflexible hauteur, a fait préférer à son regne celui d'un maître qu'on espéra de trouver plus juste & plus doux. Ce maître, jaloux d'exercer une autorité sans partage, a fait plier l'orgueil du Sénat sous le joug ; & le Sénat, saisi de crainte, a été plus bas & plus vil que son maître n'auroit voulu : Tibere s'en plaignoit lui-même (*a*). Mais il est aisé de concevoir qu'en cessant d'être dangereux, le Sénat devenoit utile, qu'il donnoit à l'autorité un caractere plus imposant, & qu'établi Médiateur entre le peuple & le Souverain, il eût été le point d'appui de toutes les forces de l'Empire. Ce n'est pourtant pas sous ce point de vue que je regarde le

(*a*) Tacite *Ann*, Liv. I.

le Sénat. Je regrette en lui une pépiniere d'hommes exercés à tenir l'épée & la balance, nourris dans les Conseils & dans les combats, instruits dans l'art de gouverner & par les loix & par les armes. C'est de cet ordre de Citoyens, contenu dans de justes bornes, & honoré comme il devoit l'être, qu'un Empereur auroit tiré ses Généraux & ses Ministres, ses Préfets & ses Commandants. Aujourd'hui qu'on ait besoin d'un homme habile, vertueux & sage, où s'est-il fait connoître? Pour essai lui donnera-t-on le sort d'un peuple à décider? Est-ce dans les Emplois obscurs de la milice Palatine (*a*) qu'il se forme des Regulus, des Fabius, des Scipion? Au défaut d'une lice où les armes s'exercent, où les talents mesurent leurs forces, où le caractere s'annonce, où le génie se développe, où les lumieres & les vertus percent la foule & se distinguent, on a presque tout donné au hasard de la naissance, au caprice de la faveur. Ainsi s'accumulent les maux sous lesquels un Etat succombe.

Que voulez-vous, dit l'Empereur? Quand les hommes sont dégradés, quand l'espece en est corrompue & qu'avec tout le soin possible on n'y fait que de mauvais choix,

(*a*) Cette milice fictive étoit composée de la police & de la finance. La politique des Empereurs y avoit réduit le Sénat.

il faut bien que l'on se rebute, & qu'on se lasse de choisir.

Non, dit Bélisaire, jamais on ne doit se décourager. La corruption n'est jamais totale; il y a par-tout des gens de bien; &, s'il en manque, on en fait naître. Il suffit qu'un Prince les aime, & qu'il sache les discerner. Adieu, mes amis. Ce sera demain un entretien consolant pour nous. Car il est doux de voir que pour remédier au plus mauvais état des choses, un seul homme n'a qu'à vouloir.

Bélisaire fait tout dépendre de notre foible volonté, dit Justinien à Tibere, mais est-on libre de se donner le discernement & le choix des hommes? Et ne sait-il pas à quel point ils se déguisent avec nous? Ce qui me confond, dit Tibere, c'est qu'il prétend que les hommes naissent tels que vous les voulez, comme si la nature vous étoit soumise. Cependant Bélisaire est sage: les ans, le malheur l'ont instruit: il mérite bien qu'on l'entende.



CHAPITRE XIII.

LE jour ſuivant, à leur arrivée, ils le trouverent dans ſon jardin, s'occupant de l'agriculture avec Paulin ſon Jardinier. Un moment plutôt, leur dit-il, vous auriez pris comme moi, une bonne leçon dans l'art de gouverner : car rien ne reſſemble tant au gouvernement des hommes que celui des plantes, & mon Jardinier que voilà, en raiſonne comme un Solon.

Alors l'Empereur & Tibere ſe promenant avec le Héros, le jeune homme lui propoſa les réflexions qu'ils avoient faites, & les raiſons qu'ils avoient de craindre qu'il ne ſe fît illuſion.

Oui, leur dit-il, celui qu'au fond de ſon Palais un cercle épais de Courtiſans & d'Adulateurs environne, connoît peu les hommes, ſans doute : mais qui l'empêche de s'échapper de ſon étroite priſon, de ſe communiquer, de ſe rendre acceſſible? L'affabilité dans un Prince eſt l'aimant de la vérité. Ses Eſclaves la lui déguiſent; mais l'homme du peuple, le Laboureur, le vieux Soldat bruſque & ſincere, ne la lui déguiſeront pas. Il entendra la voix publique : c'eſt l'oracle des Souverains, c'eſt le Juge le plus integre du mérite & de la vertu ; & l'on

ne fait que de bons choix lorsqu'on se décide par elle. Du reste, les choix d'un Monarque ne roulent que sur deux objets, sur ses Conseils & ses Agents; &, s'il a bien choisi les uns, je lui réponds du choix des autres. Tout dépend d'avoir près de lui quelques amis dignes de l'être. Théodoric n'en avoit qu'un, le vertueux Cassiodore; & l'Univers sait avec quelle sagesse & quelle gloire il a régné. Or, il est des signes certains auxquels on peut, même à la Cour, choisir ses Conseils & ses Guides. La sévérité dans les mœurs, le désintéressement, la droiture, le courage de la vérité, le zele à protéger le foible & l'innocent, la constance dans l'amitié à l'épreuve des disgraces, une tendance vers le bien que nul obstacle ne dérange, un attachement fixe aux loix de l'équité; voilà des traits auxquels un Prince peut distinguer les gens de bien, & se choisir de vrais amis. Les motifs de l'exclusion me semblent encore plus sensibles: car la vertu peut être feinte, mais le vice n'est point joué. Dès qu'il s'annonce, on peut le croire. Par exemple, si j'étois Roi, celui qui m'auroit une fois parlé de mes peuples avec mépris, de mes devoirs avec légéreté, ou de l'abus de mon pouvoir avec une servile & basse complaisance, celui-là seroit à jamais exclu du nombre de mes amis. Or, rien n'est plus aisé, en observant les hommes, que de surprendre, à leur insu, des traits de caractere, qui

trahissent & qui décelent même les plus dissimulés. J'ai beaucoup entendu parler de cette dissimulation profonde qu'on attribue aux Courtisans; il n'en est pas un qui ne soit connu comme s'il étoit la franchise même, &, si le Prince a pu s'y méprendre, la voix publique le détrompera. Il ne tient donc qu'à lui de placer dignement son estime & sa confiance; & la vertu, la vérité une fois admises dans ses Conseils, il peut se reposer sur elles du soin de l'éclairer sur tous ses autres choix.

Mais pensez-vous, dit l'Empereur, à cette foule d'hommes vertueux & sages, dont il aura besoin pour dispenser ses loix, & pour exercer sa puissance? Où les prendre?

Dans la nature, dit Bélisaire, elle en produit quand on sait bien la diriger.—Et pour la diriger a-t-il d'autres moyens que des loix justes & séveres? C'est beaucoup, ce n'est pas assez, reprit Bélisaire; & les mœurs ne sont pas du ressort des loix.

Que fera-t-il donc pour changer ces mœurs dès long-temps dépravées, demanda Justinien?

Mon Jardinier va vous l'apprendre, dit Bélisaire; & il l'appella. Ecoute, Paulin, lui dit-il: lorsqu'il vient quelque mauvaise herbe parmi tes plantes, que fais-tu? Je l'arrache, dit le bon homme. — Au lieu de l'arracher, que ne la coupes-tu? — Elle repousseroit sans cesse, & je n'aurois jamais

fini. Et puis, mon bon Maître, c'eſt par la racine qu'elle prend les ſucs de la terre: c'eſt là ce qu'il faut empêcher. Vous l'entendez, dit Béliſaire: c'eſt la critique de vos loix. Elles retranchent tant qu'elles peuvent les crimes de la ſociété; mais elles laiſſent ſubſiſter les vices, & ce feroit les vices qu'il faudroit extirper. Or, cela n'eſt pas impoſſible; car preſque tous les vices, au moins ceux de la Cour, ont une racine commune. Et c'eſt, lui demanda Tibere? C'eſt la cupidité, répondit le vieillard. Oui, ſous ce nom, ſoit qu'on entende le deſir d'amaſſer, ou l'ardeur de jouir, il n'eſt rien d'indigne & de bas que la cupidité n'engendre. La dureté, l'ingratitude, la mauvaiſe foi, l'iniquité, l'envie & juſqu'à l'atrocité même, ſont comme les rameaux de cette paſſion avide, cruelle & rampante. De ſa proie elle nourrit encore la molleſſe, la volupté, la diſſolution, la débauche & cette lâche oiſiveté qui les couvre dans ſon ſein. Ainſi toute la maſſe des mœurs eſt corrompue par l'amour des richeſſes. S'il anime l'ambition, il la rendra perfide & noire; s'il ſe mêle au courage, il le déshonore par les excès les plus criants. Il imprime la tache de la vénalité aux talents les plus eſtimables; & l'ame qui en eſt eſclave, eſt ſans ceſſe expoſée en vente, pour ſe livrer au plus offrant.

Delà tous les crimes publics que l'on commet pour amaſſer. Et cette tyrannie

dont l'Univers gémit, c'eſt le luxe qui en eſt le pere : car il fait naître les beſoins, ceux-ci font naître l'avarice, & l'avarice pour s'aſſouvir a recours à l'oppreſſion. C'eſt donc au luxe qu'il faut s'en prendre ; c'eſt par lui que doit commencer la révolution dans les mœurs.

Attaquer le luxe, dit l'Empereur, c'eſt attaquer une hydre. On lui coupe une tête, il en repouſſe mille. Ou plutôt c'eſt comme un Prothée, qui, ſous mille formes diverſes, échappe à qui veut l'enchaîner. Je vous dirai bien plus, ajouta-t-il : les cauſes du luxe & ſes influences, ſes liaiſons & ſes rapports font un mélange de bien & de maux ſi compliqués dans ma penſée, qu'en ſuppoſant qu'il fût poſſible de l'enchaîner ou de le détruire, je douterois ſi l'un ſeroit permis, & l'autre ſeroit utile.

Oui, je conviens, dit Béliſaire, que le luxe eſt dans un état, comme ces malhonnêtes gens qui ont fait de grandes alliances : on les ménage par égard pour elles ; mais on finit par les enfermer. Je n'irai pourtant pas ſi loin. Commençons par les faits que j'ai vus par moi-même. On dit que le luxe eſt bon dans les Villes. J'ai peine à le croire ; mais je ſuis bien ſûr qu'il eſt funeſte dans les armées. Pompée en voyant les Soldats de Céſar ſe nourrir de racines ſauvages, diſoit : *Ce ſont des bêtes brutes* : il devoit dire : *Ce ſont des hommes.* Le premier courage d'un Guerrier eſt d'ex-

poser sa vie; le second est de la réduire aux seuls besoins de la nature, & celui-ci est le plus pénible; qui veut jouir au sein de la guerre des délices de la paix, n'est en état de soutenir ni les succès, ni les revers. C'est peu de la victoire, il lui faut l'abondance; dès que celle-ci lui manque, ou menace de le quitter, l'autre l'appelleroit en vain. Une armée sobre a des ailes; le luxe énerve & appesantit l'armée où il est répandu. La frugalité ménage les ressources du dedans & du dehors; la prodigalité les épuise & n'en laisse aucune au besoin: elle entraîne la dévastation, la famine, l'épouvante & la fuite honteuse. Tout est pénible pour des hommes que la mollesse a nourris: le courage leur reste, mais les forces leur manquent: l'ennui qui sait les fatiguer, n'a pas besoin de les vaincre, & les lenteurs de la guerre lui tiennent lieu de combats.

Mais le luxe fait plus que d'énerver les corps; il amollit & corrompt les ames. L'homme riche, qui dans les camps traîne le luxe à sa suite, en donne l'émulation au pauvre, qui, pour éviter l'humiliation d'être effacé par son égal, cherche des ressources dans le déshonneur même. L'estime s'attache aux richesses, la considération à la magnificence, le mépris à la pauvreté, le ridicule à la vertu modeste & désintéressée; c'est alors que tout est perdu. Voilà ce que j'ai vu du luxe.

Je sais que vous l'aviez banni de vos ar-

mées, lui dit Tibere: comment y étiez-vous parvenu ? Le plus aiſément du monde, dit le Vieillard : je l'avois banni de ma tente ; & je l'avois dévoué au mépris. Le mépris eſt un puiſſant remede contre le poiſon de l'orgueil ! Je ſus qu'un jeune Aſiatique avoit porté dans mon camp les délices de ſa patrie ; qu'il dormoit ſous un pavillon de pourpre ; qu'il buvoit dans des coupes d'or ; qu'il faiſoit ſervir à ſa table les vins les plus exquis & les mets les plus rares. Je l'invitai à dîner, & en préſence de ſes camarades : jeune homme, lui dis-je, vous voyez qu'on fait ici mauvaiſe chere ; c'eſt quelquefois bien pis, & il faut s'y attendre : car ceux qui courent après la gloire ſont expoſés à manquer de pain. Croyez-moi, votre délicateſſe auroit trop à ſouffrir de la vie que nous allons mener : je vous conſeille de ne pas nous ſuivre. Il fut ſenſible à ce reproche. Il demanda grace, il l'obtint ; mais il renvoya ſes bagages. Et cette leçon vous ſuffit, lui demanda le jeune homme ? Oui, ſans doute, dit le Héros ; car mon exemple l'appuyoit, & l'on me connoiſſoit une volonté ferme. — Vous dûtes exciter bien des plaintes ! — Quand la loi eſt égale & néceſſaire, perſonne ne s'en plaint. — Non, mais il eſt dur pour le riche d'être mis au niveau du pauvre. — En revanche il eſt doux pour le pauvre de voir le riche au niveau de lui ; & par-tout les pauvres ſont le plus grand nombre. —

Mais les riches sont à la Cour les plus puissants & les mieux écoutés. — Aussi n'ont-ils pas mal réussi à me nuire. Mais ce que j'ai fait, je le ferois encore : car la force de l'ame, comme celle du corps, est le fruit de la tempérance. Sans elle, point de désintéressement ; sans le désintéressement, point de vertu. Je demandois à un Berger pourquoi ses chiens étoient si fideles. C'est, me dit-il, parce qu'ils ne vivent que de pain. Si je les avois nourris de chair, ils seroient des loups. Je fus frappé de sa réponse. En général, mes amis, la plus sûre façon de réprimer les vices, c'est de restreindre les besoins.

Tout cela est possible dans une armée, dit l'Empereur, mais impraticable dans un état. Il n'en est pas des loix civiles comme des loix militaires : celles-ci resserrent la liberté dans un cercle bien plus étroit. Aucune loi ne peut empêcher le Citoyen de s'enrichir par des moyens honnêtes ; aucune loi ne peut l'empêcher de disposer de ses richesses, & d'en jouir paisiblement. Il est censé les avoir acquises par son travail, son industrie, ses talents, son mérite, ou celui de ses peres. Il a le droit de les dissiper, comme celui de les enfouir. J'en suis d'accord, dit Bélisaire. Je vais plus loin, dit l'Empereur : si les richesses d'un état se trouvent accumulées dans les mains d'une classe d'hommes, il est bon qu'elles se répandent, & que le travail & l'industrie les

tirent des mains de l'oisiveté Je conviens encore de cela, dit le Héros. J'ajoute, poursuivit Justinien, que la délicatesse, la sensualité, l'ostentation, la magnificence, les fantaisies du goût, les caprices de la mode, les recherches de la mollesse, de la vanité, sont de ces détails qui échappent à la police la plus severe, & que les loix ne peuvent s'en mêler sans une espece de tyrannie. A Dieu ne plaise, dit le vieillard, que je veuille que les loix s'en mêlent. Voilà donc le luxe protégé, reprit Justinien, par-tout ce qu'il y a de plus inviolable parmi les hommes, la liberté, la propriété, peut-être aussi l'utilité publique. J'accorde tout, excepté ce point-là, dit Bélisaire. Mais enfin, dit le Prince, vous avouerez que le luxe anime & fait fleurir les arts; qu'il rend les hommes industrieux, actifs, capables d'émulation; qu'il oppose à leur indolence & à leur penchant vers l'oisiveté, l'aiguillon des nouveaux besoins, & le desir des jouissances.

Je conviens, dit Bélisaire, que le luxe est doux à ceux qui en jouissent, & profitable à ceux qui les en font jouir, & que les loix doivent laisser ce commerce libre & tranquille. N'est-ce pas ce que vous voulez?

Je veux plus, reprit l'Empereur; je prétends que, de proche en proche, son influence se répande sur toutes les classes de l'état, même sur celle des Laboureurs, à qui elle procure un débit plus facile & plus

avantageux des fruits de leurs travaux.

C'eſt ici, dit Béliſaire, que l'apparence vous ſéduit : car ce qui revient à la claſſe des Laboureurs des prodigalités du luxe, a déjà été pris ſur elle, & tous les hommes qu'il emploie ſont autant d'étrangers qu'il lui donne à nourrir. Rappellez-vous l'idée que nous nous ſommes faite de la ſociété primitive. Quel en eſt le but ? N'eſt-ce pas de rendre l'homme utile à l'homme ? Et, dans cette inſtitution, le droit de l'un ſur le travail de l'autre n'eſt-il pas le droit de l'échange ? Si donc un homme en occupe mille à ſes beſoins multipliés, ſans contribuer lui-même aux beſoins d'un ſeul, n'eſt-ce pas comme une plante ſtérile & vorace au milieu de la moiſſon ? Tel eſt le riche fainéant au ſein du luxe & de la molleſſe. Objet continuel des ſoins & du travail de la ſociété, il en reçoit nonchalamment le tribut comme un pur hommage. C'eſt à flatter ſes goûts, à combler ſes deſirs, que la nature eſt occupée : c'eſt pour lui que les ſaiſons produiſent les fruits les plus délicieux ; les éléments, les mets les plus exquis ; les arts, les plus rares chef-d'œuvres. Il jouit de tout, ne contribue à rien, dérobe à la ſociété une foule d'hommes utiles, ne remplit la tâche d'aucun, & meurt ſans laiſſer d'autre vuide que celui des biens qu'il a conſumés.

Je ne ſais, dit Tibere, mais il me ſem-

ble qu'il eſt moins onéreux, moins inutile que vous ne croyez. Car ſi dans la maſſe des biens communs il ne met pas le fruit de ſes talents, de ſon activité & de ſon induſtrie, il y met ſon argent, & c'eſt la même choſe.

Hé mon ami! l'argent, dit le vieillard, n'eſt que le ſigne des biens que l'on cede, & le gage de leur retour. Dans le commerce de ces biens, il en exprime la valeur; mais celui qui, dans ce commerce, ne préſente que le ſigne, & jamais la réalité, abuſe évidemment du moyen de l'échange, pour ſe faire céder ſans ceſſe ce qu'il ne remplace jamais. Le garant mobile qu'il donne, le diſpenſe de tout, au lieu de l'engager. Que le Magiſtrat veille, que le Soldat combatte, que l'Artiſan & le Laboureur travaillent ſans ceſſe pour lui, ſes droits acquis ſur leurs ſervices ſe renouvellent tous les ans & le privilége qu'il a de vivre inutile eſt gravé ſur des lames d'or.

Ainſi donc l'opulence tient le monde à ſes gages, dit le jeune homme, Oui, mon ami, dit le Vieillard, ſans qu'il en coûte à l'homme opulent d'autre fatigue & d'autre ſoin que de rendre en détail à la ſociété les titres de la ſervitude qu'elle a contractée avec lui. Et pourquoi cette ſervitude, demanda Tibere? Pourquoi des riches dans un Etat? Parce que des loix, dit le Héros, conſervent à chacun ce qui lui eſt ac-

quis ; que rien n'eſt mieux acquis que les fruits du travail, de l'induſtrie & de l'intelligence ; qu'à la liberté d'acquérir ſe joint celle d'accumuler, & que la propriété, comme la liberté, doit être un droit inviolable (*a*). C'eſt un mal ſans doute qu'il y ait des hommes qui puiſſent impoſer à la ſociété tous les frais de leur exiſtence, & de celle d'une foule d'hommes, qu'ils n'emploient que pour eux ſeuls ; mais ce ſeroit un plus grand mal encore d'ôter à l'émulation, au travail & à l'induſtrie, l'eſpérance de poſſéder & la ſûreté de jouir. Ne vous fâchez donc pas d'un mal inévitable. Tant qu'il y aura des hommes plus actifs, plus induſtrieux, plus économes, plus heureux que d'autres, il y aura de l'inégalité dans le partage des biens ; cette inégalité ſera même exceſſive dans les états floriſſants, ſans qu'on ait droit de la détruire.

Avouez donc, dit l'Empereur, que le luxe eſt bon à quelque choſe ; car c'eſt lui qui, par ſes dépenſes, diminue & détruit cette inégalité. C'eſt-à-dire, que le luxe

---

(*a*) Un philoſophe à Athenes ayant trouvé un tréſor dans ſon champ, écrivit à Trajan : *J'ai trouvé un tréſor.* Trajan lui répondit d'en uſer. *Il eſt trop grand pour un Philoſophe*, lui écrivit encore celui-ci. Trajan lui répondit d'en abuſer. Alexandre Sévere penſoit de même.

eſt bon à tarir les ſources du luxe : je l'avoue, dit Béliſaire, & je conſens qu'on laiſſe aux richeſſes tous les moyens de s'écouler. Je n'entends pas qu'on oblige celui qui les poſſede à les enfouir, ni qu'on lui en preſcrive l'uſage. Les loix, je vous l'ai dit, ne doivent ſe mêler que d'impoſer la charge des beſoins publics ſur la propriété commune, en laiſſant intacte & ſacrée la portion de la ſubſiſtance, pour ne toucher qu'à l'excédent de l'aiſance de chaque état. L'opinion fera le reſte. L'opinion, dit l'Empereur? Oui, c'eſt elle, dit Béliſaire, qui, ſans gêne & ſans violence, remet chaque choſe à ſa place, & c'eſt d'elle qu'il faut attendre la révolution dans les mœurs.

Cette révolution vous paroît difficile; elle dépend de la volonté & de l'exemple du Souverain. Dès qu'à mérite égal, l'homme le plus modeſte & le plus ſimple dans ſes mœurs ſera le mieux reçu du Prince, qu'il annoncera ſon mépris pour des dépenſes faſtueuſes & pour un luxe efféminé, qu'il jettera un œil de dédain ſur les eſclaves de la molleſſe, & qu'il fixera un regard de complaiſance & de reſpect ſur les victimes du bien public, le goût d'une ſimplicité noble & d'une ſage économie ſera bientôt celui de ſa Cour. Le faſte, loin d'y être honorable, n'y ſera pas même décent. Des mœurs pures & auſteres y prendront la place des mœurs

licentieuses & frivoles ; tous les respects s'y tourneront vers le mérite personnel, & laisseront le luxe & la vanité s'admirer seuls & se complaire. O mes amis ! avec quelle rapidité l'on verroit tomber leur Empire ! Vous savez combien la ville est attentive, docile & prompte à suivre l'exemple de la Cour. Ce qui est en honneur est bientôt à la mode. L'antique frugalité rétablie, produiroit le désintéressement, & celui-ci les mœurs héroïques. L'homme en état de se rendre utile, n'ayant plus dans les bienséances un motif de cupidité, & délivré de l'esclavage des besoins avilissants du luxe, sentiroit se développer en lui le germe des sentiments honnêtes ; l'amour de la Patrie, le desir de la gloire se saisiroient d'une ame libre & fiere de sa liberté ; tous les ressorts d'une émulation noble s'y déploieroient en même-temps. Ah ! si un Souverain savoit quel ascendant il a sur les esprits, & comme il peut les remuer sans contrainte & sans violence ! C'est de toutes ses forces la plus irrésistible, & c'est la seule qu'il ne connoît pas.

Et quelle force, dit Justinien, peut balancer le goût des plaisirs, l'attrait des jouissances, le desir de posséder l'équivalent de tous les biens ? Qu'importe à l'homme, que la volupté enivre par tous les sens, que la Cour le blâme ou le loue ? Un Souverain peut-il empêcher que cet homme

homme, tout à lui-même, ne dispose à sa fantaisie d'un peuple industrieux, ardent à le servir? que les plaisirs ne l'environnent? que les arts ne lui soient soumis? Non, dit Bélisaire; mais, s'il le veut bien, il peut attacher la honte à la mollesse, le mépris à l'oisiveté; il peut interdire aux richesses le droit d'élever l'indolence, le vice & l'incapacité aux premiers emplois de l'Etat; il peut faire que les jouissances les plus sensibles, les agréments les plus doux de la vie soient attachés à l'estime publique, & aille avec elle au-devant du mérite; il peut, du moins, humilier le luxe & lui ôter son orgueil. C'en est assez; le luxe humilié n'humiliera plus l'indigence, n'éclipsera plus la vertu. Il y aura des biens dont les richesses ne seront plus l'équivalent; la connoissance & l'estime publique, les honneurs & les dignités seront réservés au mérite; l'or n'effacera plus les taches du blâme & de l'infamie, & la bassesse d'ame ne se cachera plus sous l'éclat d'un faste arrogant. Croyez, mes amis, que le luxe a peu de jouissances indépendantes de l'orgueil. Ses goûts les plus rafinés sont factices, & l'opinion qu'on attache à ses plaisirs vains & fantasques, est ce qu'ils ont de plus flatteur. Détruisez cette opinion, vous réduirez les richesses à leur valeur propre & réelle, & alors celui qui les possédera, s'il veut s'honorer & les ennoblir, en fera un

digne usage. Le luxe met l'homme opulent dans l'impossibilité d'être généreux : ses besoins le rendent avare, & son avarice est un mélange de toutes les passions qu'on satisfait avec de l'or. Mais, si les plus ardentes de ces passions, l'orgueil, l'ambition, l'amour même, car il suit la gloire, ne tiennent plus aux objets du luxe, voyez combien il perd de son attrait, & l'avarice de sa force.

Les avantages réels de la richesse, l'aisance, les commodités, les délices de l'abondance, l'indépendance & le repos, enfin, l'empire que le riche exerce sur une foule d'hommes occupés de lui ; tout cela, dis-je, est plus que suffisant pour émouvoir les petites ames ; & je suis bien loin d'espérer ou de craindre la ruine entiere des arts dont la richesse est l'aliment. Mais, si les distinctions honorables n'y sont plus attachées, les ames à qui la nature a donné de l'énergie & de l'élévation, les ames susceptibles des passions nobles & des grandes vertus, dédaigneront les objets de la vanité, & chercheront ailleurs la louange & la gloire.

Ce ne sera jamais, reprit Tibere, dans un Empire opulent, que le stérile éclat des honneurs effacera celui des richesses. Leur lustre est le seul qui éblouit le peuple ; & les dignités, la majesté même, en ont besoin pour lui imposer.

Lequel des deux, à votre avis, lui de-

manda le Vieillard, ajoutoit le plus à la dignité, à la majesté du Sénat Romain, du riche Lucullus ou du pauvre Caton? Cette demande interdit Tibere. Je vous parle d'un temps de luxe, reprit le Héros; & dans ce temps-là même, avec quelle vénération la plus saine partie de l'Etat, le peuple ne se rappelloit-il pas les beaux jours de Rome libre, vertueuse & pauvre, l'âge où son modique domaine étoit cultivé par des mains triomphantes, & où le soc de la charrue étoit couronné de lauriers? Rendez plus de justice au peuple, & croyez qu'un sage Monarque, environné de Guerriers & de Ministres dénués de faste, mais chargés d'ans & d'honneurs, offrira un spectacle cent fois plus imposant, qu'un Prince voluptueux, entouré d'une Cour brillante. Les gens en place, qui veulent être honorés sans qu'il leur en coûte, ne cessent de dire que leur rang, pour imprimer le respect, a besoin d'être revêtu de pompe & de magnificence; &, en effet, c'est comme un vêtement dont l'ampleur cache les défauts du corps; mais c'est une raison de plus pour écarter cet appareil qui déguise & confond les hommes. Quand la vertu se représentera dans les places éminentes, comme l'athlete dans l'arêne, on l'y distinguera bien mieux à sa force & à sa beauté; & si le vice, la bassesse, l'incapacité s'y montrent, ils auront bien plus à rougir.

Un autre avantage des mœurs simples dans les grandeurs, c'est de soulager l'Etat des frais ruineux de la décoration, & d'alléger pour lui le poids des récompenses. Des honneurs bien distribués tiennent lieu des plus riches dons; & le Prince qui en sera économe, le sera du bien de ses peuples. C'est-là l'objet essentiel. Il ne s'agit pas d'empêcher les riches de se livrer au luxe. C'est un feu qui bientôt lui-même consumera son aliment. Il s'agit de préserver du goût du luxe & de la soif des richesses ceux qui, n'ayant que des talents, des lumieres & des vertus, seroient tentés de les mettre à prix. Pour cela, il faut leur réserver des distinctions que rien n'efface, & qu'on ne profane jamais. J'ai servi mon Prince avec zele & avec assez de bonheur, & je sais par moi-même combien l'or est vil au prix du chêne & du laurier, quand ceux-ci sont le gage de la reconnoissance & de l'estime du Souverain. Or, cette estime, si touchante, lorsque la voix publique y applaudit, le Prince a droit de la réserver à ce qui est utile & louable, en la refusant constamment à ce qui n'est que vain, frivole ou dangereux. Voilà sa grande économie. Mais tout cela demande une résolution courageuse & inébranlable, une équité sans cesse en garde contre la surprise & la séduction, une volonté ferme, qui jamais ne varie, & qui ôte jusqu'à l'espoir de la voir mollir ou

changer. Elle fera telle, si elle est éclairée & soutenue de l'amour du bien, & c'est alors que l'opinion du Prince fera l'opinion publique, & que son exemple décidera le caractere national.

Vous avouerai-je, lui dit Tibere, une inquiétude qui me reste? Cette Cour d'où vous voulez bannir la faveur, l'intrigue & le luxe, sera peut-être bien sérieuse; & un jeune Prince..... J'entends, vous avez peur qu'il ne s'ennuie; mais, mon ami, je ne vous ai pas dit que régner fût un passe-temps. Peut-être, cependant, au milieu de ses peines, aura-t-il des moments bien doux. Un Ministre, par exemple, lui annoncera les progrès de l'agriculture dans des provinces qui languissoient; & il se dira à lui-même : Un acte de ma volonté vient de faire cent mille heureux. Ses Magistrats lui apprendront qu'une de ses loix aura sauvé l'héritage de l'orphelin des mains de l'usurpateur avide, & il dira : Béni soit le Ciel, le foible en moi trouve un appui. Ses Guerriers ne lui donneront pas des consolations si pures. Mais lorsqu'ils lui raconteront avec quel zele & quelle ardeur ses fideles sujets auront versé leur sang pour leur Prince & pour leur patrie, la pitié, le regret de les avoir perdus, feront mêlés d'un sentiment d'amour & de reconnoissance qui mouillera ses yeux de pleurs. Enfin, les vœux & les louanges du siecle heureux qui le possede, la jouissance anticipée des

bénédictions de l'avenir, tels sont les plaisirs d'un Monarque. Si pour le sauver de l'ennui ce n'est pas assez, il ira, comme les anciens Rois de Perse, parcourir des yeux ses provinces, distribuant des récompenses à qui fera le mieux fleurir l'agriculture & l'industrie, l'abondance & la population, & déposant ceux dont l'orgueil, l'indolence ou la dureté auront produit les maux contraires. Dans Bysance, comme dans Rome, les Empereurs ont pris sur eux le soin de visiter les greniers publics : seroit-il plus indigne d'eux d'aller voir si dans les campagnes, sous l'humble toît du Laboureur, il y a du pain pour ses enfants ? Oh, qu'un Prince connoit bien peu ses intérêts & ses devoirs, s'il permet que l'ennui l'approche ! Du reste, ne croyez pas que dans le peu de moments tranquilles que son rang peut lui laisser, la majesté se refuse aux familiarités touchantes de la confiance & de l'amitié. Il aura des amis ; ils lui feront goûter le charme des ames sensibles. Les gens de bien, contents de peu, ont, dans leur vertueux commerce, une sérénité riante, qui prend sa source dans la paix de l'ame, & que le faste assiégé de besoins, le vice entouré de remords, ne connoissent pas. Les devoirs de l'honnête homme en place lui laissent peu de loisir, sans doute ; mais les instants en sont délicieux. Ni le reproche, ni la crainte, ni l'ambition, ne les troublent ; & la Cour d'un Prince avec qui l'in-

nocence, la droiture, la vérité, le zele courageux du bien, n'auront aucun piége à éviter, aucune disgrace à prévoir, aucune révolution à craindre, ne sera pas la Cour la plus brillante, mais la plus heureuse de l'Univers. Elle sera peu nombreuse, dit l'Empereur. Pourquoi, dit Bélisaire? quelques ambitieux oisifs, quelques lâches voluptueux s'en éloigneront; mais en revanche les gens utiles, les gens de bien y aborderont en foule. Je dis *en foule*, mon cher Tibere, & je le dis à la louange de l'humanité. Quand la vertu est honorée, elle germe dans tous les cœurs. L'estime publique est comme un soleil qui la fait éclorre & pousser avec une vigueur extrême. N'en jugez pas sur l'état d'inertie & de langueur où sont les ames. Comment voulez-vous qu'un fils à qui son pere n'a jamais vanté que l'argent, qui n'a jamais entendu louer & envier que l'opulence, qui dans les villes & les campagnes n'a vu, dès son enfance, rien de plus méprisé que l'industrie & le travail, qui sait que les grandeurs s'abaissent, que la rigueur des loix fléchit, que les voix de l'honneur s'applanissent, que les portes de la faveur s'ouvrent devant la fortune; que par elle, & par elle seule, on se soustrait à la force & on l'exerce impunément; qu'elle décore jusqu'au vice; qu'elle ennoblit jusqu'à la bassesse, qu'elle tient lieu de talents, de lumieres & de vertus: comment ...

vous que l'homme imbu de ces idées ne confonde pas l'honnête avec l'utile ? Mais que l'opinion change, que l'Arbitre des mœurs, le Souverain donne l'exemple; que l'éducation, l'habitude fassent à l'homme un premier besoin de sa propre estime & de celle de ses semblables; qu'on accoutume son ame à s'élancer hors d'elle-même pour recueillir les suffrages de son siecle & de l'avenir; que sa renommée & sa mémoire soient pour lui, après la vertu, le plus précieux de tous les biens; que le soin de cette existence morale lui rende l'honneur plus cher que la vie, & la honte plus effrayante, plus horrible que le néant, on verra combien les inclinations basses auront peu d'empire sur lui. Hé, mes amis, qu'étoient les Décius, les Régulus & les Caton, sinon des hommes dont l'ame exaltée vivoit de gloire & de vertu ? Mais cette institution demande des encouragements réels. On auroit beau prescrire aux peres de famille d'élever leurs enfants à la vertu, si la vertu languissoit oubliée, & si le vice, honoré seul, avoit le droit de l'insulter. Il faut donc, pour rétablir l'ordre, attacher le bien au bien, le mal au mal, l'utile au juste & à l'honnête. Cet ordre rétabli, vous prévoyez sans peine comme les mœurs seconderoient les loix, & comme l'opinion soulageroit la force. Les espérances & les craintes, les récompenses & les peines, les jouissances & les privations; voilà

voilà les poids que la politique doit savoir mettre à propos dans la balance de la liberté ; avec cela elle est sûre de régir à son gré le monde.

Mais je m'en tiens à ce qui nous occupe. Les mœurs fastueuses des Grands les rendent avides & injustes ; des mœurs plus simples les rendroient modérés, humains, généreux ; & le plus grand intérêt du vice ayant passé à la vertu, le même penchant qui les portoit vers l'un, les rameneroit tous vers l'autre.

Voilà un beau songe, dit Justinien ! Ce n'en est pas un, dit Bélisaire, que de prétendre mener les hommes par l'amour-propre & l'intérêt. Rappellez-vous comment s'étoit formé dans la République naissante, ce Sénat où tant de vertu, où tant d'héroïsme éclatoit. C'est qu'il n'y avoit alors dans Rome rien au-dessus d'une grande ame (*a*); c'est que l'estime publique étoit attachée aux mœurs honnêtes, la vénération aux mœurs vertueuses, la gloire aux mœurs héroïques. Tels ont été, dans tous les temps, les grands ressorts du cœur humain.

Je sais qu'une longue habitude, & surtout celle de la tyrannie, ne cede pas sans résistance aux motifs mêmes les plus forts.

(*a*) *Dùm nullum fastidiretur genus in quo enitere, virtus, crevit Imperium Romanum.* Tit. Liv. L. 4.

Mais pour un homme injuste & violent qui se roidiroit contre la crainte du blâme, de la disgrace & du mépris, il y en a mille à qui ce frein, joint à l'aiguillon de la gloire, feroit suivre le droit sentier de l'honneur & de la vertu. Je poursuis donc, & je suppose d'honnêtes gens à la tête des peuples. Dès-lors je réponds sur ma vie de l'obéissance, de la fidélité, du zele de cette multitude d'hommes, qu'on n'opprimera plus, qu'on ne vexera plus, & dont les jours, la liberté, les biens seront protégés par les loix. Dès-lors l'Empire se releve, ses membres épars se réunissent; le plan de Constantin, élevé sur le sable, acquiert des fondements solides; &, du sein de la félicité publique, je vois renaître le courage, l'émulation, la force, l'esprit patriotique, & avec lui cet ascendant que Rome avoit sur l'Univers.

Tandis que Bélisaire parloit ainsi, Justinien admiroit en silence l'enthousiasme de ce vieillard, qui oubliant son âge, sa misere, & le cruel état où il étoit réduit, triomphoit à la seule idée de rendre sa patrie heureuse & florissante. Il est beau, lui dit-il, de prendre un intérêt si vif à des ingrats. Mes amis, leur dit le Héros, le plus heureux jour de ma vie seroit celui où l'on diroit : Bélisaire, on va t'ouvrir les veines, &, pour prix de ton sang, tes souhaits seront accomplis.

A ces mots, son aimable fille, Eudoxe,

vint l'avertir que son souper l'attendoit. Il rentra, il se mit à table; Eudoxe, avec une grace mêlée de modestie & de noblesse, lui servit un plat de légumes & prit place à côté de lui. Quoi, c'est là votre souper, dit l'Empereur avec confusion? Vraiment, dit Bélisaire, c'étoit le souper de Fabrice, & Fabrice me valoit bien.

Allons-nous-en, dit Justinien à Tibere. Cet homme-là me confond.

Sa Cour espérant de le dissiper, lui avoit préparé une fête. Il ne daigna pas y assister. A table il ne s'occupa que du souper de Bélisaire; &, en se retirant, il se dit à lui-même: il est moins malheureux que moi, car il est couché sans remords.



CHAPITRE XIV.

Je ne vis plus qu'auprès de lui, dit l'Empereur à Tibere, le lendemain, en allant revoir le Héros : le calme & la sérénité de son ame se communiquent à la mienne. Mais si-tôt que je m'en éloigne, ces nuages qu'il a dissipés se rassemblent, & tout s'obscurcit de nouveau. Hier je croyois voir dans son plan le tableau de la félicité publique ; à présent ce n'est à mes yeux qu'un amas de difficultés. Le moyen, par exemple, qu'avec les frais immenses dont cet Empire est chargé, on puisse soulager les peuples ! Le moyen de renouveller des armées que vingt ans de guerre ont anéanties, & de réduire les impôts à un Tribut simple & léger ! Il a tout prévu, dit Tibere, & il aura tout applani. Proposez-lui vos réflexions. Ce fut par-là qu'ils débuterent.

Je savois bien, dit le vieillard, après les avoir entendus, que je vous laisserois des doutes, mais j'espere les dissiper.

Les dépenses de la Cour son réduites : nous en avons banni le luxe & la faveur. Passons à la Ville, & dites-moi pourquoi un peuple oisif & innombrable est à la charge de l'Etat ? Le bled qu'on lui distri-

bue (*a*) nourriroit vingt légions. C'est pour pleurer sa Ville & pour imiter Rome, que Constantin a pris sur lui cette dépense ruineuse. Mais à quel titre un peuple fainéant, qui n'est plus ni Roi ni Soldat, est-il à la charge publique? Le peuple Romain, tout militaire, avoit le droit d'être nourri, même au sein de la paix, du fruit de ses conquêtes; encore ne demandoit-il, dans les plus beaux jours de sa gloire, que des terres à cultiver; &, quand l'État lui en accordoit, vous savez avec quelle joie il se répandoit dans les champs. Ici que faisons-nous de cette multitude affamée qui assiége les portes du Palais (*b*)? Est-ce avec elle que j'ai chassé les Huns qui ravageoient la Thrace? Qu'on n'en retienne que ce que l'industrie en peut occuper & nourrir; & que du reste

---

(*a*) 40000 boisseaux par jour. Le boisseau, *modius*, d'un pied quarré sur quatre pouces de hauteur. Le pied romain de 10 de nos pouces. Le Soldat n'ayant que 5 boisseaux par mois, ou le sixieme d'un boisseau par jour, 40000 boisseaux doivent nourrir 240000 hommes.

(*b*) *Et quem panis alit gradibus dispensus ab altis.*

Prud. L. I. *In Symm.*

Panes palatini bilibres. La livre des Romains faisoit 10 onces de la nôtre. Buling. *De Trib. ac Vectig. Pop. R.*

on fasse d'heureuses Colonies : elles repeupleront l'Etat, & vivront du fruit de leur peine. L'agriculture est la mere de la milice ; & ce n'est pas au sein d'une oisive indigence que s'élevent de bons Soldats.

Toutes les loix simplifiées, & sur-tout celle du Tribut, la Milice Palatine tombe d'elle-même par sa propre inutilité ; & vous savez de quels frais immenses (*a*) nous sommes par-là soulagés.

La dépense la plus effrayante qui nous reste, est celle des troupes. Mais elles se réduit aux seules légions. Les Colonies des Vétérants établies sur les Frontieres vivent de leur travail ; & leurs immmunités (*b*) leur tiennent lieu de solde. Ces Colonies, le chef-d'œuvre du génie de Constantin, ne sont pas éteintes encore ; &, pour les voir revivre, on n'a qu'à le vouloir, tant de braves Soldats, que vous laissez languir dans la misere & l'oisiveté, ne demandent pas mieux que d'aller cul-

---

(*a*) Voyez M. l'Abbé Garnier, *de l'orig. du gouv. Fr.*

(*b*) *Jam nunc munificentiâ meâ* [*Constantini*] *omnibus veteranis id esse concessum perspicuum sit, ne quis illorum ullo munere civili, neque operibus publicis conveniantur. . . . Vacantes terras accipiant, easque perpetuò habeant immunes. Cod.* Theod. L. 7, T. 20.

tiver & garder leur champ de victoire. Il en est de même des troupes répandues aux bords du fleuve (*a*) : ces bords qu'elles rendent fertiles, nourrissent leurs Cultivateurs.

Des essaims de Barbares se présentent en foule (*b*) pour être admis dans nos Provinces. On les y a reçus quelquefois avec trop peu de précaution (*c*); mais le danger n'est que dans le nombre. Qu'on les disperse, & qu'on leur donne des terres vagues & incultes : vous n'en avez que trop, hélas! (*d*) un gouvernement doux & ferme en fera des Sujets fideles & des Soldats disciplinés.

Il n'y a donc plus que les légions qui soient à la solde du Prince, & le seul tribut de l'Egypte, de l'Afrique, & de la Sicile, en nourriroit trois fois autant que l'Em-

(*a*) On les appelloit *ripenses*. Alexandre Sévere les avoit établies. Voyez Lamprid *in Alexand*.

(*b*) Ceux-ci s'appelloient *Læti*; & les terres qu'on leur donnoit à cultiver, *terres létiques*.

(*c*) Comme les Goths sous l'Empereur Valens.

(*d*) Celles du Fisc étoient immenses : la peine de la plupart des crimes étant la confiscation des biens. Voy. Garnier, *de l'orig. du gouv. de Fr.*

pire en a jamais eu. (*a*) Ce n'eſt donc pas ſur elles que doit porter l'épargne ; & ce n'eſt pas de leur entretien (*b*), mais de leur rétabliſſement que l'état doit s'inquiéter. Il fut un temps, où l'honneur d'y être admis étoit réſervé aux Citoyens (*c*), & où l'élite de la jeuneſſe ſe diſputoit cet avantage. Ce temps n'eſt plus ; il faut le ramener. Et que ne fait-on pas des hommes avec de l'honneur & du pain !

Les hommes ne ſont plus les mêmes, dit l'Empereur. Rien n'eſt changé, dit Béliſaire, que l'opinion ſouveraine des mœurs ; & il ne faut que l'ame d'un ſeul, que ſon génie & ſon exemple, pour entraîner tous les eſprits. De mille traits qui me le prouvent, en voici un que je crois digne des plus beaux jours de la République, & qui fait voir que, dans tous les

(*a*) La Sicile donnoit pour tribut aux Romains, 7200000 boiſſeaux de bled, l'Egypte 21600000, l'Afrique 4320000. A ſix hommes par boiſſeau, il y avoit de quoi nourrir 1200000 hommes.

(*b*) La paie du Soldat étoit par mois de 400 aſſes, valant 25 deniers d'argent, qui valoient un denier d'or, *nummus aureus*. L'aſſe étoit une once de cuivre, plus foible d'un ſixieme que la nôtre ; le denier d'argent peſoit un gros, & l'*aureus*, 140 grains.

(*c*) Et à ceux des Provinces qui avoient droit de cité à Rome.

temps, les hommes valent ce qu'on les fait valoir.

Rome étoit prise par Totila. Un de nos vaillants Capitaines, Paul, à la tête d'un petit nombre d'hommes, s'étoit échappé de la ville, & retranché sur une éminence où l'ennemi l'enveloppoit. On ne doutoit pas que la faim ne l'obligeât de se rendre; & en effet, il manquoit de tout. Réduit, à cette extrémité, il s'adresse à sa troupe: » Mes amis, leur dit-il, il faut » mourir ou être esclaves. Vous n'hésite» rez pas, sans doute; mais ce n'est pas » tout de mourir, il faut mourir en braves » gens. Il n'appartient qu'à des lâches de » se laisser consumer par la faim, & de » sécher, en attendant une mort doulou» reuse & lente. Nous qui, élevés dans » les combats, savons nous servir de nos » armes, cherchons un trépas glorieux: » mourons, mais non pas sans vengean» ce, mourons couverts du sang de nos » ennemis; qu'au lieu d'un sourire insul» tant, notre mort leur cause des larmes. » Que nous serviroit de nous déshonorer » pour vivre encore quelques années, » puisqu'aussi bien dans peu il nous fau» droit mourir? La gloire peut étendre les » bornes de la vie; la nature ne le peut » pas «.

Il dit. Le Soldat lui répond qu'il est résolu à le suivre. Ils marchent; l'ennemi juge à leur contenance qu'ils viennent l'at-

taquer, avec le courage du désespoir ; & , sans les attendre, il leur fait offrir le salut & la liberté (*a*).

Je crois connoître, mes amis, deux cents mille homme dans l'Empire, capables d'en faire autant, s'ils avoient un Paul à leur tête ; & de ces dignes Chefs vous en avez encore : la victoire vous les a nommés. Ne croyez donc pas que tout soit perdu avec de pareilles ressources. Ignorez-vous à quel point la prospérité, l'abondance, la population, peuvent multiplier les forces d'un état ? Rappellez-vous seulement ce qu'étoient autrefois, je ne dis pas les Gaules, que nous avons perdues & lâchement abandonnées (*b*) ; mais l'Espagne, la Grèce, l'Italie, la République de Carthage, & tous ces Royaumes d'Asie, depuis le Nil jusqu'au fond de l'Euxin. Souvenez-vous que Romulus, qui n'avoit d'abord qu'une Légion (*c*), laissa en mourant quarante-sept

---

(*a*) Leonard. Aretin. *De Bell. Ital. Adversùs Gothos*. L. 4.

(*b*) Les Empereurs, pour délivrer Rome & l'Italie du joug des Goths, leur avoient cédé les plus belles Provinces de la Gaule. *Facta est servitus nostra pretium securitatis alienæ*. Sidon. Apollin. L. 7, Ep. 7.

(*c*) La Légion n'étoit alors que de 3000 hommes de pied, & de 300 hommes de cheval. *Voyez* Denis d'Halic. & Plutarque, vie de Romulus.

mille Citoyens sous les armes ; & jugez de ce que peut le regne d'un homme habile, actif & vigilant. L'état est ruiné, dit-on. Quoi ! l'Hespérie & la Sicile, l'Espagne, la Lybie & l'Egypte, la Béotie & la Macédoine, & ces belles plaines d'Asie qui faisoient la richesse de Darius & d'Alexandre, sont-elles devenues stériles ? Elles manquent d'hommes ! Ah ! qu'ils y soient heureux, ils y viendront en foule ; & pour lors, mes amis, j'oserai proposer le vaste plan que je médite, & qui seul rendroit cet Empire plus puissant qu'il ne fut jamais. Quel est-il donc ce plan, demanda l'Empereur ? Le voici, reprit Bélisaire.

La guerre, comme nous la faisons, excede les armées par de trop longues marches & par des travaux excessifs. Elle donne à nos ennemis le temps de nous surprendre par des incursions soudaines, que les lignes de vetérants & de Soldats cultivateurs, dont on a bordé nos limites, n'ont pas la force de soutenir ; & avant que les Légions aient volé au point de l'attaque, l'épouvante, la désolation, le ravage, ont fait de rapides progrès (*a*). Pour opposer à

(*a*) Sous Auguste, les marches ou frontieres n'étoient qu'au nombre de neuf. Il y avoit établi les Légions à poste fixe. Mais le nombre des Provinces qu'il falloit garder s'étant

ces torrents une digue toujours présente, je demanderois qu'on rendît tout cet Empire militaire : ensorte que tout homme libre seroit Soldat, mais seulement pour la défense du pays. Ainsi chaque préfecture composeroit une armée dont les cités formeroient les cohortes, les Provinces les Légions, avec des points de ralliement, où le Soldat, au son de la trompette, se rangeroit sous les drapeaux.

Ces troupes auroient l'avantage d'être attachées à leur pays natal, qu'elles peupleroient elles-mêmes. Et vous prévoyez avec quelle ardeur elles défendroient leurs foyers (*a*).

Dans un vaste Empire, rien de plus difficile à établir que l'opinion de la cause commune. Des peuples séparés par les mers s'intéressent peu l'un à l'autre. Le Midi ne prend aucune part aux dangers qui menacent le Nord. Le Dalmate, l'Illyrien ne sait pas pourquoi on le fait passer en Asie : il lui est égal que le Tigre coule sous nos loix, ou sous les loix de Perse. La

---

accru, les légions n'y pouvoient plus suffire; & Constantin, en les retirant dans l'intérieur des provinces, y avoit foiblement suppléé par des lignes de Vétérants.

(*a*) La terre donne à ses Laboureurs le courage de la défendre : elle met ses fruits, comme un prix au milieu du jeu, pour le vainqueur. *Xenop. Traité du ménage.*

discipline le retient, l'espoir du butin l'encourage ; mais la réflexion, la fatigue, l'ennui, le premier mouvement d'impatience ou de frayeur lui fait abandonner une cause qui n'est pas la sienne. Au lieu que dans mon plan, la patrie n'est plus un nom vague, une chimere pour le Soldat ; c'est un objet présent & cher, auquel chacun est attaché par tous les nœuds de la nature. » Citoyens, pourroit-on leur dire, en » les menant à l'ennemi, c'est le champ qui » vous a nourris, c'est le toit qui vous a vu » naître, c'est le tombeau de vos peres, le » berceau de vos enfants, le lit de vos fem» mes que vous défendez «. Voilà des intérêts sensibles & puissants. Ils ont fait plus de Héros que l'amour même de la gloire. Jugez de leur effet sur des ames accoutumées dès l'enfance aux rigueurs de la discipline & à l'image des combats.

Rien ne me plaît tant, je l'avoue, que le tableau de cette jeunesse laborieuse & guerriere, répandue autour des drapeaux dans les Villes & les Campagnes, préservée par le travail des vices de l'oisiveté endurcie par l'habitude à des exercices pénibles, utile à l'ombre de la paix, & toute prête à courir aux armes au premier signal de la guerre. Parmi ces troupes, la désertion seroit un crime contre nature (*a*), tout

(*a*) *Communis utilitatis derelictio contra naturam est.* Cic. *Off.* 3.

ce qu'il y a de plus sacré au monde répondroit de leur courage & de leur fidélité. L'état n'en auroit pas moins ses Légions Impériales, qui, comme autant de forteresses mouvantes, se porteroient d'un poste à l'autre, où le danger les appelleroit. L'esprit militaire établi, & l'émulation donnée, ce ce seroit à qui mériteroit le mieux de passer dans ces corps illustres; &, au lieu de ces levées faites à la hâte, que la faveur, la collusion, la fraude ou la négligence font accepter sans examen (*a*), nous aurions l'élite du peuple. Alors quelle comparaison des forces de l'Empire avec ce qu'il en eut jamais, dans ses temps même les plus heureux (*b*). Et quels peuples du midi ou du nord oseroient venir nous troubler, nous qui les avons repoussés tant de fois avec des troupes sans discipline, presque sans armes & sans pain?

Et qui vous répond, lui dit Justinien, que dans un Empire tout militaire, les

---

(*a*) *Hinc tot ubique ab hostibus illatæ clades, dùm longa pax militem incuriosius legit; dùm possessoribus indicti tyrones per gratiam aut dissimulationem probantur.* Veget. L. 1, Ch. 7.

(*b*) Sous Auguste 23. Leg., sous Tibere 25, sous Adrien 30, sous Galba 372000 hommes, moitié troupes Rom., moitié Auxil.

peuples feront bien foumis? Qui m'en répond? leur intérêt, dit le vieillard, la bonté de vos loix, l'équité d'un gouvernement modéré, vigilant & fage. Oubliez-vous que j'ai demandé que les peuples fuffent heureux. Non, dit Juftinien; mais je les crois amis des nouveautés, enclins au changement, inquiets, remuants, crédules pour le premier audacieux qui leur promet un fort plus doux. Vous voyez le peuple, dit Bélifaire, dans l'état préfent, dans l'état de fouffrance, & tel qu'on le voyoit à Rome (a), lorfqu'il y étoit malheureux. Mais croyez que les hommes favent ce qui leur manque, & ce qui leur eft dû; qu'ils ne feroient point infenfibles au foin qu'un Prince bienfaifant prendroit de foulager leurs peines, & que l'amour qu'il leur témoigneroit feroit payé par leur amour. Qu'il effaie d'être envers eux jufte, fenfible, fecourable; qu'il n'emploie à régner fous lui que des gens dignes de le feconder; qu'il veille en pere fur ces enfants, je lui réponds qu'ils feront dociles. Et par quel preftige voulez-vous que quelques mécontents, quelques féditieux faffent d'un peuple fortuné un peuple parjure & rebelle?

(a) *Hi mores vulgi: odiffe præfentia, præterita celebrare....... Ingenio mobili (plebem), feditiofam, difcordiofam, cupidam rerum novarum, quieti & otio adverfam.* Salluft.

C'eſt au Prince qui laiſſe gémir ſes ſujets dans l'opreſſion, à craindre qu'ils ne l'abandonnent; mais celui qu'on ſait occupé du repos & du bonheur des ſiens, n'a point d'uſurpateurs à craindre. Eſt-ce en entendant célébrer ſes vertus, publier ſes bienfaits qu'on oſera troubler ſon regne? Eſt-ce dans les Campagnes où régneront l'aiſance, le calme & la liberté; dans les Villes où l'induſtrie & la fortune des Citoyens, leur état, leurs droits & leur vie ſeront ſous la garde des loix; dans les familles où l'innocence, l'honneur, la paix, la ſainteté des nœuds de l'hymen & de la nature auront un aſyle ſacré; & eſt-celà, dis-je, que les rebelles iront chercher des partiſans? Non; ſi l'Empire de la juſtice n'eſt pas inébranlable, rien ne l'eſt ſur la terre. Je ſuppoſe avec vous cependant qu'il y ait du riſque & de l'audace à rendre ſes ſujets puiſſants, pour les rendre heureux & tranquilles; c'eſt cette audace que j'aurois, dût-elle entraîner ma ruine; & je leur dirois hautement : je vous mets à tous les armes à la main, pour me ſervir ſi je ſuis juſte, & pour me réſiſter, ſi je ne le ſuis pas. Vous me trouvez bien téméraire; mais je me croirois bien prudent de m'aſſurer ainſi à moi-même & aux miens un frein contre nos paſſions, & ſur-tout une digue contre celles des autres. Avec ma couronne, & au-deſſus d'elle, je tranſmettrois à mes ſucceſſeurs

la

la néceſſité d'être juſtes ; & ce ſeroit pour ma mémoire le monument le plus glorieux qu'un Monarque eût jamais laiſſé. Je ſais, mes amis, que la vertu n'a pas beſoin du frein de la crainte : mais quel homme eſt ſûr d'être vertueux à tous les inſtants de la vie ? Un Prince eſt au-deſſus des loix : vos loix le diſent (*a*), & cela doit être ; mais ce ſeroit la premiere choſe que j'oublierois en montant ſur le trône; & malheur au flatteur infame qui m'en feroit ſouvenir. Adieu, mes amis. C'eſt un travail pénible que de changer la face d'un Empire. Il eſt temps de nous repoſer. Cependant, il me reſte encore à vous parler d'une calamité qui m'afflige ſenſiblement, & à laquelle je veux demain intéreſſer mon cher Tibere.

Il a ſans doute, de grandes vues, dit l'Empereur en s'en allant. Mais, ſi l'exécution en eſt poſſible, ce n'eſt que pour un jeune Prince qui portera ſur le trône un eſprit mâle, une ame droite, du courage & de la vertu. Encore, hélas ! aura-t-il beſoin d'un long regne pour achever cette grande révolution. Je ne ſais, dit Tibere, mais il me ſemble avoir vu dans le projet de ce Héros bien des choſes qui ne demandent qu'un ſeul acte d'une volonté ferme ; ſi le reſte veut du temps, ce temps du moins n'eſt pas ſi éloigné, qu'on ne

---

(*a*) *Princeps legibus ſolutus eſt.* Pandec. L. 1, T. 3.

puisse à tout âge espérer d'y atteindre. Mon cher Tibere, lui dit l'Empereur, vous voyez les difficultés avec les yeux de la jeunesse. Votre activité les franchit ; mais ma foiblesse s'en effraie. Si l'on veut faire de grandes choses, ajouta-t-il en gémissant, il faut s'y prendre de bonne heure. Il n'est pas temps de commencer à vivre, quand on n'a plus besoin que de savoir mourir. Je veux pourtant revoir encore cet homme juste. Il m'afflige ; mais j'aime mieux aller m'affliger avec lui, que de participer à la joie insultante de tous ces hommes froids & durs dont je me vois environné.



CHAPITRE XV.

LE jour suivant l'Empereur & Tibere étant arrivés à l'heure accoutumée, trouverent le Héros assis dans son jardin, à l'aspect du soleil couchant. Il ne m'éclaire plus, mais il m'échauffe encore, leur dit-il d'un air serein, & j'adore en lui la magnificence & la bonté de celui qui l'a fait. Que j'aime à voir, dit Justinien, ces sentiments dans un Héros ! c'est le triomphe de la Religion. Son triomphe, dit Bélisaire, c'est de consoler l'homme dans le malheur, c'est de mêler une douceur céleste aux amertumes de la vie. Et qui l'éprouve mieux que moi ? Accablé de vieillesse, privé de la vue, sans amis, seul avec moi-même, & n'ayant devant moi que la caducité, la douleur & la tombe, qui m'ôteroit l'idée du Ciel, me réduiroit peut-être au désespoir. L'homme de bien est avec Dieu ; il est assuré que Dieu l'aime (*a*) : voilà ce qui le remplit de force & de joie au milieu des afflictions. Je me souviens que dans des moments de détresse, où tout m'abandonnoit, où tout conjuroit ma rui-

(*a*) *Nulla sine Deo mens bona est*, Senec. *Inter bonos viros ac Deum amicitia est, conciliante virtute.* Idem.

ne, je me disois : courage, Bélisaire, tu es sans reproche & Dieu te voit. Cette pensée me dilatoit le cœur que la tristesse avoit serré, elle rendoit la vie & la force à mon ame. Je me parle de même encore ; &, quand ma fille est avec moi, qu'elle s'afflige, & que je sens ses larmes baigner mon visage : hé bien, lui dis-je, as-tu peur que celui qui nous a créés, ne nous délaisse & ne nous oublie ? Ton cœur est pur, sensible, honnête ; ton pere n'est pas plus méchant que toi, comment veux-tu que la bonté même n'ait pas soin des bonnes gens ? Laisse, ma fille, laisse venir le moment où celui qui d'un souffle a produit mon ame, l'enveloppera dans son sein ; & nous verrons si les méchants y viendront troubler mon repos. Ma fille, que ce langage éclaire & persuade, pleure en m'écoutant ; mais ce sont de plus douces larmes, & peu-à-peu je l'accoutume à regarder la vie comme un petit voyage, où l'on est dans la barque assez mal à son aise ; mais dont le port sera délicieux.

Vous vous faites, dit l'Empereur, une Religion en effet bien douce ! & c'est la bonne, reprit Bélisaire. Ne voulez-vous pas que je me représente le Dieu que je dois adorer, comme un tyran triste & farouche qui ne demande qu'à punir ? Je sais bien que lorsque des hommes jaloux, superbes, mélancoliques nous l'annoncent, ils le font colere & violent comme eux ; mais ils ont

beau lui attribuer leurs vices, je tâche, moi, de ne voir en lui que ce que je dois imiter. Si je me trompe, au moins suis-je assuré que mon erreur est innocente. Dieu m'a créé foible, il sera indulgent ; il sait bien que je n'ai ni la folie ni la malice de vouloir l'offenser ; c'est une rage impuissante & absurde que je ne conçois même pas. Je lui suis plus fidele encore, & plus dévoué mille fois que je ne le fus jamais à l'Empereur, & je suis bien sûr que l'Empereur, qui n'est qu'un homme, ne m'eût jamais fait aucun mal, s'il avoit pu lire comme lui dans mon cœur.

Hélas ! ce Dieu, reprit Justinien, n'en est pas moins un Dieu terrible. Terrible aux méchants, je le crois, dit Bélisaire, mais je suis bon ; & autant l'ame d'un scélérat est incompatible avec cette divine essence, autant je me plais à penser que l'ame du juste lui est analogue. Et qui de nous est juste, dit l'Empereur ? Celui qui fait de son mieux pour l'être, dit Bélisaire : car la droiture est dans la volonté.

Je ne m'étonne pas, dit le jeune Tibere, si votre pensée aime à s'élever jusqu'à lui : vous le voyez si favorable ! Hélas ! dit le Vieillard, je sens bien qu'en m'efforçant de le concevoir, je fatigue en vain ma foible intelligence à réunir tout ce que je sais de meilleur & de plus beau, & qu'il n'en résulte jamais qu'une idée très-imparfaite. Mais que voulez-vous que fasse un homme

qui tâche de connoître un Dieu? Si cet Être incompréhensible se plaît à quelque chose, c'est à l'amour de ses enfants; & ce qui me le peint sous les traits les plus doux, est ce que je saisis le plus avidement pour en composer son image.

Ce n'est pas assez, dit l'Empereur, de se le peindre bienfaisant, il faut ajouter qu'il est juste. C'est la même chose, dit le Vieillard, se plaire au bien, haïr le mal, récompenser l'un, punir l'autre, c'est être bon: je m'en tiens là. N'avez-vous jamais, comme moi assisté en idée au lever de Titus, de Trajan, & des Antonin? c'est une de mes rêveries les plus fréquentes & les plus délicieuses. Je crois être au milieu de cette Cour, toute composée de vrais amis du Prince; je le vois sourire avec bonté à cette foule d'honnêtes gens, répandre sur eux les rayons de sa gloire, se communiquer à eux avec une majesté pleine de douceur, & remplir leur ame de cette joie pure qu'il ressent lui-même en faisant des heureux. Hé bien, la Cour de celui qui m'attend sera infiniment plus auguste & plus belle. Elle sera composée de ces Titus, de ces Trajan, de ces Antonin, qui ont fait les délices du monde. C'est avec eux & tous les gens de bien de tous les pays & de tous les âges, que le pauvre aveugle Bélisaire se trouvera devant le trône du Dieu juste & bon. Et ces méchants, lui dit Tibere, qu'en faites-vous? — Ils ne seront point-là. J'espere y

voir, ajouta-t-il, l'auguste & malheureux vieillard qui m'a privé de la lumiere: car il a fait du bien, & il l'a fait par goût; & s'il a fait du mal, il l'a fait par surprise. Il sera bien aise, je crois, de me retrouver mes deux yeux! En parlant ainsi, son visage étoit tout rayonnant de joie; & l'Empereur fondoit en larmes, penché sur le sein de Tibere.

Mais bientôt l'attendrissement faisant place à la réflexion, vous espérez trouver, dit-il à Bélisaire, les Héros païens dans le Ciel (*a*)! Y pensez-vous? Ecoutez,

---

(*a*) Les peres de l'Eglise ont décidé que Dieu feroit un miracle, plutôt que de laisser mourir hors de la voie du salut, celui qui auroit fidélement suivi la loi naturelle. Mais on sait que Justinien étoit fanatique & persécuteur.

Suarès & presque tous les Auteurs de son temps enseignent que la connoissance implicite des vérités mystérieuses de la religion chrétienne suffit pour le salut, aux personnes qui sont dans l'impossibilité de les connoître distinctement; qu'il suffit, dans ce cas, de connoître & de croire d'une véritable foi *l'existence de Dieu & sa providence, & d'observer fidélement la loi naturelle.*

Ce sentiment n'a jamais été condamné par l'Eglise, & les Auteurs qui le combattent, comme Sylvius, Haber, &c. ne le rejettent que comme moins probable.

mon voisin, dit Bélisaire : vous n'avez pas envie d'affliger ma vieillesse ? Je suis un pauvre homme, qui n'ai d'autre consola-

---

Innocent XI, & le Clergé de France, dans l'assemblée de 1770, n'ont donné aucune atteinte à ce sentiment de Suarès. La plus saine partie des Théologiens s'accordent à dire que les infideles, dont l'erreur est de bonne foi, peuvent, avec des graces surnaturelles que Dieu leur accorde, observer la loi naturelle ; & que, s'ils le font, Dieu ne permettra jamais qu'ils meurent sans la connoissance des vérités nécessaires au salut.

S. Thomas, dans son commentaire sur le livre des sentences, se propose la difficulté des incrédules :

Nullus dominatur in hoc quod vitare non potest : sed aliquis natus in silvis, vel inter infideles, non potest distinctè de fidei articulis cognitionem habere : ergo non damnatur ; & tamen non habet fidem explicitam : ergo videtur quod explicatio fidei non sit de necessitate salutis. Voici sa réponse. *In eis quæ sunt necessaria ad salutem, numquam Deus homini quærenti suam salutem deest, vel defuit, nisi ex culpâ suâ remaneat : unde explicatio eorum quæ sunt de necessitate salutis, vel divinitùs homini provideretur per prædicationem fidei, sicut patet de Cornelio ; vel per revelationem (intimam) quâ suppositâ, in potestate est liberi arbitrii ut in actum fidei rumpat.* Distinct. 25, quest. 2, art. 16.

tion

tion que l'avenir que je me fais. Si c'eſt une illuſion, laiſſez-la moi : elle me fait du bien ; & Dieu n'en eſt point offenſé : car je l'en aime davantage. Je ne puis me réſoudre à croire qu'entre mon ame & celle d'Ariſtide, de Marc-Aurele & de Caton, il y ait un éternel abyme ; &, ſi je le croyois, je ſens que j'en aimerois moins l'être excellent qui nous a faits.

Jeune homme, dit l'Empereur à Tibere, en honorant dans ce Héros cet enthouſiaſme généreux, n'allez pas le prendre pour guide. Béliſaire ne s'eſt jamais piqué d'être profond dans ces matieres. Profond ! hélas ! & qui peut l'être, dit le vieillard ? Quel homme aſſez audacieux peut dire avoir ſondé les décrets éternels ? Mais Dieu nous a donné deux guides, qui doivent être d'accord enſemble, la lumiere de la foi & celle du ſentiment. Ce qu'un ſentiment naturel & irréſiſtible nous aſſure, la foi ne peut le déſavouer. La révélation n'eſt que le ſupplément de la conſcience : c'eſt la même voix qui ſe fait entendre du haut du Ciel & du fond de mon ame. Il n'eſt pas poſſible qu'elle ſe démente, & ſi d'un côté je l'entends me dire que l'homme juſte & bienfaiſant eſt cher à la divinité, de l'autre elle ne me dit pas qu'il eſt l'objet de ſes vengeances. Et qui vous répond, dit l'Empereur, que cette voix qui parle à votre cœur ſoit une révélation ſecrete ? Si elle ne l'eſt pas, Dieu me trompe, dit Béliſaire, & tout eſt perdu.

C'eſt elle qui m'annonce un Dieu, elle qui m'en preſcrit le culte, elle qui me dicte la loi. Auroit-il donné l'aſcendant irréſiſtible de l'évidence à ce qui ne feroit qu'une erreur ? Oh ! qui que vous ſoyez, laiſſez-moi ma conſcience : elle eſt mon guide & mon ſoutien. Sans elle je ne connois plus le vrai, le juſte ni l'honnête ; le menſonge & la vérité, le bien & le mal ſe confondent ; je ne ſais plus ſi j'ai fait mon devoir ; je ne ſais plus s'il y a des devoirs : c'eſt alors que je ſuis aveugle, & ceux qui m'ont privé de la clarté du jour, ont été moins barbares que ne feroit celui qui obſcurciroit en moi cette lumiere intime.

Que vous fait-elle donc voir ſi clairement, reprit Juſtinien, cette lueur foible & trompeuſe ? Qu'une Religion qui m'annonce un Dieu propice & bienfaiſant, eſt la vraie, dit Béliſaire, & que tout ce qui répugne à l'idée & au ſentiment que j'en ai conçu, n'eſt pas de cette Religion. Vous l'avouerai-je ? Ce qui m'y attache, c'eſt qu'elle me rend meilleur & plus humain. S'il falloit qu'elle me rendît farouche, dur, impitoyable, je l'abandonnerois, & je dirois à Dieu, dans l'alternative fatale d'être incrédule ou méchant, je fais le choix qui t'offenſe le moins. Heureuſement elle eſt ſelon mon cœur. Aimer Dieu, aimer ſes ſemblables : quoi de plus ſimple & de plus naturel ! Vouloir du bien à qui nous fait du mal quoi de plus grand, de plus ſublime !

Ne voir dans les afflictions que les épreuves de la vertu : quoi de plus consolant pour l'homme! Après cela qu'on me propose des mysteres inconcevables, je m'y soumets, & je plains ceux dont la raison est moins éclairée, ou moins docile que la mienne. Mais que j'espere pour eux en la bonté d'un pere dont tous les hommes sont les enfants, & en la clémence d'un Juge qui peut faire grace à l'erreur.

Par-là, reprit Justinien, vous allez sauver bien du monde. Est-il besoin, dit Bélisaire, qu'il y ait tant de réprouvés? Je sens comme vous, dit l'Empereur, qu'il est plus doux d'aimer son Dieu que de le craindre; mais toute la nature atteste ses vengeances, & la rigueur de ses décrets. Moi, dit Bélisaire, je suis certain qu'il ne punit qu'autant qu'il ne peut pardonner, que le mal ne vient point de lui, & qu'il a fait au monde tout le bien qu'il a pu. (*a*) Telle est ma religion. Qu'on la pro-

(*a*) On attribue ici à Bélisaire l'opinion des Stoïciens, adoptée par Leibnitz & par tous les Optimistes. *Bonus est* (*Deus*) *bono nulla cujusquam boni invidia est: fecit itaque quàm optimum potuit.* Senec. Epistol. L. 15. *Quidquid nobis negatum est, dari non potuit.* Idem. *De beneficiis.* L. 2. C. 28. *Magna accepimus; majora non cepimus.* Ibid. C. 29

Deum sine consilio agentem ne cogitare qui-

pose à tous les peuples, & qu'on demande si elle n'est pas digne de vénération, & d'amour; toutes les voix de la nature vont s'élever en sa faveur. Mais si la violence & la cruauté lui mettent la flamme & le fer à la main; si les Princes qui la professent, faisant de ce monde un enfer, tourmentent, au nom d'un Dieu de paix, ceux qu'ils devroient aimer & plaindre, on croira de deux choses l'une, ou que leur Religion est barbare comme eux, ou qu'ils ne sont pas dignes d'elle.

Vous élevez-là, dit Justinien, une question bien sérieuse! Il ne s'agit pas moins que de savoir si un Prince a le droit d'exiger dans ses Etats l'unité de dogme & de culte. Car, s'il a ce droit, il ne peut l'exercer sur des rebelles obstinés que par la force & les châtiments.

Comme je suis de bonne foi, dit Bélisaire, je conviens d'abord que tout ce qui peut influer sur les mœurs & intéresser l'ordre public, est du ressort du Souverain, non pas comme Juge de la vérité & de l'erreur, mais comme Juge du bien ou du mal qui en résulte: car le premier principe de toute croyance est que Dieu est ami de l'ordre, qu'il n'autorise rien de ce qui

---

rem facile est: quæ autem fuisset causa propter quam malè mihi consultum fuisset? Marc. Anton. L. 6.

peut le troubler. Hé bien, dit l'Empereur, doutez-vous que les mœurs publiques n'aient des rapports intimes & nécessaires avec la croyance ? Je reconnois, dit Bélisaire, qu'il y a des vérités qui intéressent les mœurs; mais observez que Dieu en a fait des vérités de sentiment, dont aucun homme sensé ne doute. Au lieu que les vérités mystérieuses, & qui ont besoin d'être révélées, ne tiennent point à la morale. Examinez-les bien : Dieu les a détachées de la chaîne de nos devoirs, afin que, sans la révélation, il y eût par-tout d'honnêtes gens. Or, si la Providence a rendu indépendants de ces vérités sublimes l'ordre de la Société, l'état des hommes, le destin des Empires, les bons & les mauvais succès des choses d'ici-bas, pourquoi les Souverains ne font-ils pas comme elle ? Qu'ils examinent de bonne foi, si, en croyant ou ne croyant pas tel ou tel point de Doctrine, on en sera mieux ou plus mal, meilleur ou moins bon Citoyen, & sujet plus ou moins fidele. Cet examen sera leur regle; & vous voyez par-là de combien de disputes je les dispense de se mêler.

Je vois, dit l'Empereur, que vous ne leur laissez que le soin de ce qui intéresse les hommes : mais y a-t-il pour eux de devoir plus saint que d'être les Ministres des volontés du Ciel? Ah ! qu'ils soient les Ministres de sa bonté, s'écria Bélisaire, & qu'ils laissent aux démons l'infernal emploi

de Miniſtres de ſes vengeances. Il eſt dans l'ordre de la bonté, dit l'Empereur, de vouloir que l'homme s'éclaire & que la vérité triomphe. Elle triomphera, dit Béliſaire; mais vos armes ne ſont pas les ſiennes. Ne voyez-vous pas qu'en donnant à la vérité le droit du glaive, vous le donnez à l'erreur; que, pour l'exercer, il ſuffira d'avoir l'autorité en main, & que la perſécution changera d'étendards & de victimes, au gré de l'opinion du plus fort? Ainſi Anaſtaſe a perſécuté ceux que Juſtinien protege; & les enfants de ceux qu'on égorgeoit alors, égorgent à leur tour la poſtérité de leurs perſécuteurs. Voilà deux Princes qui ont cru plaire à Dieu, en faiſant maſſacrer les hommes: hé bien! lequel des deux eſt ſûr que le ſang qu'il a fait couler eſt agréable à l'Eternel? Dans les eſpaces immenſes de l'erreur, la vérité n'eſt qu'un point. Qui l'a ſaiſi ce point unique? Chacun prétend que c'eſt lui : mais ſur quelle preuve? Et l'évidence même le met-elle en droit d'exiger, le fer à la main, qu'un autre en ſoit perſuadé? La perſuaſion vient du Ciel ou des hommes. Si elle vient du Ciel, elle a par elle-même un aſcendant victorieux; ſi elle vient des hommes, elle n'a que les droits de la raiſon ſur la raiſon. Chaque homme répond de ſon ame. C'eſt donc à lui, & à lui ſeul, à ſe décider ſur un choix, d'où dépend à jamais ſa perte ou ſon ſalut. Vous voulez

m'obliger à penser comme vous ! Et, si vous vous trompez, voyez ce qui m'en coûte. Vous-même, dont l'erreur pouvoit être innocente, serez-vous innocent de m'avoir égaré ? Hélas ! à quoi pense un mortel de donner pour loi sa croyance ? Mille autres, d'aussi bonne-foi, ont été séduits & trompés. Mais quand il seroit infaillible, est-ce un devoir pour moi de le supposer tel ? S'il croit, parce que Dieu l'éclaire, qu'il lui demande de m'éclairer. Mais, s'il croit sur la foi des hommes, quel garant pour lui & pour moi ? Le seul point sur lequel tous les partis s'accordent, c'est qu'aucun d'eux ne comprend rien à ce qu'ils osent décider ; & vous voulez me faire un crime de douter de ce qu'ils décident ! Laissez descendre la foi du Ciel, elle fera des prosélytes ; mais avec des Edits, on ne fera jamais que des rebelles, ou des frippons. Les braves gens seront Martyrs, les lâches seront hypocrites, les fanatiques de tous les partis seront des tigres déchaînés. Voyez ce sage Roi des Gots, ce Théodoric dont le regne ne le céda que vers sa fin au regne de nos meilleurs Princes. Il étoit Arien ; mais bien loin d'exiger qu'on adoptât ses sentiments, il punissoit de mort dans ses Favoris cette complaisance infame & sacrilége. » Comment ne me trahirez-vous pas, disoit-il, » moi qui ne suis qu'un homme, puisque » vous trahissez pour moi celui que vos » peres ont adoré ? « L'Empereur Cons-

tance penſoit de même. Il ne fit jamais un crime à ſes ſujets d'être fideles à leur croyance ; il en faiſoit un à ſes Courtiſans d'abjurer la leur pour lui plaire, & de trahir leur ame pour gagner ſa faveur. Oh! plût au Ciel que Juſtinien eût renoncé comme eux au droit d'aſſervir la penſée ! Il s'eſt laiſſé engager dans des querelles interminables ; elles lui ont coûté plus de veilles que ſes plus utiles travaux. Qu'ont-elles produit ? Des ſéditions, des révoltes & des maſſacres. Elles ont troublé ſon repos, & le repos de ſes Etats.

Le repos des Etats, reprit l'Empereur, dépend de l'union des eſprits. C'eſt une maxime équivoque, dit Béliſaire, & dont on abuſe ſouvent. Les eſprits ne ſont jamais plus unis, que lorſque chacun eſt libre de penſer comme bon lui ſemble. Savez-vous ce qui fait que l'opinion eſt jalouſe, tyrannique & intolérante ? C'eſt l'importance que les Souverains ont le malheur d'y attacher ; c'eſt la faveur qu'ils accordent à une ſecte, au préjudice & à l'excluſion de toutes les ſectes rivales. Perſonne ne veut être avili, rebuté, privé des droits de Citoyen & de ſujet fidele ; & toutes les fois que dans un Etat on fera deux claſſes d'hommes, dont l'une écartera l'autre des avantages de la Société, quel que ſoit le motif de l'exhérédation, la claſſe proſcrite regardera la patrie comme ſa marâtre. Le plus frivole objet devient grave, dès qu'il influe

férieufement fur l'état des Citoyens. Et croyez que cette influence eft ce qui anime les partis. Qu'on attache le même intérêt à une difpute élevée fur le nombre des grains de fable de la mer, on verra naître les mêmes haines. Le fanatifme n'eft le plus fouvent (*a*) que l'envie, la cupidité, l'orgueil, l'ambition, la haine, la vengeance qui s'exercent au nom du Ciel; & voilà de quels Dieux un Souverain crédule & violent fe rend l'implacable Miniftre. Qu'il n'y ait plus rien à gagner fur la terre à fe débattre pour le Ciel; que le zele de la vérité ne foit plus un moyen de perdre fon rival ou fon ennemi, de s'élever fur leurs débris, de s'enrichir de leurs dépouilles, d'obtenir une préférence à laquelle ils pouvoient prétendre, tous les efprits fe calmeront, toutes les fectes feront tranquilles.

Et la caufe de Dieu fera abandonnée, dit Juftinien.

Dieu n'a pas befoin de vous pour foutenir fa caufe, dit Bélifaire. Eft-ce en vertu de vos édits que le foleil fe leve, & que les étoiles brillent au Ciel? La vérité luit de fa propre lumiere, & on n'éclaire pas les

(*a*) *Privatæ caufæ pietatis aguntur obtentu; & cupiditatum quifque fuarum religionem habet velut pedifequam.* (Le Pape Léon à l'Empereur Théodofe.)

esprits avec la flamme des bûchers. Dieu remet aux Princes le soin de juger les actions des hommes; mais il se réserve à lui seul le droit de juger les pensées; & la preuve que la vérité ne les a pas pris pour Arbitres, c'est qu'il n'en est aucun qui soit exempt d'erreur.

Si la liberté de penser est sans frein, dit l'Empereur, la liberté d'agir sera bientôt de même.

Point du tout, reprit Bélisaire: c'est-là que l'homme rentre sous l'empire des loix; & plus cet empire se renfermera dans ses limites naturelles, moins il aura besoin de force pour maintenir l'ordre & la paix. La justice est le point d'appui de l'autorité; & celle-ci n'est chancelante que lorsqu'elle est hors de sa base. Comment voulez-vous accoutumer les hommes à voir un homme s'ériger en Dieu, & commander, les armes à la main, de croire ce qu'il croit, de penser comme il pense? Demandez à vos Généraux si l'on persuade à coups d'épée? Demandez-leur ce qu'a fait en Afrique la rigueur & la violence exercée sur les Vandales. J'étois en Sicile; Salomon y arriva furieux, désespéré, » Tout est perdu en » Afrique (me dit-il): les Vandales ré- » voltés; Carthage est prise, elle est au » pillage; &, dans ses murs & dans les » Campagnes, on nage dans des flots de » sang; & cela, pour quelques rêveurs qui » ne s'entendent pas eux-mêmes, & qui

» jamais ne feront d'accord. Si l'Empereur » s'en mêle, s'il donne des Edits pour des » subtilités où il ne comprend rien, il n'a » qu'à mettre ses Docteurs à la tête de ses » armées : pour moi j'y renonce ; je suis » au désespoir «. Ainsi me parla ce brave homme. Entre nous il avoit raison. C'est bien assez des passions humaines pour troubler un si vaste Empire, sans que le fanatisme encore y vienne agiter ses flambeaux.

Et qui appaisera les troubles élevés, demanda l'Empereur ? L'ennui, répondit Bélisaire, l'ennui de disputer sur ce qu'on n'entend pas, sans être écouté de personne. C'est l'attention qu'on a donnée aux nouveautés, qui a produit tant de Novateurs. Qu'on n'y mette aucune importance, bientôt la mode en passera ; & ils prendront d'autres moyens pour devenir des personnages. Je compare tous ces gens-là à des champions dans l'arêne. S'ils étoient seuls, ils s'embrasseroient. Mais on les regarde ; ils s'égorgent.

En vérité, dit le jeune homme, ses raisons me persuaderoient. Ce qui m'en afflige, dit l'Empereur, c'est qu'il rend le zele d'un Prince inutile à la Religion.

Le Ciel m'en préserve, dit Bélisaire ! Je suis bien sûr de lui laisser le plus infaillible moyen de la rendre chere à ses peuples : c'est de faire juger de la sainteté de sa croyance par la sainteté de ses mœurs ; c'est

de donner son regne pour exemple & pour gage de la vérité qui l'éclaire & qui le conduit. Rien de plus aisé, en faisant des heureux, que de faire des prosélites ; & un Monarque juste a lui seul plus d'empire sur les esprits, que tous les persécuteurs ensemble. Il est plus commode sans doute de faire égorger les hommes que de les persuader ; mais si les Souverains demandoient à Dieu : Quelles armes emploierons-nous pour vous faire adorer comme vous devez l'être ? & que Dieu daignât se faire entendre, il leur répondroit : *Vos vertus.*

Quand l'ame de Justinien, que cette dispute avoit émue, se fut calmée dans le silence, il se rappella les maximes & les conseils des sectaires qui l'entouroient, leur violence, leur orgueil, leurs animosités cruelles. Quel contraste, disoit-il en lui-même ! Voilà un homme blanchi dans les combats, qui respire l'humanité, la modération, l'indulgence ; & les ministres d'un Dieu de paix ne m'ont jamais recommandé qu'une contrainte tyrannique, & qu'une inflexible rigueur ! Bélisaire est pieux & juste ; il aime son Dieu, il desire que tout adore comme lui ; mais il veut que ce culte soit volontaire & libre. C'est moi qui me suis trop livré à ce zele, qui, dans mon ame, n'étoit peut-être que l'orgueil de dominer sur les esprits.

Tremblez' Laches: ſon Innocence et ſa Vertu me ſont connues.

CHAPITRE XVI.

LE lendemain l'Empereur & Tibere, en allant revoir le Héros, coururent un danger qu'ils n'avoient pas prévu ; & la gloire de les en délivrer fut un triomphe que le Ciel voulut donner encore à Bélisaire.

Les Bulgares, qu'on n'avoit poursuivis que jusqu'au pied des montagnes de la haute Thrace, n'avoient pas plutôt vu la campagne libre, qu'ils s'y étoient répandus de nouveau ; & l'un de leurs corps détaché faisoit des courses sur la route du château de Bélisaire, lorsqu'ils apperçurent un char qui annonçoit un riche butin. Ils l'environnent, lui coupent le passage, & se saisissent des voyageurs. Ceux-ci, en donnant ce qu'ils avoient, obtinrent aisément la vie. Mais on mit à leur liberté un prix qu'ils n'étoient pas en état de payer sur l'heure, & on les emmenoit captifs.

L'Empereur ne vit qu'un moyen d'échapper aux Bulgares, sans en être connu. Conduisez-nous, leur dit-il, où nous avons dessein de nous rendre : delà nous nous procurerons la rançon que vous demandez. Je vous réponds sur ma tête que vous n'avez point de surprise à craindre ; &, si je manque à ma parole, ou si je vous fais

repentir de vous être fiés à moi, je consens à perdre la vie.

L'air d'assurance & de majesté dont il appuya ces paroles, fit impression sur les Bulgares. Où faut-il vous mener, lui demanda leur Chef? A six milles d'ici, répondit l'Empereur, au château de Bélisaire. De Bélisaire! dit le Bulgare. Quoi, vous conoissez ce Héros! Assurément, dit l'Empereur, & j'ose croire qu'il est mon ami. S'il est vrai, dit le Chef, vous n'avez rien à craindre; nous allons vous accompagner.

Bélisaire, au bruit de leur arrivée, croit qu'on vient l'enlever une seconde fois; & sa fille toute tremblante le serre dans ses bras, avec des cris perçants. Mon pere, dit-elle, ah, mon pere! faut-il encore nous séparer!

A l'instant même on vient leur dire que la cour du château se remplit d'hommes armés, qui environnent un char. Bélisaire se montre; & le Chef des Bulgares l'abordant avec ses captifs: Héros de la Thrace, lui dit-il, voilà deux hommes qui te réclament, & qui se disent tes amis. Quils se nomment, dit Bélisaire. Je suis Tibere, dit l'un d'eux, & mon pere est pris avec moi. Oui, s'écria Bélisaire, oui sans doute, ce sont mes voisins, mes amis. Mais vous, qui me les amenez, de quel droit sont-ils en vos mains? Qui êtes-vous? Nous sommes Bulgares; dit le Chef, & nos droits sont les droits des armes. Mais il n'est rien qui ne cede au respect que nous avons pour

toi. Ce feroit mal servir un Prince qui t'honore, que de manquer d'égards pour ceux qui te font chers. Grand homme, tes amis font libres, & ils te doivent leur liberté.

A ces mots l'Empereur & Tibere tendirent les bras à leur Libérateur; & Bélifaire fe fentant enveloppé de leurs chaînes: Quoi, dit-il, vos mains font captives! & il détacha leurs liens.

Quels furent dans l'ame de l'Empereur l'étonnement, la joie & la confufion! O vertu, dit-il en lui-même! ô vertu, quel eft ton pouvoir! Un pauvre aveugle, du fond de fa mifere, imprime le refpect aux Rois! défarme les mains des barbares, & rompt les chaînes de celui! .... Grand Dieu! fi l'Univers voyoit ma honte! .... Ah! ce feroit encore un châtiment trop doux.

Les Bulgares vouloient lui rendre tout ce qu'il leur avoit donné.. Non, leur dit-il, gardez ces dons, & foyez fûrs que j'y joindrai la rançon qui vous eft promife.

Leur Chef, en quittant Bélifaire, lui demanda s'il ne le chargeoit d'aucun ordre auprès de fon Roi. Dites-lui que je fais des vœux, répondit le Héros, pour qu'un fi vaillant Prince foit l'allié de ma Patrie, & l'ami de mon Empereur.

O Bélifaire, s'écria Juftinien, quand il fut revenu du trouble que ce péril lui avoit caufé! ô Bélifaire! quel afcendant vous

avez ſur l'ame des peuples ! les ennemis mêmes de l'Empire ſont vos amis ! ne vous étonnez pas, lui dit Béliſaire en ſouriant, de mon crédit chez les Bulgares ; je ſuis fort bien avec leur Roi ; il y a même très-peu de jours que nous avons ſoupé enſemble. Où donc, lui demanda Tibere ? Dans ſa tente dit le vieillard : j'ai oublié de vous le dire. Lorſque je me rendois ici, ils m'ont arrêté comme vous ſur la route, & ils m'ont mené dans leur camp. Leur Roi m'a bien reçu, m'a donné à ſouper, m'a fait coucher ſous ſes pavillons, & le lendemain je me ſuis fait remettre au lieu même où l'on m'avoit pris. Quoi, dit Juſtinien, ce Roi ſait qui vous êtes, & il ne vous a pas retenu ! Il en avoit bien quelqu'envie, dit Béliſaire ; mais ſes vues & mes principes ne ſe ſont pas trouvés d'accord. Il me parloit de me venger ! Me venger, moi, la digne cauſe pour mettre mon pays en feu ! je l'ai remercié, comme vous croyez bien, & il m'en eſtime davantage.

Ah ! quels remords ! quels remords éternels pour l'ame de Juſtinien, lui dit Juſtinien lui-même, s'il ſait jamais quel a été l'excès de ſon ingratitude ! Où trouvera-t-il un ami comme celui qu'il a perdu ? Et n'eſt-il pas indigne d'en avoir jamais, après ſon horrible injuſtice.

Non, reprit Béliſaire, ne l'outragez pas. Plaignez, reſpectez ſa vieilleſſe. Vous allez voir comment il a été ſurpris. Ma ruine a

eu

en trois époques. La premiere fut mon entrée dans Carthage. Maître du Palais de Gelimer, je fis de son trône un Tribunal où je siégeai pour rendre la Justice. Mon intention étoit de donner aux loix un appareil plus imposant; mais on n'étoit pas obligé de lire dans ma pensée; & lorsqu'on s'assied sur un trône, on a bien l'air de l'essayer. Je fis donc-là une imprudence, ce ne fut pas la seule. J'eus la curiosité de me faire servir à la table de Gelimer, & à la maniere des Vandales, par les Officiers de leur Roi. C'en fut assez pour faire croire que je voulois prendre sa place. Le bruit en courut à la Cour. Pour le détruire, je demandai mon retour après ma victoire; & Justinien récompensa ma fidélité par le plus beau triomphe. Je menois Gelimer captif avec sa femme & ses enfants, & les trésors accumulés que les Vandales, depuis un siecle, avoient ravis aux Nations. L'Empereur me reçut dans le Cirque, & en le voyant sur ce trône élevé qu'entouroit un peuple innombrable, tendre la main à son sujet, avec une grace mêlée de douceur & de Majesté, je tressaillis de joie, & je dis en moi-même: cet exemple va lui donner une foule de Héros: il fait le grand art d'exciter l'émulation & l'amour de la gloire; on se disputera l'honneur de le servir. Mais si mon triomphe lui préparoit des succès, il m'annonçoit bien des traverses. Ce

fut dès-lors que l'envie se déchaîna contre moi.

Cinq ans de victoires lui imposerent silence ; mais, lasse enfin de mes succès, elle perdit toute pudeur.

J'assiégeois Ravenne, où les Goths s'étoient retirés, chassés de toute l'Italie. C'étoit leur unique refuge ; ils ne pouvoient plus m'échapper. On fit entendre à l'Empereur que la place étoit imprenable, que la ruine de son armée seroit le fruit de mon obstination ; & lorsque, réduits à l'extrémité, les Goths m'alloient rendre les armes, arrivent des Ambassadeurs, que Justinien envoie pour leur offrir la paix. Je vois clairement qu'on l'a surpris, & que ce seroit le trahir que de manquer l'instant de gagner l'Italie : je differe de consentir à la paix qu'il fait proposer : la Ville se rend ; & je suis accusé de révolte & de trahison. Ce n'étoit pas sans quelque apparence, comme vous voyez : j'avois désobéi, j'avois fait encore plus. Les Assiégés, mécontents de leur Roi m'avoient offert sa Couronne : un refus pouvoit les aigrir ; je les flattai par ma réponse, & cette acceptation, en effet simulée, passa pour sincere à la Cour. Je fus rappellé ; & mon obéissance déconcerta mes ennemis. Je menai captif aux pieds de l'Empereur ce Roi des Goths (*a*), dont on m'accusoit

---

(*a*) Vitigès.

d'avoir accepté la Couronne. Mais cette fois le triomphe ne me fut point accordé. J'en eus une douleur mortelle, non que j'en fusse humilié : mon cortége faisoit ma pompe ; & l'affluence & les acclamations du peuple qui m'environnoit, auroient satisfait une vanité plus ambitieuse que la mienne. Mais le froid accueil de Justinien m'annonçoit qu'il n'étoit point dissuadé; &, par malheur, cette cruelle atteinte qu'on avoit portée à son ame, fut encore envenimée par l'enthousiasme imprudent d'un peuple enivré de ma gloire.

Ici de bonne-foi, mettez-vous à la place de l'Empereur, déjà prévenu contre moi. N'auriez-vous pas été blessé des éloges qu'on me donnoit, & qui étoient pour lui des reproches ? N'auriez-vous pas pris quelque ombrage de l'ambition d'un sujet, que la voix publique élevoit jusqu'au Ciel. N'auriez-vous pas vu avec quelque dépit tout un peuple, dans son ivresse, affecter de me venger de vous, en me décernant un triomphe plus beau que celui qu'on me refusoit ? Auriez-vous fermé l'oreille aux réflexions de la Cour sur l'insulte faite à la Majesté par ce tumulte populaire ! Mon voisin, le plus grand Prince est homme ; il n'en est point qui ne soient jaloux de leur gloire & de leur pouvoir ; &, quand Justinien n'auroit point eu la force de se vaincre & de me pardonner, cela devroit peu nous surprendre. Il le fit cependant : il se

mit au-dessus des foiblesses de la vanité & des soupçons de la jalousie ; il daigna me confier encore l'honneur de ses armes & la défenses de ses états. Mais un dernier événement le fit pencher enfin du côté de mes ennemis.

J'étois au bout de ma carriere. Narsès, qui m'avoit succédé en Italie, me consoloit, par ses victoires, de ma triste inutilité ; je croyois n'avoir plus qu'à mourir tranquille, quand les Huns vinrent désoler la Thrace. L'Empereur se souvint de moi, & daigna charger ma vieillesse d'une expédition dont l'issue décidoit du sort de l'état. Je couvris mes rides & mes cheveux blancs d'un casque rouillé par dix ans de repos (*a*). La fortune me seconda ; je chassai les Huns, qui n'étoient plus qu'à quelques milles de nos murailles ; & le succès d'une embuscade me fit regarder comme un Dieu. Ce fut dans toute la ville, à mon retour, une folie, un égarement dont je gémissois en moi-

---

(*a*) *Dum intereà civitas omnis tumultuando maximum in modum peturbaretur, Belisarius, clarissimus olim præfectus, etsi præ senectute incurvitatem jam declinasset, mittitur tamen per imperatorem in hostes..... Et ipse quidem de se, mirâ animi promptitudine, juvenis munera exequebatur. Id namque ultimum illi in vita certamen fuit ; nec sanè minorem ex eo retulit gloriam, quam ex Vandalis olim Gothisque devictis.* Agathias. L. 5.

même : mais le moyen de l'appaiser ? L'Empereur étoit vieux, cet âge a des foiblesses ; & l'extrême faveur du peuple, les honneurs excessifs qu'il me rendoit, firent croire à ce Prince qu'on étoit las de son regne, & qu'on l'avertissoit de céder le trône à celui qui le défendoit. L'inquiétude & le chagrin se saisirent de son ame, &, sans me traiter comme criminel, il m'éloigna comme dangereux. Ce fut alors que se forma contre lui cette conspiration, dont les complices sont morts dans les tortures, sans en avoir nommé le Chef. La calomnie a suppléé au silence des coupables, & ce silence a été pris lui-même pour un aveu qui m'accusoit. J'ai été arrêté ; le peuple s'en est plaint ; une longue prison l'a ému de pitié, l'indignation a produit la révolte, & l'Empereur obligé de me livrer au peuple, n'a cru faire, en m'ôtant les moyens de lui nuire, que désarmer son ennemi. Je ne le fus jamais, le Ciel m'en est témoin ; mais le Ciel, qui lit dans les cœurs, n'a pas permis aux Souverains d'y lire, & celui que vous accusez est plus malheureux que coupable, d'en avoir cru des apparences qui vous auroient peut-être abusé comme lui.

Oui, sans doute, il est malheureux, & le plus malheureux des hommes, dit Justinien, en se précipitant sur lui, & en le serrant dans ses bras. Quel est ce transport de douleur, lui demanda Bélisaire étonné ?

C'eſt le tourment d'une ame déchirée, lui dit Juſtinien. O mon cher Béliſaire! ce Maître injuſte, ce tyran barbare, qui vous a fait crever les yeux, & qui vous a réduit à la mendicité, c'eſt lui, c'eſt lui qui vous embraſſe. Vous, Seigneur! s'écria le Héros. — Oui, mon ami, mon défenſeur, oui, le plus vertueux des hommes, c'eſt moi qui ai donné au monde cet horrible exemple d'ingratitude & de cruauté. Laiſſez-moi ſubir à vos pieds l'humiliation que je mérite. J'oublie un trône que j'ai ſouillé, une Couronne dont je ſuis indigne. C'eſt la pouſſiere que vous foulez que je dois mouiller de mes larmes; c'eſt-là que mon front doit cacher l'opprobre dont il eſt couvert.

Hé bien! lui dit Béliſaire, qui le retenant dans ſes bras ſe ſentoit ſuffoqué de ſanglots: Hé bien, Seigneur, allez-vous ſuccomber au repentir d'une faute? Vous voilà dans l'abattement, comme ſi vous étiez le premier homme que la calomnie eût ſéduit, ou que l'apparence eût trompé! Mais votre erreur fût-elle un crime, y a-t-il de quoi vous dégrader & vous avilir à vos propres yeux? Non, grand Prince, un moment de ſurpriſe ne doit pas vous ôter l'eſtime de vous-même, & le courage de la vertu. Que votre ame flétrie & conſternée ſe releve au ſouvenir de tout le bien que vous avez fait aux hommes, avant ce malheureux moment. Béli-

faire eſt aveugle ; mais vingt peuples, par vous ſont délivrés du joug des barbares ; mais les ravages de tous les fléaux ſont réparés par vos bienfaits ; mais trente ans d'un regne marqué par des travaux utiles, ont prouvé à tout l'Univers que vous n'êtes pas un tyran. Béliſaire eſt aveugle, mais il vous le pardonne, &, ſi vous croyez devoir expier encore le mal que vous lui avez fait, voyez combien cela vous eſt facile. Ah ! rempliſſez un ſeul des vœux que je fais pour le bonheur du monde, & je ſuis trop dédommagé.

Venez donc, lui dit l'Empereur, en le ſerrant de nouveau dans ſes bras, venez m'aider à expier mon crime ; venez l'expoſer dans toute ſon horreur aux yeux de ma perfide Cour, & que votre préſence, en rappellant ma honte, atteſte auſſi mon repentir.

Béliſaire eut beau le conjurer de le laiſſer dans la ſolitude, il fallut, pour le conſoler, qu'il conſentît à le ſuivre. Alors Juſtinien s'adreſſant à Tibere : que ne vous dois-je pas, lui dit-il, mon ami ! & quels bienfaits égaleront jamais le ſervice que vous m'avez rendu ? Non, Seigneur, lui dit le jeune homme, vous n'êtes pas aſſez riche pour m'en récompenſer. Mais chargez Béliſaire de la reconnoiſſance. Tout pauvre qu'il eſt, il poſſede un tréſor que je préfere à tous les vôtres. Mon tréſor eſt ma fille, dit Béliſaire, & je ne

puis mieux le placer. A ces mots, il fit appeller Eudoxe. Ma fille, lui dit-il, embrassez les genoux de l'Empereur, & demandez-lui son aveu pour donner votre main au vertueux Tibere. Au nom, à la vue de Justinien, le premier mouvement de la nature, dans le cœur de la fille de Bélisaire, fut le frémissement & l'horreur. Elle jette un cri douloureux, recule & détourne la vue. Justinien s'avance vers elle. Eudoxe, lui dit-il, daignez me regarder : vous me verrez baigné de larmes ; elles expriment le repentir qui me suivra dans le tombeau. Ni ces larmes, ni mes bienfaits ne peuvent effacer mon crime ; mais Bélisaire me le pardonne, & voici le moment de vous montrer sa fille, en me pardonnant comme lui.

Ce fut pour Justinien une consolation d'unir Eudoxe avec Tibere, & il commença, dès ce moment, à sentir rentrer dans son cœur la douce paix de l'innocence.

Jamais révolution plus soudaine & moins attendue, n'avoit renversé les idées & les intérêts de la Cour. L'arrivée de Bélisaire y jetta le trouble & la consternation. Le voilà, dit l'Empereur à ses Courtisans, le voilà ce Héros, cet homme juste, que vous m'avez fait condamner. Tremblez, lâches : son innocence & sa vertu me sont connues, & votre vie est dans ses mains. La pâleur, la honte & l'effroi étoient peints

ſur tous les viſages : on croit voir dans Béliſaire un Juge inexorable, un Dieu terrible & menaçant ; il fut modeſte comme dans ſa diſgrace ; il ne voulut connoître aucun de ſes accuſateurs, & honoré juſqu'à ſa mort de la confiance de ſon Maître, il ne lui inſpira jamais que l'indulgence pour le paſſé, la vigilance ſur le préſent, une ſévérité impoſante pour tous les crimes à venir. Mais il vécut trop peu pour le bonheur du monde, & pour la gloire de Juſtinien. Ce vieillard foible & découragé, ſe contenta de lui donner des larmes, & les conſeils de Béliſaire furent oubliés avec lui.

FIN.

AVIS.

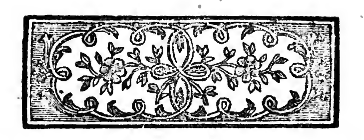
On joint ici quelques morceaux de Philosophie, du même Auteur, & d'un genre analogue à celui de Bélisaire. Il y a quelques années que ces Essais ont paru, mais dans un Livre qui n'est pas dans les mains de tout le monde.

FRAGMENTS

DE

PHILOSOPHIE MORALE.

R 2



FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE MORALE.

DE LA GLOIRE.

LA gloire eſt l'éclat de la bonne renommée. L'eſtime eſt un ſentiment tranquille & perſonnel; l'admiration, un mouvement rapide & quelquefois momentané; la célébrité, une renommée étendue; la gloire, une renommée éclatante, le concert unanime & ſoutenu d'une admiration univerſelle.

L'eſtime a pour baſe l'honnêteté; l'admiration, le rare & le grand dans le bien moral ou phyſique; la célébrité, l'extraordinaire, l'étonnant pour la multitude; la gloire, le merveilleux.

Nous appellons merveilleux ce qui s'éleve ou semble s'élever au-dessus des forces de la nature : ainsi la gloire humaine, la seule dont nous parlons ici, tient beaucoup de l'opinion : elle est vraie ou fausse comme elle.

Il y a deux sortes de fausse gloire : l'une est fondée sur un faux merveilleux ; l'autre sur un merveilleux réel, mais funeste. Il semble qu'il y ait aussi deux especes de vraie gloire, l'une fondée sur un merveilleux utile au monde ; mais ces deux objets n'en font qu'un.

La gloire fondée sur un faux merveilleux, n'a que le regne de l'illusion, & s'évanouit avec elle : telle est la gloire de la prospérité. La prospérité n'a point de gloire qui lui appartienne ; elle usurpe celle des talents & des vertus, dont on suppose qu'elle est la compagne : elle en est bientôt dépouillée, si l'on s'apperçoit que ce n'est qu'un larcin ; &, pour l'en convaincre, il suffit d'un revers : *eripitur persona, manet res.* On adoroit la fortune dans son favori ; il est disgracié ; on le méprise. Mais ce retour n'est que pour le peuple : aux yeux de celui qui voit les hommes en eux-mêmes, la prospérité ne prouve rien, l'adversité n'a rien à détruire.

Qu'avec un esprit souple & une ame rampante, un homme né pour l'oubli, s'éleve au sommet de la fortune ; qu'il par-

vienne au comble de la faveur, c'eſt un phénomene que le vulgaire n'oſe contempler d'un œil fixe; il admire, il ſe proſterne; mais le ſage n'eſt point ébloui: il découvre les taches de ce corps lumineux en apparence, & voit que ce qu'on appelle ſa lumiere n'eſt rien qu'un éclat réfléchi, ſuperficiel & paſſager.

La gloire, fondée ſur un merveilleux funeſte, fait une impreſſion plus durable; &, à la honte des hommes, il faut des ſiecles pour l'effacer: telle eſt la gloire des talents ſupérieurs, appliqués au malheur du monde.

Le genre de merveilleux le plus funeſte, mais le plus frappant, fut toujours l'éclat des conquêtes. Il va nous ſervir d'exemple, pour faire voir aux hommes combien il eſt abſurde d'attacher la gloire aux cauſes de leurs malheurs.

Vingt mille hommes, dans l'eſpoir du butin, en ont ſuivi un ſeul au carnage. D'abord un ſeul homme à la tête de vingt mille hommes déterminés & dociles, intrépides & ſoumis, a étonné la multitude. Ces milliers d'hommes en ont égorgé, mis en fuite, ou ſubjugué un plus grand nombre. Leur Chef a eu le front de dire: *J'ai combattu, je ſuis Vainqueur;* & l'Univers a répété: *il a combattu, il eſt Vainqueur;* delà le merveilleux & la gloire des conquêtes.

Savez-vous ce que vous faites, peut-on

demander à ceux qui célebrent les Conquérants ? vous applaudissez à des Gladiateurs, qui, s'exerçant au milieu de vous, se disputent le prix que vous réservez à qui vous portera les coups les plus sûrs & les plus terribles. Redoublez d'acclamations & d'éloges : aujourd'hui ce sont les corps sanglants de vos voisins qui tombent épars dans l'arêne ; demain ce sera votre tour.

Telle est la force du merveilleux sur les esprits de la multitude. Les opérations productrices sont la plupart lentes & tranquilles ; elles ne nous étonnent point. Les opérations destructives sont rapides & bruyantes ; nous les plaçons au rang des prodiges. Il ne faut qu'un mois pour ravager une Province ; il faut dix ans pour la fertiliser. On admire celui qui l'a ravagée ; à peine daigne-t-on penser à celui qui la rend fertile. Faut-il s'étonner qu'il se fasse tant de grands maux, & si peu de grands biens ?

Les peuples n'auront-ils jamais le courage, ou le bon sens de se réunir contre celui qui les immole à son ambition effrénée, & de lui dire d'un côté comme les Soldats de César :

Liceat discedere, Cæsar,
A rabie scelerum. Quæris terraque marique
His ferrum jugulis. Animas effundere viles
Quolibet hoste, paras. (Lucan.)

de l'autre côté, comme le Scyte à Alexan-

dre : » Qu'avons-nous à démêler avec toi? » Jamais nous n'avons mis le pied dans » ton pays. N'eſt-il pas permis à ceux qui » vivent dans les bois d'ignorer qui tu es, » & d'où tu viens « ?

N'y auroit-il pas du moins une claſſe d'hommes aſſez au-deſſus du vulgaire, aſſez ſages, aſſez courageux, aſſez éloquents, pour ſoulever le monde contre ſes oppreſſeurs, & lui rendre odieuſe une gloire barbare?

Les gens de Lettres déterminent l'opinion d'un ſiecle à l'autre; c'eſt par eux qu'elle eſt fixée & tranſmiſe : en quoi ils peuvent être les Arbitres de la gloire, & par conſéquent les plus utiles des hommes, ou les plus pernicieux.

Vixère fortes ante Agamemnona
Multi ; ſed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longâ
Noĉte, carent quia vate ſacro. (Horat.)

Abandonnée au peuple, la vérité s'altere & s'obſcurcit par la tradition; elle s'y perd dans un délugede fables. L'héroïque devient abſurde en paſſant de bouche en bouche. D'abord on l'admire comme un prodige; bientôt on le mépriſe comme un conte ſuranné, & l'on finit par l'oublier. La ſaine poſtérité ne croit des ſiecles reculés, que ce qu'il a plu aux Ecrivains de célébrer.

Louis XII diſoit : » Les Grecs ont fait

» peu de choses; mais ils ont ennobli le
» peu qu'ils ont fait par la sublimité de
» leur éloquence. Les François ont fait de
» grandes choses & en grand nombre,
» mais ils n'ont pas su les écrire. Les seuls
» Romains ont eu le double avantage de
» faire de grandes choses, & de les célé-
» brer dignement «. C'est un Roi qui reconnoît que la gloire des Nations est dans les mains des gens de Lettres.

Mais, il faut l'avouer, ceux-ci ont trop souvent oublié la dignité de leur état; & leurs éloges prostitués aux crimes heureux, ont fait de grands maux à la terre.

Demandez à Virgile quel étoit le droit des Romains sur le reste des hommes; il vous répond hardiment:

Parcere subjectis, & debellare superbos.

Demandez à Solis ce qu'on doit penser de Cortès & de Montézuma, des Mexiquains & des Espagnols: il vous répond que Cortès étoit un Héros, & Montézuma un tyran; que les Mexiquains étoient des Barbares, & les Espagnols des gens de bien.

En écrivant, on adopte un personnage, une patrie; & il semble qu'il n'y ait plus rien au monde, ou que tout soit fait pour eux seuls. La patrie d'un sage est la terre, son Héros est le genre-humain.

Qu'un Courtisan soit un flatteur, son état l'excuse en quelque sorte, & le rend

moins dangereux. On doit se défier de son témoignage : il n'est pas libre. Mais qui oblige l'homme de Lettre à se trahir lui-même, & ses semblables ? la nature & la vérité.

Ce n'est pas tant la crainte, l'intérêt, la bassesse, que l'éblouissement, l'illusion, l'enthousiasme, qui ont porté les gens de Lettres à décerner la gloire aux forfaits éclatants. On est frappé d'une force d'esprit ou d'ame surprenante dans les grands crimes, comme dans les grandes vertus. Les imaginations vives n'en ont vu l'explosion que comme un développement prodigieux des ressorts de la nature, comme un tableau magnifique à peindre. En admirant la cause, on a loué les effets : ainsi les tyrans de la terre en sont devenus les Héros.

Les hommes nés pour la gloire, l'ont cherchée où l'opinion l'avoit mise. Alexandre avoit sans cesse devant les yeux la fable d'Achille, Charles XII, l'histoire d'Alexandre : delà cette émulation funeste qui, de deux Rois pleins de valeur & de talents, fit deux Guerriers impitoyables. Le Roman de Quinte-Curce a peut-être fait les malheurs de la Suede ; le poëme d'Homere, les malheurs de l'Inde : puisse l'Histoire de Charles XII ne perpétuer que les vertus !

Le sage seul est bon Poëte, disoient les Stoïciens. Ils avoient raison : sans un

esprit droit & une ame pure, l'imagination n'est qu'une Circé, & l'harmonie qu'une Syrene.

Il en est de l'Historien & de l'Orateur comme du Poëte : éclairés & vertueux ; ce sont les organes de la Justice, les flambeaux de la vérité ; passionnés & corrompus, ce ne sont plus que les Courtisans de la prospérité, les vils adulateurs du crime.

Les Philosophes ont usé de leurs droits, & parlé de la gloire en Maîtres.

» Savez-vous (dit Pline a Trajan) où » réside la gloire véritable, la gloire im» mortelle d'un Souverain ? Les arcs de » triomphe, les Statues, les Temples mêmes » & les Autels sont démolis par le temps ; » l'oubli les efface de la terre. Mais la gloire » d'un Héros, qui, supérieur à sa puissance » illimitée, sait la dompter & y mettre un » frein, cette gloire inaltérable fleurira mê» me en vieillissant. «

» En quoi ressembloit à Hercule ce jeune » insensé qui prétendoit suivre ses traces, » (dit Seneque, en parlant d'Alexandre) » lui qui cherchoit la gloire sans en con» noître ni la nature ni les limites, & » qui n'avoit pour vertu qu'une heureuse » témérité ? Hercule ne vainquit jamais » pour lui-même ; il traversa le monde » pour le venger, & non pour l'enva» hir. Qu'avoit-il besoin de conquêtes, ce » Héros, l'ennemi des méchants, le ven-

» geur des bons, le pacificateur de la » terre & des mers ? Mais Alexandre, » enclin dès l'enfance à la rapine, fut le » désolateur des Nations, le fléau de ses » amis & de ses ennemis. Il faisoit consis- » ter le souverain bien à se rendre redou- » table à tous les hommes ; il oublioit que » cet avantage lui étoit commun, non- » seulement avec les plus féroces, mais » encore avec les plus lâches & les plus vils » des animaux, qui se font craindre par leur » venin «.

C'est ainsi que les hommes, nés pour instruire & pour juger les autres hommes, devroient leur présenter sans cesse en opposition, la valeur productrice & la valeur destructive, pour leur apprendre à distinguer le culte de l'amour, de celui de la crainte, qu'ils confondent le plus souvent.

Il suffit, direz-vous, à l'ambitieux d'être craint; la crainte lui tient lieu d'amour : il domine, ses vœux sont remplis. Mais ne voyez-vous pas que, si l'illusion cesse, la crainte s'évanouit. L'ambitieux, livré à lui-même, n'est plus qu'un homme foible & timide. Persuadez à ceux qui le servent qu'ils se perdent en le servant ; que ses ennemis sont leurs freres, & qu'il est leur bourreau commun ; rendez-le odieux à ceux mêmes qui le rendent redoutable ; que devient alors cet homme prodigieux devant qui tout devoit trembler ? Tamerlan, l'effroi de l'Asie, n'en sera plus que la fable,

quatre hommes suffisent pour l'enchaîner comme un furieux, pour le châtier comme un enfant. C'est à quoi seroient réduites la force & la gloire des Conquérants, si l'on arrachoit au peuple le bandeau de l'opinion & les entraves de la crainte.

Quelques-uns se sont crus fort sages en mettant dans la balance, pour apprécier la gloire d'un Vainqueur, ce qu'il devoit au hasard & à ses troupes, avec ce qu'il ne devoit qu'à lui seul. Il s'agit bien-là de partager la gloire! C'est la honte qu'il faut répandre, c'est l'horreur qu'il faut inspirer. Celui qui épouvante la terre, est pour elle un Dieu infernal ou céleste; on l'adorera si on ne l'abhorre: la superstition ne connoît point de milieu.

Ce n'est pas lui qui a vaincu, direz-vous d'un Conquérant: foible moyen de le dégrader! Ce n'est pas lui qui a vaincu, mais c'est lui qui a fait vaincre. N'est-ce rien que d'inspirer à une multitude d'hommes la résolution de combattre & de mourir sous ses drapeaux? Cet ascendant sur les esprits suffiroit lui seul à sa gloire. Ne cherchez donc pas à détruire le merveilleux des conquêtes; mais rendez ce merveilleux aussi détestable qu'il est funeste: c'est par-là qu'il faut l'avilir.

Que la force & l'élévation d'une ame bienfaisante & généreuse, que l'activité d'un esprit supérieur, appliquée au bonheur du monde, soient les objets de vos hommages; & de la

même main qui élevera des autels au désintéreſſement, à la bonté, à l'humanité, à la clémence, que l'orgueil, l'ambition, la vengeance, la cupidité, la fureur, ſoient traînés par les cheveux au Tribunal redoutable de l'incorruptible poſtérité: c'eſt alors que vous ſerez les Néméſis de votre ſiecle, les Rhadamantes des vivants.

Si les vivants vous intimident, qu'avez-vous à craindre des morts? Vous ne leur devez que l'éloge du bien; le blâme du mal, vous le devez à la terre: l'opprobre attaché à leur nom rejaillira ſur les imitateurs. Ceux-ci trembleront de ſubir à leur tour l'Arrêt qui flétrit leurs modeles, ils ſe verront dans l'avenir; ils frémiront de leur mémoire.

Mais à l'égard des vivants mêmes, quel parti doit prendre l'homme de lettre à la vue des ſuccès injuſtes & des crimes heureux? S'élever contre, s'il en a la liberté & le courage; ſe taire, s'il ne peut, ou s'il n'oſe rien de plus.

Ce ſilence univerſel des gens de lettres ſeroit lui-même un jugement terrible, ſi l'on étoit accoutumé à les voir ſe réunir pour rendre un témoignage éclatant aux actions vraiment glorieuſes. Que l'on ſuppoſe ce concert unanime, tel qu'il devroit être, tous les Poëtes, tous les Hiſtoriens, tous les Orateurs ſe répondant des extrémités du monde, & prêtant à la renommée d'un bon Roi, d'un Héros bien-

faisant, d'un Vainqueur pacifique, des voix éloquentes & sublimes, pour répandre son nom & sa gloire dans l'Univers ; que tout homme, qui, par ses talents & ses vertus, aura bien mérité de sa patrie & de l'humanité, soit porté comme en triomphe dans les écrits de ses contemporains ; qu'il paroisse alors un homme injuste, violent, ambitieux, quelque puissant, quelqu'heureux qu'il soit, les organes de la gloire seront muets ; la terre entendra ce silence ; le Tyran l'entendra lui-même, & il en sera confondu. Je suis condamné, dira-t-il, & pour graver ma honte en airain, on n'attend plus que ma chûte.

Quel respect n'imprimeroient pas le pinceau de la poésie, le burin de l'histoire, la foudre de l'éloquence, dans des mains équitables & pures ? Le crayon foible, mais hardi de l'Arétin, faisoit trembler les Empereurs.

La fausse gloire des Conquérants n'est pas la seule qu'il faudroit convertir en opprobre ; mais les principes qui la condamnent s'appliquent naturellement à tout ce qui lui ressemble.

La vraie gloire a pour objet l'utile, l'honnête & le juste ; & c'est la seule qui soutienne les regards de la vérité. Ce qu'elle a de merveilleux consiste dans des efforts de talent ou de vertu, dirigés au bonheur des hommes.

Nous avons observé qu'il sembloit y avoir

avoir une forte de gloire accordée au merveilleux agréable ; mais ce n'eſt qu'une participation à la gloire attachée au merveilleux utile ; telle eſt la gloire des beaux arts.

Les beaux arts ont le merveilleux : ce merveilleux a fait leur gloire. Le pouvoir de l'éloquence, le preſtige de la poéſie, le charme de la muſique, l'illuſion de la peinture, &c. ont dû paroître des prodiges, dans les temps ſur-tout où l'éloquence changeoit la face des états, où la muſique & la poéſie civiliſoient les hommes, où la ſculpture & la peinture imprimoient à la terre le reſpect & l'adoration.

Ces effets merveilleux des arts ont été mis au rang de ce que les hommes avoient produit de plus étonnant & de plus utile ; & l'éclatante célébrité qu'ils ont eue, a formé l'une des eſpeces compriſes ſous le nom générique de gloire ; ſoit que les hommes aient compté leurs plaiſirs au nombre des plus grands biens, & les arts qui les cauſoient, au nombre des dons les plus précieux que le Ciel eût faits à la terre ; ſoit qu'ils n'aient jamais cru pouvoir trop honorer ce qui avoit contribué à les rendre moins barbares, & que les arts conſidérés comme compagnons des vertus aient été jugés dignes d'en partager le triomphe, après en avoir ſecondé les travaux.

Ce n'eſt même qu'à ce titre que les ta-

lents, en général, nous semblent avoir droit d'entrer en société de gloire avec les vertus; & la société devient plus intime, à mesure qu'ils concourent plus directement à la même fin. Cette fin est le bonheur du monde; ainsi les talents qui contribuent le plus à rendre les hommes heureux, devroient naturellement avoir le plus de part à la gloire. Mais ce prix attaché aux talents, doit être encore en raison de leur rareté & de leur utilité combinées. Ce qui n'est que difficile, ne mérite aucune attention; ce qui est aisé quoiqu'utile, pour exercer un talent commun, n'attend qu'un salaire modique. Ce qui est en même-temps d'une grande importance & d'une extrême difficulté, demande des encouragements proportionés aux facultés qu'on y emploie. Le mérite du succès est en raison de l'utilité de l'entreprise & de la rareté des moyens.

Suivant cette regle, les talents appliqués aux beaux arts, quoique peut-être les plus étonnants, ne sont pas les premiers admis au partage de la gloire. Avec moins de génie que Tacite & que Corneille, un Ministre, un Législateur seront placés au-dessus d'eux.

Suivant cette regle encore, les mêmes talents ne sont pas toujours également recommandables; & leurs Protecteurs, pour encourager les plus utiles, doivent consulter la disposition des esprits & la constitution des choses; favoriser, par exemple, la poé-

sie dans des temps de barbarie & de férocité, l'éloquence dans des temps d'abattement & de désolation, la philosophie, dans des temps de superstition & de fanatisme. La premiere adoucira les mœurs, & rendra les ames flexibles ; la seconde relevera le courage des peuples, & leur inspirera ces résolutions vigoureuses qui triomphent des revers ; la derniere dissipera les fantômes de l'erreur & de la crainte, & montrera aux hommes le précipice où ils se laissent conduire, les mains liées & les yeux bandés.

Mais comme ces effets ne sont pas exclusifs, que les talents qui les operent se communiquent & se confondent ; que la philosophie éclaire la poésie qui l'embellit ; que l'éloquence anime l'une & l'autre, & s'enrichit de leurs trésors, le parti le plus avantageux seroit de les nourrir, de les exercer ensemble, pour les faire agir à propos, tour-à-tour, ou de concert, suivant les hommes, les lieux & les temps. Ce sont des moyens bien puissants & bien négligés, de conduire & de gouverner les peuples ! La sagesse des anciennes Républiques brilla sur-tout dans l'emploi des talents capables de persuader & d'émouvoir.

Au contraire, rien n'annonce plus la corruption & l'ivresse où les esprits sont plongés, que les honneurs extravagants accordés à des arts frivoles. Rome n'est plus un objet de piété, lorsqu'elle se dé-

vise en factions pour des pantomimes, lorsque l'exil de ces hommes perdus est une calamité, & leur retour un triomphe.

La gloire, comme nous l'avons dit, doit être réservée aux coopérateurs du bien public; & non-seulement les talents, mais les vertus elles-mêmes n'ont droit d'y aspirer qu'à ce titre.

L'action de Virginius immolant sa fille, est aussi forte & plus pure que celle de Brutus condamnant son fils; cependant la derniere est glorieuse, la premiere ne l'est pas. Pourquoi? Virginius ne sauvoit que l'honneur des siens, Brutus sauvoit l'honneur des loix & de la patrie. Il y avoit peut-être bien de l'orgueil dans l'action de Brutus, peut-être n'y avoit-il que de l'orgueil; il n'y avoit dans celle de Virginius que de l'honnêteté & du courage; mais celui-ci faisoit tout pour sa famille, & celui-là faisoit tout, ou sembloit faire tout pour Rome; & Rome qui n'a regardé l'action de Virginius, que comme celle d'un honnête homme & d'un bon pere, a consacré l'action de Brutus comme celle d'un Héros: rien n'est plus juste que ce retour.

Les grands sacrifices de l'intérêt personnel au bien public, demandent un effort qui éleve l'homme au-dessus de lui-même; la gloire est le seul prix qui soit digne d'y être attaché. Qu'offrir à celui qui immole sa vie, comme Décius; son honneur, comme Fabius; son ressentiment comme Ca-

mille; ses enfants comme Brutus & Manlius? La vertu qui se suffit, est une vertu plus qu'humaine; il n'est donc ni prudent, ni juste d'exiger que la vertu se suffise. Sa récompense doit être proportionnée au bien qu'elle opere, au sacrifice qu'il lui en coûte, aux talents personnels qui la secondent, ou, si les talents personnels lui manquent, au choix dans les talents étrangers qu'elle appelle à son secours : car ce choix, dans un homme public, renferme en lui tous les talents.

L'homme public qui feroit tout par lui-même, feroit peu de choses. L'éloge que donne Horace à Auguste *cum tot sustineas, & tanta negotia solus*, signifie seulement que tout se faisoit en son nom, que tout se passoit sous ses yeux. Le don de régner avec gloire n'exige qu'un talent & qu'une vertu : ils tiennent lieu de tout, & rien n'y supplée : cette vertu, c'est d'aimer les hommes; ce talent c'est de les placer. Qu'un Roi veuille courageusement le bien; qu'il y emploie avec discernement les moyens les plus infaillibles; ce qu'il fait par inspiration n'en est pas moins à lui; & la gloire qui lui en revient ne fait que remonter à sa source.

Il ne faut pas croire que les talents & les vertus sublimes se donnent rendez-vous, pour se trouver ensemble dans ce siecle & dans tel pays : on doit supposer un aimant qui les attire, un souffle qui les

développe, un esprit qui les anime, un centre d'activité qui les enchaîne autour de lui. C'est donc à juste titre qu'on attribue à un Roi qui a su régner, toute la gloire de son regne : ce qu'il a inspiré, il l'a fait, & l'hommage lui en est dû.

Voyez un Roi qui, par les liens de la confiance & de l'amour, unit toutes les parties de son état, en fait un corps dont il est l'ame, encourage la population & l'industrie, fait fleurir l'Agriculture & le Commerce, excite, aiguillonne les arts, rend les talents actifs & les vertus fécondes; ce Roi, sans coûter une larme à ses sujets, une goutte de sang à la terre, accumule, au sein du repos, un trésor immense de gloire; la moisson en appartient à la main qui l'a semée.

Mais la gloire, comme la lumiere, se communique sans s'affoiblir, celle du Souverain se répand sur la Nation ; & chacun des grands hommes, dont les travaux y contribuent, brille en particulier du rayon qui émane de lui. On a dit le grand Condé, le grand Colbert, le grand Corneille, comme on a dit Louis-le-Grand. Celui de ses sujets qui contribue & participe le plus à la gloire d'un regne heureux, c'est un Ministre éclairé, laborieux accessible, également dévoué à l'état & au Prince, qui s'oublie lui-même, & qui ne voit que le bien; mais la gloire même de cet homme étonnant remonte au Roi qui se l'attache. En

effet, si l'utile & le merveilleux font la gloire, quoi de plus glorieux pour un Prince, que la découverte, & que le choix d'un digne ami ?

Dans la balance de la gloire doivent entrer, avec le bien qu'on a fait, les difficultés qu'on a surmontées : c'est l'avantage des Fondateurs, tels que Lycurgue & le Czar Pierre. Mais on doit aussi distraire du mérite du succès tout ce qu'a fait la violence. La seule domination glorieuse est celle que les hommes préferent, ou par raison, ou par amour : *Imperatoriam majestatem armis decoratam, legibus oportet esse armatam* (a).

De tous ceux qui ont désolé la terre, il n'en est aucun qui, à l'en croire, n'en voulût assurer le bonheur. Défiez-vous de quiconque prétend rendre les hommes plus heureux qu'ils ne veulent l'être; c'est la chimere des usurpateurs, & le prétexte des Tyrans. Celui qui fonde un Empire pour lui-même, taille dans un peuple comme dans le marbre, sans en regretter les débris; celui qui fonde un Empire pour le peuple qui le compose, commence par rendre ce peuple flexible, & le modifie sans le briser. En général, la personnalité dans la cause publique est un crime de leze-humanité : l'homme qui sacrifie à lui seul le repos, le bonheur des hommes, est de tous les ani-

(1) *Instit. Proem.*

maux le plus cruel & le plus vorace : tout doit s'unir pour l'accabler.

Sur ce principe nous nous sommes élevés contre les auteurs de toute guerre injuste ; nous avons invité les dispensateurs de la gloire à couvrir d'opprobre les succès mêmes des Conquérants ambitieux ; mais nous sommes bien eloignés de disputer à la profession des armes la part qu'elle doit avoir à la gloire de l'état dont elle est le bouclier, & du trône dont elle est la barriere.

Que celui qui sert son Prince ou sa patrie, soit armé pour la bonne ou pour la mauvaise cause, qu'il reçoive l'épée des mains de la Justice ou des mains de l'ambition, il n'est ni Juge ni garant des projets qu'il exécute, sa gloire personnelle est sans tache ; elle doit être proportionnée aux efforts qu'elle lui coûte. L'austérité de la discipline à laquelle il se soumet, la rigueur des travaux qu'il s'impose, les dangers affreux qu'il va courir ; en un mot, les sacrifices multipliés de sa liberté, de son repos & de sa vie, ne peuvent être dignement payés que par la gloire. A cette gloire, qui accompagne la valeur généreuse & pure, se joint encore la gloire des talents, qui, dans un grand Capitaine, éclairent, secondent & couronnent la valeur.

Sous ce point de vue, il n'est point de gloire comparable à celle des guerriers : car celle même des Législateurs exige peut-être plus de

de talents, mais beaucoup moins de sacrifices : leurs travaux sont assidus & pénibles, mais ils ne sont pas dangereux. En supposant donc le fléau de la guerre inévitable pour l'humanité, la profession des armes doit être la plus honorable, comme elle est la plus périlleuse. Il seroit dangereux, sur-tout, de lui donner une rivale, dans des Etats exposés, par leur situation, à la jalousie & aux insultes de leurs voisins. C'est peu d'y honorer le mérite qui commande, il y faut honorer encore la valeur qui obéit. Il doit y avoir une masse de gloire pour le corps qui se distingue ; car, si la gloire n'est pas l'objet de chaque Soldat en particulier, elle est l'objet de la multitude réunie. Un Légionnaire pense en homme, une légion pense en Héros, & ce qu'on appelle *l'esprit du corps*, ne peut avoir d'autre aliment, d'autre mobile que la gloire.

On se plaint que notre histoire est froide & seche, en comparaison de celle des Grecs & des Romains. La raison en est bien sensible : l'histoire ancienne est celle des hommes, l'histoire moderne est celle de deux ou trois hommes : un Roi, un Ministre, un Général.

Dans le Régiment de Champagne, un Officier demande pour un coup de main, douze hommes de bonne volonté : tout le corps reste immobile & personne ne répond. Trois fois la même demande, & trois

fois le même silence. Hé quoi, dit l'Officier, l'on ne m'entend point! L'on vous entend, s'écrie une voix : mais qu'appelez-vous douze hommes de bonne volonté ? Nous le sommes tous ; vous n'avez qu'à choisir.

La tranchée de Philisbourg étoit inondée, le Soldat marchoit dans l'eau plus qu'à demi-corps. Un très-jeune Officier, à qui son âge ne permettoit pas d'y marcher de même, s'y faisoit porter de main en main. Un Grenadier le présentoit à son camarade, afin qu'il le prît dans ses bras : Mets-le sur mon dos, dit celui-ci ; s'il y a un coup de fusil à recevoir, je le lui épargnerai.

Le Militaire françois a mille traits de cette beauté que Plutarque & Tacite auroient eu grand soin de recueillir (a). Nous les reléguons dans des mémoires particuliers, comme peu dignes de la majesté de l'histoire. Il faut espérer qu'un Historien Philosophe s'affranchira de ce préjugé.

Toutes les conditions qui exigent des

---

(1) Depuis que j'ai fait cette observation, un homme de lettres, qui pense en Citoyen & qui voit en homme d'Etat, a été chargé par le Ministere de rassembler, pour l'école de nos Guerriers, ces faits intéressants qu'on avoit négligés. Ce Recueil est le meilleur livre qu'on ait pu mettre dans les mains de la jeunesse militaire.

ames résolues aux grands sacrifices de l'intérêt personnel, doivent avoir pour encouragement la perspective, du moins éloignée, de la gloire personnelle. On sait bien que les Philosophes, pour rendre la vertu inébranlable, l'ont préparée à se passer de tout : *non vis esse justus sine gloriâ ; at, me hercule, sæpè justus esse debebis cum infamiâ.* Mais la vertu même ne se roidit que contre une honte passagere, & dans l'espoir d'une gloire à venir. Fabius se laisse insulter dans le camp d'Annibal, & déshonorer dans Rome, pendant le cours d'une campagne : auroit-il pu se résoudre à mourir déshonoré, l'être à jamais dans la mémoire des hommes? N'attendons pas des efforts de la foiblesse de notre nature : la religion seule en est capable, & ses sacrifices mêmes ne sont rien moins que désintéressés. Les plus humbles des hommes ne renoncent à une gloire périssable, qu'en échange d'une gloire immortelle. Ce fut l'espoir de cette immortalité qui soutint Socrate & Caton. Un Philosophe ancien disoit : *comment veux tu que je sois sensible au blâme, si tu ne veux pas que je sois sensible à l'éloge*?

A l'exemple de la Théologie, la Morale doit prémunir la vertu contre l'ingratitude & le mépris des hommes, en lui montrant, dans le lointain, des temps plus heureux & un monde plus juste.

» La gloire accompagne la vertu, comme
» son ombre, dit Seneque ; mais comme

» l'ombre d'un corps tantôt le précede, & » tantôt le suit, de même la gloire tantôt le » devance & la vertu se présente la pre» miere, tantôt ne vient qu'à sa suite, lors» que l'envie s'est retirée; & alors elle est » d'autant plus grande qu'elle se montre » plus tard «.

C'est donc une philosophie aussi dangereuse que vaine, de combattre dans l'homme le pressentiment de la postérité & le desir de se survivre. Cette philosophie a trouvé quelques ames sublimes qui ont fait le bien, dans la seule vue de remplir leur destination. Mais on ne doit jamais compter sur des caracteres de cette trempe. Il faut permettre à l'homme qui fait le bien, d'aimer la gloire; il faut même la lui montrer au-delà du tombeau, afin que le tombeau ne soit pas l'écueil de son courage & de sa constance.

Celui qui borne sa gloire au court espace de sa vie, est esclave de l'opinion & des égards du moment : rebuté, si son siecle est injuste, découragé, s'il est ingrat, impatient sur-tout de jouir, il veut recueillir ce qu'il seme; il préfere une gloire précoce & passagere, à une gloire tardive & durable : il n'entreprendra rien de grand.

Celui qui se transporte dans l'avenir & qui jouit de sa mémoire, travaillera pour tous les siecles, comme s'il étoit immortel. Que ses Contemporains lui refusent la gloire qu'il a méritée, leurs neveux l'en

dédommagent : car son imagination le rend présent à la postérité.

C'est un beau songe, dira-t-on. Hé! jouit-on jamais de sa gloire autrement qu'en songe? Ce n'est pas le petit nombre de spectateurs qui vous environnent, qui forment le cri de la renommée. Votre réputation n'est glorieuse qu'autant qu'elle vous multiplie où vous n'êtes pas, où vous ne serez jamais. Pourquoi donc seroit-il plus insensé d'étendre en idée son existence aux siecles à venir, qu'aux climats éloignés? L'espace réel n'est pour vous qu'un point, comme la durée réelle. Si vous vous renfermez dans l'un ou dans l'autre, votre ame y va languir abattue, comme dans une étroite prison. Le desir d'éterniser sa gloire est un enthousiasme qui nous aggrandit, qui nous éleve au-dessus de nous-mêmes & de notre siecle; & quiconque le raisonne n'est pas digne de le sentir. » Mépriser la » gloire, dit Tacite, c'est mépriser les » vertus qui y menent : *Contemptâ famâ, virtutes contemnuntur.*



DES GRANDS.

ON donne en général le nom de Grands à ceux qui occupent les premieres places de l'Etat, soit dans le gouvernement, soit auprès du Prince.

On peut considérer les Grands, ou par rapport aux mœurs de la société, ou par rapport à la constitution politique. Nous prenons ici les Grands en qualité d'hommes publics.

Dans la démocratie pure il n'y a de Grands que les Magistrats, ou plutôt il n'y a de grand que le peuple. Les Magistrats ne sont grands que par le peuple & pour le peuple; c'est son pouvoir, sa dignité, sa majesté, qu'il leur confie. Délà vient que, dans les Républiques bien constituées, on faisoit un crime autrefois de chercher à acquérir une autorité personnelle. Les Généraux d'arméen'étoient grands qu'à la tête des armées; leur autorité étoit celle de la discipline; ils la déposoient en même-temps que le Soldat quittoit les armes, & la paix les rendoit égaux.

Il est de l'essence de la démocratie que les grandeurs soient électives, & que personne n'en soit exclus par état. Dès qu'une seule classe de Citoyens est condamnée à servir sans espoir de commander, le gouver-

nement est aristocratique. La moins mauvaise aristocratie est celle où l'autorité des Grands se fait le moins sentir. La plus vicieuse est celle où les Grands sont despotes, & les Peuples esclaves. Si les Nobles sont des tyrans, le mal est sans remede. Un Sénat ne meurt point.

Si l'aristocratie est militaire, l'autorité des Grands tend à se réunir dans un seul: le Gouvernement touche à la monarchie, ou au despotisme. Si l'aristocratie n'a que le bouclier des loix, il faut pour subsister qu'elle soit le plus juste & le plus modéré de tous les Gouvernements. La peuple, pour supporter l'autorité exclusive des Grands, doit être heureux comme à Venise, ou abattu comme en Pologne.

De quelle sagesse, de quelle modestie la Noblesse vénitienne n'a-t-elle pas besoin, pour ménager l'obéissance du peuple! De quels moyens n'use-t-elle pas pour le consoler de l'inégalité! Les courtisanes & le carnaval de Venise sont d'institution politique. Par l'un de ces moyens, les richesses des Grands refluent, sans faste & sans éclat, vers le peuple: par l'autre le peuple se trouve six mois de l'année au pair des Grands, & oublie avec eux sous le masque, la dépendance & leur domination.

La liberté romaine avoit chéri l'autorité des Rois; elle ne put souffrir l'autorité des Grands. L'esprit républicain fut indigné d'une distinction humiliante. Le peu-

ple voulut bien s'exclure des premieres places, mais il ne voulut pas en être exclus ; & la preuve qu'il méritoit d'y prétendre, c'eſt qu'il eut la ſageſſe & la vertu de s'en abſtenir.

En un mot, la République n'eſt une, que dans le cas du droit univerſel aux premieres dignités. Toute prééminence héréditaire y détruit l'égalité, rompt la chaîne politique, & diviſe les Citoyens.

Le danger de la liberté n'eſt donc pas que le peuple prétende élire entre les Citoyens, ſans exception, ſes Magiſtrats & ſes Juges, mais qu'il les méconnoiſſe après les avoir élus. C'eſt ainſi que les Romains ont paſſé de la liberté à la licence, de la licence à la ſervitude.

Dans le gouvernement républicain, les Grands, revêtus de l'autorité, l'exercent dans toute ſa force. Dans le gouvernement monarchique, ils l'exercent quelquefois, & ne la poſſedent jamais : c'eſt par eux qu'elle paſſe ; ce n'eſt point en eux qu'elle réſide : ils en ſont comme les canaux ; mais le Prince en ouvre & ferme la ſource, la diviſe en ruiſſeaux, en meſure le volume, en obſerve & dirige le cours.

Les Grands, comblés d'honneurs, & dénués de force, repréſentent le Monarque auprès du peuple, & le peuple auprès du Monarque. Si le principe du gouverneme eſt corrompu dans les Grands, il faudra bien de la vertu, & dans le Prince,

& dans le peuple, pour maintenir dans un juste équilibre l'autorité protectrice de l'un; & la liberté légitime de l'autre; mais, si cet ordre est composé de fideles Sujets & de bons Patriotes, il sera le point d'appui des forces de l'Etat, le lien de l'obéissance & de l'autorité.

Il est de l'essence du gouvernement monarchique, comme du républicain, que l'Etat ne soit qu'un, que les parties dont il est composé forment un tout solide & compacte. Cette machine vaste, toute simple qu'elle est, ne sauroit subsister que par une exacte combinaison de ses pieces; &, si les mouvements sont interrompus ou opposés, le principe même de l'activité devient celui de la destruction.

Or, la position des Grands dans un Etat monarchique, sert merveilleusement à établir & à conserver cette harmonie & cet ensemble, d'où résulte la continuité réguliere du gouvernement général.

Il n'en est pas ainsi dans un gouvernement mixte, où l'autorité est partagée & balancée entre le Prince & la Nation. Si le Prince dispense les graces, les Grands seront les mercenaires du Prince, & les corrupteurs de l'Etat : au nombre des subsides imposés sur le peuple, sera compris tacitement l'achat annuel des suffrages; c'est-à-dire, ce qu'il en coûte au Prince pour payer aux Grands la liberté du peuple. Le Prince aura le tarif des voix; & l'on calcu-

lera dans son Conseil combien telle & telle vertus peuvent lui coûter à corrompre.

Mais dans un Etat monarchique bien constitué, où la plénitude de l'autorité réside dans un seul, sans jalousie & sans partage, où par conséquent toute la puissance du Souverain est dans la richesse, le bonheur & la fidélité de ses Sujets, le Prince n'a aucune raison de surprendre le peuple, qui n'a aucune raison de se défier du Prince : les Grands ne peuvent servir, ni trahir l'un sans l'autre; se seroit même en eux une fureur absurde que de porter le Prince à la tyrannie, ou le peuple à la révolte. Premiers Sujets, premiers Citoyens, ils sont Esclaves si l'Etat devient despotique; ils retombent dans la foule, si l'Etat devient Républicain : ils tiennent donc au Prince par leur supériorité sur le peuple : ils tiennent au peuple par leur dépendance du Prince, & par tout ce qui leur est commun avec le peuple, liberté, propriété, sûreté, &c. Ainsi les Grands sont attachés à la constitution monarchique par intérêt & par devoir, deux liens indissolubles, lorsqu'ils sont entrelacés.

Cependant l'ambition des Grands semble devoir tendre à l'aristocratie. Mais, quand le peuple s'y laisseroit conduire, la simple Noblesse s'y opposeroit, à moins qu'elle ne fût admise au partage de l'autorité; condition qui donneroit aux premiers de l'Etat vingt mille égaux au lieu d'un

Maître, & à laquelle par conséquent ils ne se résoudront jamais : car l'orgueil de dominer, qui fait seul les révolutions, souffre bien moins impatiemment la supériorité d'un seul, que l'égalité d'un grand nombre.

Le désordre le plus effroyable de la monarchie, c'est que les Grands parviennent à usurper l'autorité qui leur est confiée, & qu'ils tournent contre le Prince, & contre l'Etat lui-même, les forces de l'Etat, déchiré par les factions. Telle étoit la situation de la France, lorsque le Cardinal de Richelieu, ce génie hardi & vaste, ramena les Grands sous l'obéissance du Prince, & les Peuples sous la protection de la loi. On lui reproche d'avoir été trop loin ; mais peut-être n'avoit-il pas d'autres moyens d'affermir la Monarchie, de rétablir dans sa direction naturelle ce grand arbre courbé par l'orage, que de le plier dans le sens opposé.

La France formoit autrefois un gouvernement fédératif très-mal combiné, & sans cesse en guerre avec lui-même. Depuis Louis XI, tous ces co-Etats avoient été réunis en un ; mais les Grands vassaux conservoient encore dans leurs domaines l'autorité qu'ils avoient eue sous leurs premiers Souverains ; & les Gouverneurs, qui avoient pris la place de ces Souverains, s'en attribuoient la puissance. Ces deux partis opposoient à l'autorité du Monar-

que des obstacles qu'il falloit vaincre. Le moyen le plus doux, & par conséquent le plus sage, étoit d'attirer à la Cour ceux qui, dans l'éloignement, & au milieu des peuples accoutumés à leur obéir, s'étoient rendus si redoutables. Le Prince fit briller les distinctions & les graces; les Grands accoururent en foule; les Gouverneurs furent captivés, leur autorité personnelle s'évanouit en leur absence; leurs Gouvernements héréditaires devinrent amovibles, & l'on s'assura de leurs Successeurs; les Seigneurs oublierent leurs Vassaux, & ils en furent oubliés; leurs Domaines furent divisés, aliénés, dégradés insensiblement, & il ne resta plus du gouvernement féodal, que des blasons & des ruines.

Ainsi la qualité de Grand de la Cour n'est plus qu'une foible image de la qualité de Grand du Royaume. Quelques-uns doivent cette distinction à leur naissance. La plupart ne la doivent qu'à la volonté du Souverain; car la volonté du Souverain fait les Grands, comme elle fait les Nobles, & rend la grandeur, ou personnelle, ou héréditaire à son gré. Nous disons personnelle ou héréditaire, pour donner au titre de grand toute l'étendue qu'il peut avoir; mais on ne doit l'entendre à la rigueur que de la grandeur héréditaire, telle que les Princes du Sang la tiennent de leur naissance, & les Ducs & Pairs de la volonté de nos Rois. Les premieres places de l'Etat

s'appellent dignités dans l'Eglise & dans la Robe, grades dans l'Epée, places dans le Ministere, charges dans la Maison Royale; mais le titre de Grand, dans son étroite acception, ne convient qu'aux Pairs du Royaume.

Cette réduction du Gouvernement féodal à une grandeur qui n'en est que l'ombre, a dû coûter cher à l'état; mais à quelque prix qu'on achete l'unité du pouvoir & de l'obéissance, l'avantage de n'être plus en bute au caprice aveugle & tyrannique de l'autorité fiduciaire, le bonheur de vivre sous la tutelle inviolable des loix, toujours prêtes à s'armer contre les usurpations, les vexations & les violences, il est certain que de tels biens ne seront jamais trop payés.

Dans la constitution présente des choses, il nous semble donc que les Grands sont dans la Monarchie françoise, ce qu'ils doivent être naturellement dans toutes les Monarchies de l'univers. La Nation les respecte sans les craindre; le Souverain se les attache sans les enchaîner, & les contient sans les abattre: pour le bien, leur crédit est immense; ils n'en ont aucun pour le mal, & leurs prérogatives mêmes sont de nouveaux garants pour l'Etat, du zele & du dévouement dont elles sont les récompenses.

Dans le Gouvernement despotique, tel qu'il est souffert en Asie, les Grands sont

les esclaves du tyran, & les tyrans des esclaves; ils tremblent & ils font trembler: aussi barbares dans leur domination, que lâches dans leur dépendance, ils achetent, par leur servitude auprès du Maître, leur autorité sur les sujets également prêts à vendre l'état au Prince, & le Prince à l'état: Chefs du peuple dès qu'il se révolte, & ses oppresseurs tant qu'il est soumis.

Si le Prince est vertueux, s'il veut être juste, s'il peut s'instruire, ils sont perdus : aussi veillent-ils nuit & jour à la barriere qu'ils ont élevée entre le trône & la vérité; ils ne cessent de dire au Souverain, vous pouvez tout, afin qu'il leur permette de tout oser; ils lui crient: votre peuple est heureux, au moment même qu'ils expriment les dernieres gouttes de sa sueur & de son sang; &, si quelquefois ils consultent ses forces, il semble que ce soit pour calculer en l'opprimant, combien d'instants encore il peut souffrir sans expirer.

Malheureusement pour les états où de pareils monstres gouvernent, les loix n'y ont point de tribunaux, la foiblesse n'y a point de refuge: le Prince s'y réserve à lui seul le droit de la vindicte publique & tant que l'oppression lui est inconnue, les oppresseurs sont impunis.

Telle est la constitution de ce gouvernement déplorable, que non-seulement le Souverain, mais chacun des Grands, dans la partie qui lui est confiée, tient la place

de la loi. Il faut donc, pour que la justice y regne, que, non-seulement un homme, mais une multitude d'hommes soient infaillibles, exempts d'erreur & de passion, détachés d'eux-mêmes, accessibles à tous, égaux pour tous, comme la loi, c'est-à-dire, qu'il faut que les Grands d'un état despotique soient des Dieux. Aussi n'y a-t-il que la Théocratie qui ait le droit d'être despotique; & c'est le comble de l'aveuglement dans les hommes, que d'y prétendre ou d'y consentir.



DE LA GRANDEUR.

En Phyſique & en Géométrie, le terme de grandeur eſt ſouvent abſolu, & ne ſuppoſe aucune comparaiſon : il eſt ſynonyme de quantité, d'étendue. En morale, il eſt relatif, & porte l'idée de ſupériorité. Ainſi, quand on l'applique aux qualités de l'eſprit ou de l'ame, ou collectivement à la perſonne, il exprime un haut degré d'élévation au-deſſus de la multitude.

Mais cette élévation peut être ou naturelle ou factice ; & c'eſt-là ce qui diſtingue la grandeur réelle de la grandeur d'inſtitution. Eſſayons de les définir.

La grandeur d'ame, c'eſt-à-dire la fermeté, la droiture, l'élévation des ſentiments, eſt la plus belle partie de la grandeur perſonnelle. Ajoutez-y un eſprit vaſte, lumineux, profond, & vous aurez un grand homme.

Dans l'idée collective & générale de grand homme, il ſemble que l'on devroit comprendre les plus belles proportions du corps ; le peuple n'y manque jamais. On eſt ſurpris de lire qu'Alexandre étoit petit ; & l'on trouve Achille bien plus grand, lorſqu'on voit dans l'Illiade, qu'aucun de ſes compagnons ne pouvoit remuer ſa lance.

Cette

Cette propenſion que nous avons tous à mêler du phyſique au moral, dans l'idée de la grandeur, vient 1°. de l'imagination, qui ne veut que des meſures ſenſibles ; 2°. de l'épreuve habituelle que nous faiſons de l'union de l'ame & du corps, de leur dépendance & de leur action réciproque, des opérations qui réſultent du concours de leurs facultés. Il étoit naturel, ſur-tout, que, dans les temps où la ſupériorité entre les hommes ſe décidoit à force de bras, les avantages corporels fuſſent mis au nombre des qualités héroïques. Dans des ſiecles moins barbares, on a rangé dans leurs claſſes ces qualités qui nous ſont communes avec les bêtes, & que les bêtes ont au-deſſus de nous. Un grand homme a été diſpenſé d'être beau, nerveux & robuſte.

Mais il s'en faut bien que, dans l'opinion du vulgaire, l'idée de grandeur perſonnelle ſoit réduite encore à ſa pureté philoſophique. La raiſon eſt eſclave de l'imagination, & l'imagination eſt eſclave des ſens. Celle-ci meſure les cauſes morales à la grandeur phyſique des effets qu'elles ont produits, & les apprécie à la toiſe.

Il eſt vraiſemblable que celui des Rois d'Egypte, qui avoit fait élever la plus haute des pyramides, ſe croyoit le plus grand de ces Rois : c'eſt à peu-près ainſi que l'on juge vulgairement ce qu'on appelle les grands hommes.

Le nombre des combattants qu'ils ont

armés, ou qu'ils ont vaincus, & l'étendue de pays qu'ils ont ravagée ou conquise, le poids dont leur fortune a été dans la balance du monde, sont comme les matériaux de l'idée de grandeur que l'on attache à leur personne. La réponse du Pirate à Alexandre, *Quia tu magnâ classe imperator*, exprime, avec autant de force que de vérité, notre maniere de calculer & de peser la grandeur humaine.

Un Roi qui aura passé sa vie à entretenir dans ses états l'abondance, l'harmonie & la paix, tiendra peu de place dans l'Histoire. On dira de lui froidement, *il fut bon*: on ne dira jamais, *il fut grand*. Louis IX seroit oublié, sans la déplorable expédition des Croisades.

A-t-on jamais entendu parler de la grandeur de Sparte incorruptible par ses mœurs, inébranlable par ses loix, invincible par la sagesse & l'austérité de sa discipline? Est-ce à Rome vertueuse & libre, que l'on pense, en rappellant sa grandeur? L'idée qu'on y attache est formée de toutes les causes de sa décadence. On appelle sa grandeur, ce qui entraîna sa ruine: l'éclat des triomphes, le fracas des conquêtes, les folles entreprises, les succès insoutenables, les richesses corruptrices, l'enflure du pouvoir, & cette domination vaste, dont l'étendue faisoit la foiblesse, & qui alloit crouler sous son propre poids.

Ceux qui ont eu l'esprit assez juste pour

ne pas altérer, par tout cet alliage physique, l'idée morale de la grandeur, ont cru du moins pouvoir la restreindre à quelques-unes des qualités qu'elle embrasse. Car où trouver un grand homme, à prendre ce terme à la rigueur?

Alexandre avoit de l'étendue dans l'esprit & de la force dans l'ame. Mais voit-on, dans ses projets, ce plan de justice & de sagesse, qui annonce une ame élevée & un génie lumineux? ce plan qui embrasse & dispose l'avenir, où tous les succès ont leur avantage, où tous les maux inévitables sont compensés par de plus grands biens? *Detecto fine terrarum, per suum rediturus orbem tristis est.* (Senec.) Les vues de César étoient plus belles & plus sages. Mais il faut commencer par le laver du crime de trahison, & oublier ou méconnoître le Citoyen dans l'Empereur, pour trouver en lui un grand homme. Il en est à-peu-près de même de tous les Princes, auxquels la flatterie ou l'admiration a donné le nom de Grands. Ils l'ont été dans quelques parties, dans la législation, dans la politique, dans l'art de la guerre, dans le choix des hommes qu'ils ont employés, & au lieu de dire : *Il a telle ou telle grande qualité*, on a dit du Guerrier, du Politique, du Législateur : *C'est un grand homme. Huc & illuc accedat, ut perfecta virtus sit, æqualitas ac tenor vitæ per omnia constans sibi.* (Senec.)

Il eſt une grandeur factice ou d'inſtitution, qui n'a rien de commun avec la grandeur perſonnelle. Il faut des Grands dans un état, & l'on n'a pas toujours de grands hommes. On a donc imaginé d'élever au beſoin ceux qu'on ne pouvoit agrandir, & cette élévation artificielle a pris le nom de grandeur. Ce terme au ſingulier eſt donc ſuſceptible de deux ſens, & les Grands n'ont pas manqué de ſe prévaloir de l'équivoque. Mais ſon pluriel (les grandeurs) ne préſente plus rien de perſonnel; c'eſt le terme abſtrait de grand dans ſon acception politique; enſorte qu'un grand homme peut n'avoir aucun des caracteres qui diſtinguent ce qu'on appelle les Grands, & qu'un Grand peut n'avoir aucune des qualités qui conſtituent le grand homme.

Mais un Grand, dans un état, tient la place d'un grand homme; il le repréſente; il en a le volume, quoiqu'il arrive ſouvent qu'il n'en ait pas la ſolidité. Rien de plus beau que de voir réunis le mérite avec la place; ils le ſont quelquefois à beaucoup d'égards, & notre ſiecle en a des exemples; mais, ſans faire la ſatyre d'aucun temps ni d'aucuns pays, nous dirons un mot de la condition & des mœurs des Grands, tels qu'il en eſt par-tout, en proteſtant d'avance contre toute alluſion & toute application perſonnelle.

Un Grand doit être auprès du peuple

l'homme de la Cour, & à la Cour l'homme du peuple. L'une & l'autre de ces fonctions demandent ou un mérite recommandable, ou, pour y suppléer, un extérieur imposant. Le mérite ne se donne point, mais l'extérieur peut se prescrire : on l'étudie, on le compose ; c'est un personnage à jouer. L'extérieur d'un Grand devroit être la décence & la dignité. La décence est une dignité négative, qui consiste à ne rien se permettre de ce qui peut avilir ou dégrader son état, & y attacher le ridicule, ou y répandre le mépris. Il s'agit de modifier les dehors de la grandeur, suivant le goût, le caractere & les mœurs des Nations. Une gravité taciturne est ridicule en France ; elle l'auroit été à Athenes. Une politesse légere eût été ridicule à Lacédémone ; elle le seroit en Espagne. La popularité des Pairs d'Angleterre seroit déplacée dans les nobles Vénitiens. C'est ce que l'exemple & l'usage nous enseignent sans étude & sans réflexion. Il semble donc assez facile d'être Grand avec décence.

Mais la dignité positive, dans un Grand, est l'accord parfait de ses actions, de son langage, de sa conduite, en un mot, avec la place qu'il occupe. Or cette dignité suppose le mérite, & un mérite égal au rang. C'est ce qu'on appelle *payer de sa personne.* Ainsi les premiers hommes de l'état devroient faire les plus grandes choses ; condition toujours pénible, souvent impossible à remplir.

Il a donc fallu fuppléer à la dignité par la décoration, & cet appareil a produit fon effet ; le vulgaire a pris le fantôme pour la réalité ; il a confondu la perfonne avec la place. C'eft une erreur qu'il faut lui laiffer, car l'illufion eft la Reine du peuple.

Mais, qu'il nous foit permis de le dire, les Grands font quelquefois les premiers à détruire cette illufion par une hauteur imprudente.

Celui qui, dans les grandeurs, ne fait que repréfenter, devroit favoir qu'il n'éblouit pas tout le monde, & ménager du moins fes confidents, pour les engager au filence. Qu'un homme qui voit les chofes en elles-mêmes, qui refpecte les préjugés, & qui n'en a point, fe montre à l'audience d'un Grand avec fa fimplicité modefte ; que celui-ci le reçoive avec cet air de fupériorité qui protege & qui humilie, le fage n'en fera ni offenfé, ni furpris : c'eft une fcene pour le peuple. Mais, quand la foule s'eft écoulée, fi le Grand conferve fa gravité froide & févere, fi fon maintien & fon langage ne daignent pas s'humanifer, l'homme fimple fe retire en fouriant, & en difant de l'homme fuperbe ce qu'on difoit du Comédien Baron : *Il joue encore hors du Théatre.*

Il le dit tout bas, & il ne le dit qu'à luimême ; car le fage eft bon Citoyen. Il fait que la grandeur, même fictive, exige des

ménagements : il respectera dans celui qui en abuse, ou les aïeux qui la lui ont transmise, ou le choix du Prince qui l'en a décoré, ou, quoi qu'il en soit, la constitution de l'état qui demande que les Grands soient en honneur, & à la Cour & parmi le peuple.

Mais tous ceux qui ont la pénétration du sage, n'en ont pas la modération. *Paucis imponit leviter extrinsecùs induta facies... Tenue est mendacium : perlucet si diligenter inspexeris.* (Senec.) Dans un monde cultivé sur-tout, la vanité des petits humiliée a des yeux de lynx pour pénétrer la petitesse orgueilleuse des Grands; & celui qui, en faisant sentir le poids de sa grandeur, en laisse appercevoir le vuide, peut s'assurer qu'il est de tous les hommes le plus sévérement jugé.

Un homme de mérite élevé aux grandeurs, tâche de consoler l'envie, & d'échapper à la malignité. Mais malheureusement celui qui a le moins à prétendre, est toujours celui qui exige le plus. Moins il soutient sa grandeur par lui-même, plus il l'appesantit sur les autres. Il s'incorpore ses terres, ses équipages, ses aïeux & ses valets, &, sous cet attirail, il se croit un colosse. Proposez-lui de sortir de son enveloppe, de se dépouiller de ce qui n'est pas lui; osez le distinguer de sa naissance & de sa place, c'est lui arracher la plus chere partie de son existence; réduit à lui-même,

il n'eſt plus rien. Etonné de ſe voir ſi haut, il prétend vous inſpirer le reſpect qu'il s'inſpire à lui-même ; il s'habitue avec ſes valets à humilier des hommes libres ; & tout le monde eſt peuple à ſes yeux.

Aſperiùs nihil eſt humili qui ſurgit in altum. (Clod.)

C'eſt ainſi que la plupart des Grands ſe trahiſſent & nous détrompent. Car un ſeul mécontent qui a leur ſecret, ſuffira pour le répandre ; & leur perſonnage n'eſt plus que ridicule, dès que l'illuſion a ceſſé.

Qu'un Grand, qui a beſoin d'en impoſer à la multitude, s'obſerve donc avec les gens qui penſent, & qu'il ſe diſe à lui-même ce que diroient de lui ceux qu'il auroit reçus avec dédain, ou rebutés avec arrogance :

» Qui es-tu donc, pour mépriſer les hom-
» mes ? & qui t'éleve au-deſſus d'eux ? Tes
» ſervices, ou tes vertus ? Mais combien
» d'hommes obſcurs, plus vertueux que
» toi, plus laborieux & plus utiles ! Ta
» naiſſance ? On la reſpecte : on ſalue en
» toi l'ombre de tes ancêtres : mais eſt-ce
» à l'ombre à s'enorgueillir des hommages
» rendus au corps ? Tu aurois lieu de te glo-
» rifier, ſi l'on donnoit ton nom à tes aïeux,
» comme on donnoit au pere de Caton le
» nom de ce fils, *la lumiere de Rome*.
» (Cic. off.) Mais quel orgueil peut t'inſ-
pirer

» pirer un nom qui ne te doit rien, & que
» tu ne dois qu'au hasard? La naissance ex-
» cite l'émulation dans les grandes ames,
» & l'orgueil dans les petites. Ecoute des
» hommes qui pensoient noblement, & qui
» savoient apprécier les hommes. *Point de*
» *Rois qui n'aient eu pour aïeux des Escla-*
» *ves; point d'Esclaves qui n'aient eu des*
» *Rois pour aïeux.* (Plat.) *Personne n'est né*
» *pour notre gloire: ce qui fut avant nous*
» *n'est point à nous.* (Senec.) Consulte-toi,
» rentre en toi-même: *Nudum inspice,*
» *animum intuere, qualis quantusque sit,*
» *alieno an suo magnus.* (Idem.) «.

Il n'y a que la véritable grandeur, nous dira-t-on, qui puisse soutenir cette épreuve; la grandeur factice n'est imposante que par ses dehors. Hé bien, qu'elle ait un cortége fastueux, & des mœurs simples: ce qu'elle aura de dominant sera de l'état, non de la personne. Mais un Grand dont le faste est dans l'ame, nous insulte, corps à corps. C'est l'homme qui dit à l'homme: *tu rampes au-dessous de moi*: ce n'est pas du haut de son rang, c'est du haut de son orgueil qu'il nous regarde & nous méprise.

Mais ne faut-il pas un mérite supérieur, pour conserver des mœurs simples dans un rang élevé? Cela peut être & cela prouve qu'il est très-difficile d'occuper décemment les grandeurs sans les remplir, & de n'être pas ridicule par-tout où l'on est déplacé.

Un Grand, lorsqu'il est un grand hom-

me, n'a recours ni à cette hauteur humiliante qui eſt le ſigne de la dignité, ni à ce faſte impoſant qui eſt le fantôme de la gloire, & qui ruine la haute Nobleſſe par la contagion de l'exemple & l'émulation de la vanité.

Aux yeux du peuple, aux yeux du ſage, aux yeux de l'envie elle-même, il n'a qu'à ſe montrer tel qu'il eſt. Le reſpect le devance, la vénération l'environne ; ſa vertu le couvre tout entier : elle eſt ſon cortége & ſa pompe. Sa grandeur a beau ſe ramaſſer en lui-même, & ſe dérober à nos hommages ; nos hommages vont la chercher (*a*). Mais qu'il faut avoir un ſentiment noble & pur de la véritable grandeur, pour ne pas craindre de l'avilir en la dépouillant de tout ce qui lui eſt étranger ! Qui d'entre les Grands de notre âge, voudroit être ſurpris, comme Fabrice, par les Ambaſſadeurs de Pyrrhus, faiſant cuire ſes légumes ?

(*a*) *Voy.* La Bruyere. Du mérite perſonnel.

F I N.

PIECES

RELATIVES

A BÉLISAIRE.



ANECDOTE
SUR
BÉLISAIRE. (*)

JE vous connois, vous êtes un ſcélérat: Vous voudriez que tous les hommes aimaſſent un Dieu pere de tous les hommes. Vous vous êtes imaginé, ſur la parole de ſaint Ambroiſe, qu'un jeune Valentinien, qui n'avoit pas été baptiſé, n'en avoit pas moins été ſauvé. Vous avez eu l'inſolence de croire, avec ſaint Jérôme, que pluſieurs Païens ont vécu ſaintement. Il eſt vrai que, tout damné que vous êtes, vous n'avez pas oſé aller ſi loin que S. Jean Chryſoſtome, qui, dans une de ſes Homélies (*a*), dit que les préceptes de Jeſus-Chriſt

(*) Par l'Abbé Mauduit, qui prie qu'on ne le nomme pas.

(*a*) III Homélie ſur la I[re] Epître de ſaint Paul aux Corinthiens.

font si légers que plusieurs ont été au-delà par la seule raison. *Præcepta ejus adeò levia sunt, ut multi philosophicâ tantùm ratione excesserint.*

Vous avez même attiré à vous S. Augustin, sans songer combien de fois il s'est rétracté. On voit bien que vous êtes de son avis, quand il dit (*a*) : *Depuis le commencement du genre humain tous ceux qui ont cru en un seul Dieu, & qui ont entendu sa voix selon leur pouvoir, qui ont vécu avec piété & justice, selon ses préceptes, en quelqu'endroit & en quelque-temps qu'ils aient vécu, ils ont été sans doute sauvés par lui.*

Mais ce qu'il y a de pis, Déiste & Athée que vous êtes, c'est qu'il semble que vous ayiez copié mot pour mot S. Paul dans son Epitre aux Romains (*b*) : *Honneur & gloire à quiconque fait le bien, premiérement aux Juifs, & puis aux Gentils ; car lorsque les Gentils, qui n'ont point la loi, font naturellement ce que la loi commande, n'ayant point notre loi, ils sont leur loi à eux-mêmes.* Et après ces paroles il reproche aux Juifs de Rome l'usure, l'adultere & le sacrilége.

Enfin, détestable enfant de Bélial, vous avez osé prononcer de vous-même ces pa-

---

(*a*) Dans sa 49 Epître *à Deo gratias.*
(*b*) Chap. 2.

roles impies sous le nom de Bélisaire : *Ce qui m'attache le plus à ma Religion, c'est qu'elle me rend meilleur & plus humain. S'il falloit qu'elle me rendît farouche, dur, impitoyable, je l'abandonnerois, & je dirois à Dieu dans la fatale alternative d'être incrédule ou méchant : je fais le choix qui l'offense le moins.* J'ai vu d'indignes femmes de bien, des Militaires trop instruits, de vils Magistrats qui ne connoissent que l'équité, des gens de Lettres, malheureusement plus remplis de goût & de sentiment que de Théologie, admirer avec attendrissement ces sottes paroles, & tout ce qui les suit.

Malheureux ! vous apprendrez ce que c'est que de choquer l'opinion des licenciés de ma licence. Vous & tous vos damnés de Philosophes, vous voudriez bien que Confucius & Socrate ne fussent pas éternellement en enfer ; vous seriez fâchés que le Primat d'Angleterre ne fût pas sauvé aussi-bien que le Primat des Gaules. Cette impiété mérite une punition exemplaire. Apprenez votre Catéchisme. Sachez que nous damnons tout le monde, quand nous sommes sur les bancs ; c'est-là notre plaisir. Nous comptons environ deux milliards d'habitants sur la terre. A trois générations par siecle, cela fait environ six milliards ; &, en ne comptant seulement que depuis quatre mille années, le calcul nous donne deux cents quarante milliards de damnés,

ſans compter tout ce qui l'a été auparavant, & tout ce qui doit l'être après. Il eſt vrai que, ſur ces deux cents quarante milliards, il faut ôter deux ou trois mille élus, qui font le beau petit nombre : mais c'eſt une bagatelle; & il eſt bien doux de pouvoir ſe dire en ſortant de table : mes amis, rejouiſſons-nous, nous avons au moins deux cents quarante milliards de nos freres dont les ames, toutes ſpirituelles, ſont pour jamais à la broche, en attendant qu'on retrouve leurs corps pour les faire rôtir avec elles.

Apprenez, Monſieur le Réprouvé, que votre grand Henri IV, que vous aimez tant, eſt damné pour avoir fait tout le bien dont il fut capable; & que Ravaillac, purgé par le Sacrement de Pénitence, jouit de la gloire éternelle; voilà la vraie Religion. Où eſt le temps où je vous aurois fait cuire avec Jean Hus, & Jérôme de Prague, avec Arnauld de Breſſe, avec le Conſeiller du Bourg, & avec tous les infames qui n'étoient pas de notre avis dans ces ſiecles du bon ſens, où nous étions les maîtres de l'opinion des hommes, de leur bourſe, & quelquefois de leur vie?

Qui proféroit ces douces paroles? C'étoit un Moine ſortant de ſa licence. A qui les adreſſoit-il? C'étoit à un Académicien de la premiere Académie de France. Cette ſcene ſe paſſoit chez un Magiſtrat, homme de Lettres, que le Licencié étoit venu

folliciter pour un procès, dans lequel il étoit accufé de Simonie. Et dans quel temps fe tenoit cette conférence à laquelle j'affiftai? C'étoit après boire; car nous avions dîné avec le Magiftrat, & le Moine avec les Valets, & le Moine étoit fort échauffé.

Mon Révérend Pere, lui dit l'Académicien, pardonnez-moi: je fuis un homme du monde, qui n'ai jamais lu les Ouvrages de vos Docteurs. J'ai fait parler un vieux Soldat Romain comme auroit parlé notre du Guefclin, notre Chevalier Bayard, ou notre Turenne. Vous favez qu'à nous autres gens du fiecle, il nous échappe bien des fottifes; mais vous les corrigez; & un mot d'un feul de vos Bacheliers répare toutes nos fautes. Mais comme Bélifaire n'a pas dit un feul mot du Bénéfice que vous demandez, & qu'il n'a point follicité contre vous, j'efpere que vous vous appaiferez, & que vous voudrez bien pardonner à un pauvre ignorant qui a fait le mal fans malice.

A d'autres, dit le Moine: vous êtes une troupe de Coquins qui ne ceffez de prêcher la bienfaifance, la douceur, l'indulgence, & qui pouffez la méchanceté jufqu'à vouloir que Dieu foit bon. En vérité, nous ne vous pafferons pas vos petites confpirations. Vous avez affaire au Révérend Pere Hayer, à l'Abbé Dinoy, & à moi, & nous verrons comment vous vous en tirerez. Nous favons bien que dans le

ſiecle où la raiſon, que nous avions partout proſcrite, commençoit à renaître dans nos climats Septentrionaux, ce fut Eraſme qui étoit tenté de dire, *Sanctè Socrates, ora pro nobis;* Eraſme, à qui on éleva une ſtatue. Le Vayer, le Précepteur de Monſieur, & même de Louis XIV, recueillit tous ces blaſphêmes dans ſon livre de la Vertu des Païens. Il eut l'inſolence d'imprimer que des marauds, tels que Confucius, Socrate, Caton, Epitecte, Titus, Trajan, les Antonin, Julien, avoient fait quelques actions vertueuſes. Nous ne pûmes le brûler, ni lui ni ſon Livre, parce qu'il étoit Conſeiller d'Etat; mais vous, qui n'êtes qu'Académicien, je vous réponds que vous ne ſerez pas épargné.

Le Magiſtrat prit alors la parole, & demanda grace pour le coupable. Point de grace, dit le Moine, l'Ecriture le défend. *Orabat ſceleſtus ille veniam quam non erat conſecuturus.* Le ſcélérat demandoit un pardon qu'il ne devoit pas obtenir. *Oportet aliquem mori pro populo.* Toute l'Académie penſe comme lui, il faut qu'il ſoit puni avec l'Académie.

Ah! frere Triboulet, dit le Magiſtrat, (car Triboulet eſt le nom du Docteur) ce que vous avancez-là eſt bien Chrétien, mais n'eſt pas tout-à-fait juſte. Voudriez-vous que la Sorbonne entiere répondît pour vous, comme le Pere Beauni ſe rendoit pleige pour la bonne Mere, & com-

me toute la Société de Jesus étoit pleige pour le Pere Beauni ? Il ne faut jamais accuser un corps des erreurs des particuliers. Voudriez-vous abolir aujourd'hui la Sorbonne, parce qu'un grand nombre de ses membres adhérent au plaidoyer du Docteur Jean Petit, Cordelier, en faveur de l'assassinat du Duc d'Orléans; parce que trente-six Docteurs de Sorbonne, avec Frere Martin, Inquisiteur pour la Foi, comdamnerent la pucelle d'Orléans à être brûlée vive, pour avoir secouru son Roi & sa patrie; parce que soixante & onze Docteurs de Sorbonne déclarerent Henri III déchu du Trône; parce que quatre-vingts Docteurs excommunierent, au premier Novembre 1592, les Bourgeois de Paris, qui avoient osé présenter requête pour l'admission de Henri IV dans sa Capitale, & qu'ils défendirent qu'on priât Dieu pour ce *mauvais Prince ?* Voudriez-vous, Frere Triboulet, être puni aujourd'hui du crime de vos Peres? L'ame de quelqu'un de ces sages Maîtres a-t-elle passé dans la vôtre *per modum traducis ?* Un peu d'équité, Frere. Si vous êtes coupable de simonie, comme votre partie adverse vous en accuse, la Cour vous fera mettre au pilori; mais vous y serez seul, & les Moines de votre Couvent (puisqu'il y a encore des Moines) ne seront pas condamnés avec vous. Chacun répond de ses faits, &, comme l'a dit un certain Philosophe, il ne faut

pas purger les petits-fils pour la maladie de leur grand-pere. Chacun pour ſoi, & Dieu pour tous. Il n'y a que le loup qui diſe à l'Agneau : ſi ce n'eſt toi, c'eſt donc ton frere.

Allez, reſpectez l'Académie, composée des premiers hommes de l'Etat & de la Littérature. Laiſſez Béliſaire parler en brave Soldat & en bon Citoyen ; n'inſultez point un excellent Ecrivain ; continuez à faire de mauvais Livres, & laiſſez-nous lire les bons. Frere Triboulet ſortit la queue entre les jambes, & ſon Adverſaire reſta la tête haute.

Quand le Magiſtrat & le Philoſophe, ou plutôt quand les deux Philoſophes purent parler en liberté : n'admirez-vous pas ce Moine, dit le Magiſtrat ? il y a quelques jours qu'il étoit entiérement de votre avis. Savez-vous pourquoi il a ſi cruellement changé ? c'eſt qu'il eſt bleſſé de votre réputation. Hélas ! dit l'homme de Lettres, tout le monde penſe comme moi dans le fond de ſon cœur, & je n'ai fait que développer l'opinion générale. Il y a des pays où perſonne n'oſe établir publiquement ce que tout le monde penſe en ſecret. Il y en a d'autres où le ſecret n'eſt plus gardé. L'Auguſte Impératrice de Ruſſie vient d'établir la tolérance dans deux mille lieues de pays. Elle a écrit de ſa propre main : *malheur aux perſécuteurs*. Elle a fait grace à l'Evêque de Rouſtou, condamné

par le synode pour avoir soutenu l'opinion des deux puissances, & pour n'avoir pas su que l'autorité Ecclésiastique n'est qu'une autorité de persuasion ; que c'est la puissance de la vérité, & non la puissance de la force. Elle permet qu'on lise les lettres qu'elle a écrites sur ce sujet important. Comme les choses changent selon les temps ! dit le Magistrat. Conformons-nous au temps, dit l'homme de lettres.

SECONDE ANECDOTE
SUR
BÉLISAIRE.

FRERE Triboulet, de l'ordre de frere Montepulciano, de frere Jacques Clément, de frere Ridicous (*a*), &c. &c. &c. & de plus Docteur de Sorbonne, chargé de rédiger la censure de la fille aînée du Roi, appellée le Concile perpétuel des Gaules, contre Bélisaire, s'en retournoit à son Couvent tout pensif. Il rencontra dans

(*a*) Consultez les Mémoires de l'Etoile, & vous verrez ce qui arriva en place de Greve à ce pauvre Frere Ridicous.

la rue des Maçons la petite Fanchon, dont il est le Directeur, fille du Cabaretier qui à l'honneur de fournir du vin pour le *prima mensis* de Messieurs les Maîtres.

Le pere de Fanchon est un peu Théologien, comme le sont tous les Cabaretiers du quartier de la Sorbonne. Fanchon est jolie, & frere Triboulet entra pour........ boire un coup.

Quand Triboulet eut bien bu, il se mit à feuilleter les livres d'un habitué de paroisse, frere du Cabaretier; homme curieux, qui possede une Bibliotheque assez bien fournie.

Il consulta tous les passages par lesquels on prouve évidemment que tous ceux qui n'avoient pas demeuré dans le quartier de la Sorbonne, comme, par exemple, les Chinois, les Indiens, les Scythes, les Grecs, les Romains, les Germains, les Africains, les Américains, les blancs, les noirs, les jaunes, les rouges, les têtes à laines, les têtes à cheveux, les mentons barbus, les mentons imberbes, étoient tous damnés sans miséricorde, comme cela est juste, & qu'il n'y a qu'une ame atroce & abominable qui puisse jamais penser que Dieu ait pu avoir pitié d'un seul de ces bonnes gens.

Il compiloit, compiloit, compiloit, quoique ce ne soit plus la mode de compiler, & Fanchon lui donnoit de temps en temps de petits soufflets sur ses grosses joues; & frere

Triboulet écrivoit, & Fanchon chantoit, lorſqu'ils entendirent dans la rue la voix du Docteur Tamponet, & de frere Bonhomme, Cordelier à la grande manche, qui argumentoient vivement l'un contre l'autre, & qui ameutoient les paſſants. Fanchon mit la tête à la fenêtre : elle eſt fort connue de ces deux Docteurs, & ils entrerent auſſi pour ...... boire.

Pourquoi faiſiez-vous tant de bruit dans la rue, dit Fanchon ? C'eſt que nous ne ſommes pas d'accord, dit frere Bonhomme. Eſt-ce que vous avez jamais été d'accond en Sorbonne, dit Fanchon ? Non, dit Tamponet ; mais nous donnons toujours des décrets, & nous fixons à la pluralité des voix ce que l'univers doit penſer. Et ſi l'univers s'en moque, ou n'en fait rien, dit Fanchon ? Tant pis pour l'univers, dit Tamponet. Mais de quoi diable vous mêlez-vous, dit Fanchon ? Comment, ma petite ! dit frere Triboulet, il s'agit de ſavoir ſi le Cabaretier qui logeoit dans ta maiſon, il y a deux mille ans, a pu être ſauvé ou non. Cela ne me fait rien, dit Fanchon. Ni à moi non plus, dit Tamponet ; mais certainement nous donnerons un décret.

Frere Triboulet lut alors tous les paſſages qui appuyoient l'opinion, que Dieu n'a jamais pu faire grace qu'à ceux qui ont pris leurs degrés en Sorbonne, ou à ceux qui penſoient comme s'ils avoient pris leurs

degrés ; & Fanchon rioit, & frere Triboulet la laissoit rire Tamponet étoit entiérement de l'avis du Jacobin ; mais le Cordelier Bonhomme étoit un peu plus indulgent. Il pensoit que Dieu pouvoit à toute force faire grace à un homme de bien qui auroit le malheur d'ignorer notre Théologie, soit en lui dépêchant un Ange, soit en lui envoyant un Cordelier pour l'instruire.

Cela est impossible, s'écria Triboulet ; car tous les grands hommes de l'antiquité étoient des paillards. Dieu auroit pu, je l'avoue, leur envoyer des Cordeliers ; mais certainement il ne leur auroit jamais député des Anges.

Et pour vous prouver, frere Bonhomme, par vos propres Docteurs, que tous les Héros de l'antiquité sont damnés, sans exception, lisez ce qu'un de vos plus grands Docteurs séraphiques déclare expressément dans un livre que Mademoiselle Fanchon m'a prêté, voici les paroles de l'Auteur.

Le Cordelier plein d'une sainte horreur,
Baise à genoux l'ergot de son Seigneur ;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaste & brûlante étendue,
Séjour de feu, qu'habitent pour jamais
L'affreuse mort, les tourments, les forfaits:
Trône éternel où sied l'esprit immonde,
Abyme immense où s'engloutit le monde ;
Sépulcre où gît la docte antiquité,
Esprit, amour, savoir, grace, beauté,

Et

Et cette foule immortelle, innombrable
D'enfants du Ciel, créés tous pour le diable.
Tu fais, Lecteur, qu'en ces feux dévorants
Les meilleurs Rois sont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurele;
Ce bon Trajan, des Princes le modele;
Ce doux Titus, l'amour de l'Univers;
Les deux Catons, ces fléaux des pervers;
Ce Scipion, maître de son courage,
Lui qui vainquit & l'amour & Carthage;
Vous y grillez, sage & docte Platon,
Divin Homere, éloquent Cicéron,
Et vous, Socrate, enfant de la sagesse,
Martyr de Dieu dans la profane Grece;
Juste Aristide, & vertueux Solon,
Tous malheureux morts sans confession.

Tamponet écoutoit ce passage avec des larmes de joie : cher frere Triboulet, dans quel pere de l'Eglise as-tu trouvé cette brave décision ? Cela est de l'Abbé Tritheme, répondit Triboulet ; &, pour vous le prouver *à posteriori*, d'une maniere invincible, voici la déclaration expresse du modeste Traducteur, au chapitre seize de sa moëlle théologique.

Cette priere est de l'Abbé Tritheme,
Non pas de moi; car mon œil effronté
Ne peut percer jusqu'à la Cour suprême;
Je n'aurois pas tant de témérité.

Frere Bonhomme prit le livre pour se convaincre par ses propres yeux, & ayant lu quelques pages avec beaucoup d'édifi-

cation; Ah! ah! dit-il, au Jacobin, vous ne vous vantiez pas de tout. C'eſt un Cordelier en Enfer qui parle, mais vous avez oublié qu'il y rencontre S. Dominique, & que ce ſaint eſt damné pour avoir été perſécuteur, ce qui eſt bien pis que d'avoir été Païen.

Frere Triboulet, piqué, lui reprocha beaucoup de bonnes aventures de Cordeliers. Bonhomme ne demeura pas en reſte; il reprocha aux Jacobins de croire à l'Immaculation en Sorbonne, & d'avoir obtenu des Papes une permiſſion de n'y pas croire dans leur Couvent. La querelle s'échauffa; ils alloient ſe gourmer. Fanchon les appaiſa, en leur donnant à chacun un baiſer. Tamponet leur remontra qu'ils ne devoient dire des injures qu'aux profanes, & leur cita ces deux vers, qu'il dit avoir lus autrefois dans les ouvrages d'un Licentié, nommé Moliere :

N'apprêtons point à rire aux hommes,
En nous diſant nos vérités.

Enfin, ils minuterent tous trois le décret, qui fut enſuite ſigné par tous les ſages Maîtres.

» Nous, aſſemblés extraordinairement
» dans la ville des Facéties & dans les mê-
» mes écoles où nous recommandâmes, au
» nombre de ſoixante & onze, à tous les

» ſujets de garder leur ſerment de fidélité à
» leur Roi Henri III ; & en l'année 1592,
» recommandâmes pareillement de prier
» Dieu pour Henri IV, &c., &c.

» Animés du même eſprit, qui nous
» guide toujours, nous donnons à tous les
» Diables un nommé Béliſaire, Général
» d'armée, en ſon vivant, d'un nommé
» Juſtinien ; lequel Béliſaire, outre-paſſant
» ſes pouvoirs, auroit méchamment, pro-
» ditoirement conſeillé audit Juſtinien d'être
» bon & indulgent, & auroit inſinué avec
» malice que Dieu étoit miſéricordieux.
» Condamnons cette propoſition comme
» blaſphématoire, impie, hérétique, ſen-
» tant l'héréſie. Défendons, ſous peine de
» damnation éternelle, ſelon le droit que
» nous en avons, de lire ledit livre ſentant
» l'héréſie, & enjoignons à tous les fideles
» de nous rapporter les exemplaires dudit
» livre, leſquels ne valoient précédemment
» qu'un écu, & que nous revendrons un
» louis d'or avec le décret ci-joint. «

A peine ce décret fut-il ſigné qu'on apprit que tous les Jéſuites avoient été chaſſés d'Eſpagne. Et ce fut une ſi grande joie dans Paris, qu'on ne penſa plus à la Sorbonne.

FIN.

EXTRAIT

D'une Lettre écrite de Geneve.

A M.***

Sur la liste imprimée des propositions que la Sorbonne a extraites de Bélisaire, pour les condamner.

CERTES, on a rendu un grand service à l'Auteur de Bélisaire, en faisant imprimer cette liste. Où la Sorbonne va-t-elle se cacher ? Je me suis amusé l'autre jour à faire lire ces propositions à un homme de bon sens qui a oublié son latin; je lui ai dit que c'étoit un extrait que M. Marmontel avoit fait lui-même des propositions de son livre, qui justifient sa croyance. Il a trouvé qu'on avoit eu tort de mettre le titre en latin ; mais, à cela près, il est convenu que l'Auteur ne pouvoit donner de ses sentiments une apologie plus complete, & qu'il falloit que la faculté de Théologie n'eût pas lu ces passages-là, pour accuser M. Marmontel de manquer de religion. Vous jugez quel a été son étonnement, quand je lui ai dit que c'étoit le catalogue des propositions condamnées,

catalogue donné au public par la Sorbonne elle-même. Il n'a jamais voulu le croire. C'eſt un grand bien que cet extrait ſe répande. La bonne choſe que ce feroit de faire imprimer à côté les contradictoires !

On dit que la Sorbonne, un peu confuſe du tort que cette liſte lui fait dans le public, ſe retranche aujourd'hui à ne condamner qu'un petit nombre de ces propoſitions, & qu'elle réduira les XXXVII à V ou VI. Mais elle oubliera donc ſes propres paroles qu'elle a fait imprimer à la fin de la liſte : *outre les propoſitions qu'on vient de lire, on en a remarqué pluſieurs autres dignes de repréhenſion, mais que cependant on n'a pas jugé à propos de rapporter dans cette liſte, croyant qu'il ſuffiroit d'en faire mention dans la concluſion de la cenſure.* Ces paroles prouvent évidemment que la premiere intention de la Sorbonne a été de condamner *nommément* les XXXVII propoſitions imprimées, & d'en condamner, outre cela, *in globo*, pluſieurs autres qu'elle n'a pas rapportées. Il me ſemble qu'elle doit être en peine du parti qu'elle prendra : ſi elle condamne les XXXVII propoſitions, ſuivant ſon premier projet, elle révoltera tous les gens ſenſés, & ſe rendra odieuſe & ridicule ; ſi elle n'en condamne plus que quelques-unes, elle recule & montre le défaut de la cuiraſſe. Et puis il faudra voir encore

quelles seront les propositions qu'elle réservera pour l'anathême. Je sens quel doit être son embarras, & j'avoue que j'en ai pitié.

P. S. On assure que M. de Marmontel vient d'écrire au Syndic de la Faculté le billet suivant :

» Monsieur, le respect dont je suis pénétré pour les décisions de la Sorbonne, me
» détermine à soutenir désormais les contra-
» dictoires des XXXVII propositions con-
» damnées. «



LES XXXVII VÉRITÉS

OPPOSÉES

AUX XXXVII IMPIÉTÉS

DE BÉLISAIRE.

PAR UN BACHELIER UBIQUISTE.

Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum......
& in cathedrâ derisorum non sedit.

Heureux l'homme qui n'est point entré dans le conseil des impies...... & qui ne s'est point assis dans la chaire des moqueurs. *Ps.* I. *v.* I.


AVIS

AVIS AU LECTEUR.

EN produisant ce petit Ouvrage au grand jour, je me propose deux choses. La premiere, de témoigner ma reconnoissance aux illustres Docteurs, qui, dévoilant par leurs savantes recherches, le venin caché, &, par-là, plus dangereux du Livre de Bélisaire, m'ont arrêté sur le bord du précipice où j'étois prêt à me jetter tête baissée. La seconde est de répandre, autant qu'il est en moi, les saintes lumieres que j'ai recueillies, en méditant profondément leur projet de censure, & de contribuer pro modulo meo *à l'édification publique.*

J'avoue à ma honte que ce mauvais Livre m'avoit séduit, au point de m'être applaudi plus d'une fois en le lisant, de ce que je retrouvois en moi les sentiments que Bélisaire exprimoit; de ce que ses discours ne me paroissoient qu'un développement de ces leçons primitives de morale & de vertu gravées dans mon propre cœur en caracteres ineffaçables: je croyois entendre la voix de la nature; & je ne m'appercevois pas que, plus je l'écoutois, plus mon oreille s'endurcissoit à la voix de la grace.

Je me dois cependant ce témoignage: le précieux flambeau de la Foi, quoiqu'obscurci, n'étoit pas tout-à-fait éteint dans mon ame: j'avois vu avec beaucoup de peine l'Auteur de Bélisaire placer si témérairement dans

le Ciel plusieurs Païens célebres par leurs vertus & par leur bienfaisance : ses propositions à ce sujet m'avoient paru hasardées, inexactes, absolument contraires aux vrais principes, & horriblement dures pour toute oreille théologique. J'en étois sincérement affligé : je blâmois l'Auteur ; mais en même-temps cet esprit d'indulgence que j'avois puisé dans la lecture de son Ouvrage, m'avoit porté à l'excuser.

Je considérois que plusieurs Théologiens, Cordeliers, Jésuites, & même Jacobins, ont soutenu que ceux des Païens qui étant dans l'ignorance invincible de la Religion révélée, ont cherché de bonne-foi la vérité, & pratiqué les devoirs de la loi naturelle, ont pu trouver grace devant la bonté divine ; qu'au défaut d'une foi explicite & formelle *dans les mérites de N. S. J. C., ils ont pu avoir une foi* implicite & virtuelle, *exactement semblable à celle d'un enfant baptisé au moment de sa naissance, & qui meurt une minute après. Personne ne doute que cet enfant n'ait le degré de foi nécessaire pour être sauvé : en conclure, comme a fait l'Auteur de Bélisaire, que Dieu verra d'un œil aussi favorable un homme qui, parmi les orages des passions, au milieu des tentations d'une longue vie, aura conservé, par l'usage courageux de sa liberté, cette innocence que l'enfant est dans l'heureuse impuissance de perdre, c'est raisonner pitoyablement, je le sais bien ; c'est ne pas connoître*

l'efficacité des eaux saintes du Baptême.

L'Auteur a encore, je le sais, un autre tort bien plus grand, c'est d'avoir nommé par leurs noms les Païens qu'il a mis au nombre des élus : les Théologiens les plus relâchés ne se sont point donné cette liberté qui a de grands inconvénients ; car il faudroit connoître un homme bien à fond pour répondre de son salut ; & , s'il est vrai qu'il n'y a guere de Héros pour leurs Valets de-chambre, on peut croire qu'il y a encore moins de Saints.

D'ailleurs, si le droit de canoniser les Catholiques est réservé au Pape seul, quelle témérité n'est ce pas à un homme du monde de canoniser des Païens de son autorité privée ? Cette hardiesse ne seroit pas tolérable, quand il ne s'agiroit que de Païens morts avant la prédication de l'Evangile ; mais sauver des Païens morts depuis la venue de J. C., des Titus, des Antonin, cela révolte ; c'est comme si on sauvoit aujourd'hui l'Empereur de la Chine, ou le grand Turc.

Tout cela est incontestable, ou il faut brûler nos Livres ; mais, comme je l'ai déjà dit, en condamnant la Doctrine, j'excusois l'intention de l'Auteur : après tout, me disois-je, entre les opinions des Théologiens favorables à l'ignorance invincible, & les erreurs de Bélisaire, la différence n'est guere que du plus au moins. Pour distinguer sûrement dans ces matieres ce qui est permis de ce qui ne l'est pas ; pour fixer, entre ces nuan-

ces & ces dégradations imperceptibles d'opinions, la ligne indivisible qui sépare la Foi de l'héréfie, il faut une certaine finesse de dialectique que l'habitude donne, & que tout le monde n'a pas : nous autres, qui nous sommes excercés long-temps sur les bancs à cette précision délicate, nous nous tirons à merveille de toutes ces difficultés ; mais on rencontre journellement dans la société des gens, d'ailleurs très-instruits, remplis d'esprit & de bon sens, qui ne comprennent rien à nos explications : faut il donc juger l'erreur d'un pauvre laïque avec autant de sévérité qu'on jugeroit celle d'un Docteur ? Non sans doute, me disois-je ; & telles étoient mes dispositions, lorsque j'appris le scandale qu'excitoit dans la Faculté ce malheureux Livre, dans lequel les yeux de nos sages Maîtres ont su voir le déisme tout pur.

On peut imaginer combien je fus humilié de n'y avoir vu qu'une simple inexactitude théologique sur le salut des Païens : je frémis, & je sentis combien un jeune Bachelier doit se défier de ses propres lumieres : je me hâtai de relire l'Ouvrage pour tâcher d'y reconnoître le poison qui m'avoit échappé ; mais quel fut mon étonnement d'éprouver, à la seconde lecture, la même impression qu'à la premiere ? Je savois, à n'en pas pouvoir douter, que le Livre, à le prendre in globo, *étoit rempli de principes affreux ; & presque toutes les maximes, prises en détail, m'en paroissoient respectables : en pensant que ce*

que mon cœur approuvoit le plus, étoit peut-être ce qu'il y avoit de plus condamnable, j'étois (pour me servir de la belle comparaison employée par le grand Archevêque à qui nous devons Marie Alacoque) semblable à un homme placé devant une table couverte de mets délicieux, & qui, sachant que plusieurs de ces mets sont empoisonnés, sans pouvoir les discerner, est combattu entre la crainte & le desir.

Je crois que je serois tombé dans le désespoir si un de mes amis ne m'avoit pas procuré l'imprimé des XXXVII propositions extraites de Bélisaire par les Commissaires de la Faculté : à la voix de nos Maîtres, mes perplexités se sont dissipées, & mon esprit s'est senti tout-à-coup éclairé comme par la flamme du bûcher le plus lumineux (a).

En lisant, en étudiant ce choix des propositions jugées dignes de la censure, j'ai connu les erreurs que je devois détester; &, par une conséquence nécessaire, les vérités que je devois croire & chérir. Enfant docile de la sacrée Faculté, soumis de cœur & d'esprit aux précieuses instructions de cette bonne Mere, j'ai cherché à m'en pénétrer de plus en plus, en me développant à moi-même la chaîne des vérités opposées aux erreurs qu'elle m'a fait connoître; & c'est dans cette vue que j'ai rédigé l'Ecrit que je donne au

(a) Voyez plus bas, Vérité XXXIV.

public. Je me flatte qu'on y reconnoîtra l'esprit qui a dirigé le choix des propositions trouvées répréhensibles.

J'ai fait imprimer l'ouvrage à deux colonnes, afin de mettre toujours le remede à côté du mal. Il est fâcheux que la forme oratoire de plusieurs de ces propositions ait rarement permis d'y opposer des contradictoires énoncées dans la forme logique & rigoureuse. Parmi les XXXVII propositions, il y en a de fort composées, qui renferment d'autres propositions incidentes, ou des suppositions, soit expresses, soit tacites ; il n'est pas toujours facile de déméler ce qu'il y a de véritablement répréhensible dans ce bloc de propositions, & la vérité précise qui doit résulter de la condamnation. J'ai fait de mon mieux pour saisir le vrai but des Docteurs ; j'ai été obligé de me livrer à quelques explications ; j'ai quelquefois, dans le doute, envisagé les propositions dans tous les sens possibles ; ce qui m'a donné plusieurs contradictoires très-différentes, entre lesquelles le Lecteur choisira ; s'il n'aime mieux, ce qui est peut-être le plus sage, se contenter de croire implicitement *qu'il y en a une de vraie, en attendant patiemment que la Faculté ait revélé celle à laquelle il faudra donner une croyance* explicite.

Je regrette de n'avoir pu, quelques efforts que j'aie faits, éclaircir également tous les points de Doctrine qui doivent résulter de la censure de Bélisaire ; mais je proteste que j'ai

fait, pour y parvenir, tout ce qui a dépendu de moi. Après tout, je n'ai pas dû m'arroger ce qui ne m'appartient pas; il ne convient point à mon âge de décider ce que nos sages Maîtres ont laissé indécis, & mes lumieres sont trop inférieures aux leurs pour me flatter de deviner toujours le véritable objet de leur improbation.

Au reste, ces légeres incertitudes sont des bagatelles, & il n'en résulte pas moins, de la comparaison des propositions de Bélisaire & des propositions opposées, un corps de vérités bien lumineuses, bien consolantes, bien capables de faire aimer la Religion, & de ramener les incrédules modernes au joug de la foi: je m'estimerai heureux si, en coopérant à une œuvre si sainte, je puis me montrer un digne Bachelier, & mériter de parvenir un jour aux suprêmes honneurs du bonnet: j'entends le bonnet de DOCTEUR.

IMPIÉTÉS DE BÉLISAIRE.

Indiculus propositionum exceptarum ex libro cui titulus, Bélisaire.

A Paris, chez Merlin, 1767.

De indifferentiâ omnium Religionum circà salutem.

PRIMA PROPOSITIO.

DIEU nous a donné deux guides, qui doivent être d'accord ensemble, la lumiere de la foi, & celle du sentiment. Ce qu'un sentiment naturel & irrésistible nous assure, la foi ne peut le désavouer.... C'est la même voix qui se fait entendre du haut du Ciel & du fond de mon ame. Il n'est pas possible qu'elle se démente ; &, si d'un côté je l'entends me dire que l'hom-

VÉRITÉS OPPOSÉSES
AUX ERREURS DE BÉLISAIRE.

De l'indifférence des religions par rapport au falut.

OBSERVATION. *Ce n'eſt pas ſans de bonnes raiſons que les Docteurs ont compris ſous ce titre les ſeize premieres propoſitions extraites de Béliſaire, & qu'ils l'ont préféré à celui-ci, qui ſe préſentoit comme ſous la main.* Du ſalut des Païens qui ont obſervé la loi naturelle. *Ce dernier titre auroit rappellé les opinions un peu adoucies de quelques Théologiens, peut-être trop relâchés, mais qu'on a cependant regardés comme Catholiques: or, quoique les perſonnes verſées dans la Théologie voient très-nettement la différence de ces opinions & de celles de Béliſaire, les Gens du monde auroient pu ne la pas ſaiſir auſſi-bien, & trouver l'Auteur excuſable; au lieu que le titre que les Docteurs ont choiſi, préſente tout-d'un-coup les ſentiments de M. Marmontel, ſous le jour le plus odieux; c'eſt un avantage qui n'étoit pas à négliger pour la bonne cauſe.*

PREMIERE PROPOSITION.

DIEU nous a donné deux guides, qui peuvent n'être pas d'accord enſemble, la lumiere de la foi & celle du ſentiment. Ce qu'un ſentiment naturel & irréſiſtible nous aſſure, la foi peut le déſavouer..... Ce n'eſt pas la même voix qui ſe fait entendre du haut du Ciel & du fond de mon ame, il eſt poſſible que l'une démente l'autre, & que tandis que l'une me dit d'un côté que l'hom-

me juste & bienfaisant est cher à la Divinité ; de l'autre, elle ne me dit pas qu'il est l'objet de ses vengeances.

II. Et qui vous répond, dit l'Empereur, que cette voix qui parle à votre cœur soit une révélation secrete ? Si elle ne l'est pas, Dieu me trompe, dit Bélisaire, & tout est perdu. C'est elle qui m'annonce un Dieu, elle qui m'en prescrit le culte, elle qui me dicte sa loi. Auroit-il donné l'ascendant irrésistible de l'évidence à ce qui ne seroit qu'une erreur ?

III. Que vous fait-elle donc voir si clairement, reprit Justinien, cette lueur foible & trompeuse ! Qu'une Religion qui m'annonce un Dieu propice & bienfaisant, est la vraie, dit Bélisaire ; & que tout ce qui répugne à l'idée & au sentiment que j'en ai conçu n'est pas de cette Religion.

IV. La révélation n'est que le supplément de la conscience.

V. Je reconnois, dit Bélisaire, qu'il y a des vérités qui intéressent les mœurs ; mais observez que Dieu en a fait des vérités de

me juste & bienfaisant est cher à la Divinité, l'autre me dise que l'homme juste, bienfaisant est l'objet de ses vengeances.

II. Rien ne nous répond que cette voix qui parle à notre cœur (*la raison*), soit une révélation secrete: elle peut ne l'être pas sans que Dieu nous trompe & que tout soit perdu. Ce n'est point la raison qui nous annonce un Dieu, qui nous en prescrit le culte; qui nous dicte sa loi.... N'a-t-il pas pu donner l'ascendant irrésistible de l'évidence à ce qui ne seroit qu'une erreur ?

III. La lueur foible & trompeuse de la raison ne nous fait point voir clairement qu'une Religion qui nous annonce un Dieu propice & bienfaisant soit la vraie, & que des opinions qui répugnent à l'idée & au sentiment que nous avons de ce Dieu bienfaisant, ne soient pas de cette Religion.

IV. La révélation est toute autre chose que le supplément de la conscience ; car suppléer simplement à la conscience, ce seroit ajouter simplement les vérités révélées à celles dont la conscience nous instruit, sans rien enseigner de contraire à celles-ci : or, la révélation fait tout autre chose, comme chacun sait.

V. Les vérités qui intéressent les mœurs, ne sont point vérités de sentiment ; & on trouve des gens sensés qui en doutent.

ſentiment, dont aucun homme ſenſé ne doute.

VI. Les vérités myſtérieuſes qui ont ſoin d'être révélées, ne tiennent point à la morale. Examinez-les bien : Dieu les a détachées de la chaîne de nos devoirs, afin que, ſans la révélation, il y eût par-tout d'honnêtes gens.

VII. Qu'on me propoſe des myſteres inconcevables, je m'y ſoumets ; & je plains ceux dont la raiſon eſt moins éclairée ou moins docile que la mienne : mais j'eſpere pour eux en la bonté d'un pere dont tous les hommes ſont les enfants, & en la clémence d'un Juge qui peut faire grace à l'erreur.

VIII. La Cour de celui qui m'attend, ſera infiniment plus auguſte & plus belle (*que celle de Titus, de Trajan & des Antonin.*) Elle ſera compoſée de ces Titus, de ces Trajan, de ces Antonin, qui ont fait les délices du monde. C'eſt avec eux & tous les gens de bien, de tous les pays & de tous les âges, que le pauvre aveugle Béliſaire ſe trouvera devant le trône du Dieu juſte & bon.

IX. Vous eſpérez trouver, dit-il (*l'Empereur*) à Béliſaire, les Héros Païens dans

VI. Les vérités myſtérieuſes qui ont beſoin d'être révélées (comme la Trinité, l'Incarnation, la Tranſubſtantiation), tiennent à la morale. Examinez-les bien, & vous verrez que Dieu y a lié la chaîne de nos devoirs, afin que, ſans la révélation, il n'y eût nulle part d'honnêtes gens.

VII. Quand on propoſe des myſteres inconcevables, c'eſt fort bien fait de s'y ſoumettre; mais il ne faut pas s'en tenir à plaindre ceux dont la raiſon eſt moins éclairée & moins docile que la nôtre; il ne faut point eſpérer pour eux en la bonté d'un pere dont tous les hommes ſont les enfants; il ne faut point croire que Dieu ſoit un Juge clément qui fait grace à l'erreur.

VIII. Les Titus, les Trajan & les Antonin, qui ont fait les délices du monde, ſeront damnés éternellement; & les gens de bien de certains ſiecles & de certains pays ne ſe trouveront point devant le trône du Dieu juſte & bon.

IX. Béliſaire ne devoit avoir aucune peine à croire qu'entre ſon ame & celle

le Ciel ! y pensez-vous ? Ecoutez, mon voisin, dit Bélisaire.... Je ne puis me résoudre à croire qu'entre mon ame & celle d'Aristide, de Marc-Aurele & de Caton, il y ait un éternel abyme ; &, si je le croyois, je sens que j'en aimerois moins l'Etre excellent qui nous a faits.

(*In notâ infrà paginam, ad hæc verba :* Les Héros Païens dans le Ciel, *legitur :*

Les Peres de l'Eglise ont décidé que Dieu feroit un miracle plutôt que de laisser mourir hors la voie du salut celui qui auroit fidélement suivi la loi naturelle. Mais on sait que Justinien étoit fanatique & persécuteur.

(*Et in additione ad hanc notam in calce operis additâ habetur.*)

Suarès, & presque tous les Auteurs de son temps, enseignent que la connoissance implicite des vérités mystérieuses de la Religion Chrétienne, suffit, pour le salut, aux personnes qui sont dans l'impossibilité de les connoître distinctement ; qu'il suffit, dans ce cas, de connoître & de croire d'une véritable foi *l'existence de Dieu & sa providence, & d'observer fidélement la loi naturelle.*

Ce sentiment n'a jamais été condamné par l'Eglise ; & les Auteurs qui les combattent, comme Sylvius, Habert, &c. ne le rejettent que comme moins probable.

Innocent IX & le Clergé de France, dans l'Assemblée de 1700, n'ont donné aucune atteinte à ce sentiment de Suarès. La plus saine partie des Théologiens s'accordent à dire que les Infideles, dont l'erreur est de bonne foi, peuvent, avec des graces surnaturelles que Dieu leur accorde, observer la loi naturelle ; & que, s'ils le font, Dieu ne permettra jamais qu'ils meurent sans la connoissance des vérités nécessaires au salut.

S. Thomas, dans son Commentaire sur le Livre des Sentences, se propose la difficulté des incrédules.

Nullus damnatur in hoc quod vitare non potest : sed

d'Ariſtide, de Marc-Aurele & de Caton, il y eût un éternel abyme; cette croyance ne devoit point diminuer l'idée qu'il avoit de la bonté du Créateur.

aliquis natus in sylvis, vel inter infideles, non potest distinctè de fidei articulis cognitionem habere: ergo non damnatur; & tamen non habet fidem explicitam: ergò videtur quòd explicatio fidei non sit de necessitate salutis.

Voici sa réponse: *In eis quæ sunt necessaria ad salutem, nunquàm Deus homini quærenti suam salutem deest, vel defuit, nisi ex culpâ suâ remaneat: undè explicatio eorum quæ sunt necessitate salutis, vel divinitùs homini provideretur per prædicationem fidei, sicut patet de Cornelio; vel per revelationem (intimam) quâ suppositâ, in potestate est liberi arbitrii, ut in actum fidei erumpat.* Distinct. 25, quæst. 2, art. 1.

X. J'espere y voir (*devant le trône du Dieu juste & bon*), ajouta-t-il, l'auguste & malheureux vieillard qui m'a privé de la lumiere; car il a fait du bien, & il l'a fait par goût; &, s'il a fait du mal, il l'a fait par surprise.

XI. Par-là, reprit Justinien, vous allez sauver bien du monde! Est-il besoin, dit Bélisaire, qu'il y ait tant de réprouvés?

XII. Vous vous faites, dit l'Empereur,
X.

X. Bélisaire ne devoit point espérer de voir Justinien dans le Ciel, encore qu'il eût fait le bien par goût, & le mal par surprise, *ou peut-être*, (*car les Docteurs n'ont pas expliqué si Bélisaire s'est trompé dans le droit ou dans le fait*) *peut-être* cet Empereur avoit fait le mal par goût, & le bien par surprise; *peut-être* avoit-il fait le bien sans goût, & le mal sans surprise; *peut-être* n'avoit-il point fait de bien du tout.

Cette proposition est une de celles dont il est le plus difficile de démêler le venin. Dans son sens apparent elle ne présente autre chose, sinon que Bélisaire espere que Justinien sera sauvé malgré le mal qu'il lui a fait, & cela paroit un sentiment de charité louable : on est même porté assez naturellement à croire que, s'il n'est pas permis de placer nommément un Prince Païen dans le Ciel, il ne l'est pas davantage de damner nommément un Prince Chrétien ; du moins cette contre-partie de la canonisation n'a pas encore été mise en usage dans l'Eglise.

Ces réflexions m'ont fait penser qu'il se pourroit que, suivant les Docteurs, le tort de Bélisaire ne fût pas d'avoir espéré le salut de Justinien, mais de n'en avoir pas été sûr, parce qu'en effet Bélisaire devoit penser que le péché qu'avoit commis cet Empereur, en lui faisant crever injustement les yeux, étoit expié surabondamment par les supplices qu'il avoit fait souffrir aux hérétiques pour les convertir. Un Prince aussi zélé ne pouvoit jamais être damné, suivant ce beau mot de l'Apôtre saint Pierre : LA CHARITÉ COUVRE LA MULTITUDE DES PÉCHÉS. *Je soumets respectueusement cette conjecture à la décision du* prima mensis.

XI. Il faut bien se garder de sauver tant de monde; il est fort bon qu'il y ait beaucoup de réprouvés.

XII. Une Religion douce n'est point du

une religion en effet bien douce ! Et c'est la bonne, reprit Bélisaire. Ne voulez-vous pas que je me représente le Dieu que je dois adorer comme un tyran triste & farouche, qui ne demande qu'à punir ? Je sais bien que lorsque des hommes jaloux, superbes, mélancoliques, nous le représentent, ils le font colere & violent comme eux; mais ils ont beau lui attribuer leurs vices, je tâche, moi, de ne voir en lui que ce que je dois imiter. Si je me trompe, au moins suis-je assuré que mon erreur est innocente.

XIII. Moi, dit Bélisaire, je suis certain qu'il ne punit qu'autant qu'il ne peut pardonner; que le mal ne vient point de lui, & qu'il a fait au monde tout le bien qu'il a pu. (*& in notâ infrà paginam*) On attribue ici à Bélisaire l'opinion des Stoïciens, adoptée par Léibnitz & par tous les Optimistes.

XIV. Ce qui m'y attache (*à la Religion*), c'est qu'elle me rend meilleur & plus humain. S'il falloit qu'elle me rendît farouche, dur, impitoyable, je l'abandonnerois, & je dirois à Dieu, dans l'alternative fatale d'être incrédule ou méchant : je fais le choix qui t'offense le moins. Heureusement, elle est selon mon cœur. Aimer Dieu, aimer ses semblables, quoi de plus simple & de plus naturel ! Vouloir du bien à qui nous fait du mal; quoi de plus grand, de plus sublime ! Ne voir dans les afflictions

tout la bonne. Pourquoi ne pas se représenter le Dieu que l'on doit adorer comme un tyran triste & farouche, qui ne demande qu'à punir ? Quand les hommes jaloux, superbes, mélancoliques, le représentent colere & violent comme eux, & qu'ils lui attribuent leurs vices, ils font fort bien ; mais on a grand tort de ne voir en lui que ce qu'on doit imiter : c'est une erreur scandaleuse & très-criminelle.

XIII. Il n'est point certain que Dieu ne punisse qu'autant qu'il ne peut pardonner, que le mal ne vient point de lui, & qu'il ait fait au monde tout le bien qu'il a pu.

XIV. Si la Religion rend meilleur & plus humain, ce n'est point-là ce qui doit nous y attacher ; il faudroit y tenir aussi fortement quand elle nous rendroit durs, farouches, impitoyables. Il vaut mieux, devant Dieu, être méchant qu'incrédule.

Il est difficile de savoir avec certitude quelles sont les vérités que la Sorbonne veut nous enseigner, en comprenant dans la censure la seconde moitié de la XIVe proposition : car ce que dit Bélisaire pourroit être condamnable, ou parce que la Religion n'est pas conforme aux sentiments d'un cœur honnête comme celui de

que les épreuves de la vertu ; quoi de plus consolant pour l'homme !

XV. Dieu m'a créé foible, il sera indulgent ; il sait bien que je n'ai ni la folie ni la malice de vouloir l'offenser ; c'est une rage impuissante & absurde que je ne conçois même pas.

XVI. Et qui de nous est juste, dit l'Empereur ? Celui qui fait de son mieux pour l'être, dit Bélisaire ; car la droiture est dans la volonté.

Bélisaire, *ou parce qu'*il n'est pas heureux qu'elle y soit conforme, *ou parce qu'*aimer Dieu & ses semblables, n'est pas simple & naturel; *que* vouloir du bien à qui nous fait du mal, n'est pas grand & sublime; *que* ne voir dans les afflictions que les épreuves de la vertu, n'est pas consolant; *ou parce que* tout cela, quoique simple & naturel, grand, sublime & consolant pour l'homme, ne forme pas le caractere de la Religion. *J'avoue humblement que je n'ose pas décider qu'elle est précisément de ces propositions celle que l'on doit croire.*

XV. Quoique Dieu m'ait créé foible, il ne sera point indulgent; il croit que les hommes peuvent avoir la folie & la malice de vouloir l'offenser : une pareille volonté n'est point une rage impuissante & absurde, & on la conçoit très-bien.

XVI. Qui de nous est juste ? ce n'est pas celui qui fait de son mieux pour l'être ; car la droiture n'est pas dans la volonté.

De indifferentiâ principum circà Religionem.

XVII. Dieu n'a pas besoin de vous pour soutenir sa cause, dit Bélisaire. Est-ce en vertu de vos Edits que le Soleil se leve, & que les étoiles brillent au Ciel?

XVIII. Si la Providence a rendu indépendant de ces vérités sublimes l'ordre de la société, l'état des hommes, le destin des Empires, les bons & mauvais succès des choses d'ici-bas, pourquoi les Souverains ne font-ils pas comme elle?... Je vois, dit l'Empereur, que vous ne leur laissez que le soin de ce qui intéresse les hommes.

De l'indifférence des Princes pour la Religion.

OBSERVATION. *J'ai d'abord pensé qu'il auroit été plus convenable de ne donner d'autre titre aux propositions qui suivent, que celui-ci :* De tolerantià civili, De la tolérance civile : *il faut avouer que ce titre auroit été plus simple ; mais celui que les Docteurs ont choisi a l'avantage de renfermer une bien grande instruction. Il nous apprend qu'aux yeux de la Faculté,* un Prince tolérant, c'est-à-dire, un Prince qui ne fait point usage de sa puissance pour contraindre ses Sujets à suivre sa Religion, & à faire céder leur conscience à la sienne, qui ne punit point par l'exil, par les supplices & la mort même, ceux qui pensent autrement que lui, est précisément la même chose qu'un Prince indifférent pour sa Religion ; *d'où il résulte que la Sorbonne est fermement convaincue que l'*intolérance civile est de l'essence de la Religion ; que l'usage d'exiler, d'emprisonner, de brûler les Hérétiques, est un usage pieux, très-conforme à l'esprit du Christianisme, très-bon à conserver ou à rétablir. *Or, il est fort utile qu'on sache que la Sorbonne pense ainsi.*

XVII. Dieu a besoin des Princes pour soutenir sa cause. N'est-ce pas en vertu de leurs Edits que le Soleil se leve & que les étoiles brillent au Ciel ?

XVIII. Si la Providence a rendu indépendant des vérités sublimes de la révélation l'ordre de la société, l'état des hommes, le destin des Empires, les bons & les mauvais succès des choses d'ici-bas, ce n'est pas une raison pour que les Souverains fassent comme elle, & pour qu'ils se bornent au soin de ce qui intéresse les hommes.

XIX. Dieu remet aux Princes le ſoin de juger les actions des hommes ; mais il ſe réſerve à lui ſeul le droit de juger les penſées.

XX. Plût au Ciel que Juſtinien eût renoncé comme eux (*l'Empereur Conſtance & Théodoric, Roi des Goths*) au droit d'aſſervir la penſée.

XXI. Si la liberté de penſer eſt ſans frein, dit l'Empereur, la liberté d'agir ſera bientôt de même.

Point du tout, reprit Béliſaire ; c'eſt-là que l'homme rentre ſous l'empire des loix.

XXII. Les eſprits ne ſont jamais plus unis que lorſque chacun eſt libre de penſer comme bon lui ſemble. Savez-vous ce qui fait que l'opinion eſt jalouſe, tyrannique & intolérante ? c'eſt l'importance que les Souverains ont le malheur d'y attacher ; c'eſt la faveur qu'ils accordent à une ſecte, au préjudice & à l'excluſion de toutes les ſectes rivales.

XXII. Le plus frivole objet devient

XIX.

XIX. Dieu n'a pas ſeulement remis aux Princes le ſoin de juger des actions des hommes, il leur a remis auſſi le droit de juger les penſées.

XX. Il eût été fâcheux que Juſtinien eût renoncé au droit d'aſſervir la penſée.

XXI. Si la liberté de penſer eſt ſans frein, celle d'agir ſera bientôt de même : car les loix n'ont pas plus d'empire ſur les actions que ſur les penſées.

XXII. Lorſque chacun eſt libre de penſer comme bon lui ſemble, les eſprits n'en ſont pas plus unis : l'opinion ſeroit jalouſe, tyrannique & intolérante, quand même les Princes n'y attacheroient aucune importance ; les ſectes rivales ſe déchireroient, quand il n'y en auroit aucune de favoriſée au préjudice & à l'excluſion des autres.

Voici un exemple de ces propoſitions, qui, pouvant être enviſagées ſous pluſieurs faces, laiſſent quelque doute ſur la vérité que les Docteurs ont en vue d'établir par leur condamnation. Peut-être ont-ils voulu nous enſeigner que l'opinion n'eſt jamais jalouſe, tyrannique & intolérante ; *que* les Princes ne peuvent jamais y attacher trop d'importance ni trop favoriſer une ſecte au préjudice & à l'excluſion de toutes les ſectes rivales ; *que* c'eſt le vrai moyen d'unir tous les eſprits & de tout pacifier : *il n'eſt pas impoſſible que ce ſoit-là leur véritable ſens.*

XXIII. Un objet frivole ne devient pas

grave, dès qu'il influe sérieusement sur l'état des Citoyens : & croyez que cette influence est ce qui anime les partis. Qu'on attache le même intérêt à une dispute élevée sur le nombre des grains de sable de la mer, on verra naître les mêmes haines.

XXIV. Qu'il n'y ait plus rien à gagner sur la terre à se débattre pour le Ciel ; que le zele de la vérité ne soit plus un moyen de perdre son rival ou son ennemi, de s'élever sur leurs débris, de s'enrichir de leurs dépouilles, d'obtenir une préférence à laquelle ils pouvoient prétendre, tous les esprits se calmeront, toutes les sectes seront tranquilles.

plus grave, quoiqu'il influe sérieusement sur l'état des Citoyens : les partis n'en seroient par moins animés, quand cette influence seroit nulle : quand même une dispute élevée sur le nombre des grains de sable de la mer influeroit sérieusement sur l'état des Citoyens (*les exposeroit à la perte de leur honneur, de leur liberté, de leurs biens, de leur vie,*) elle n'exciteroit aucune haine.

Ne pourroit-on pas croire aussi que les Docteurs ont voulu nous apprendre que les disputes des Théologiens ne sont jamais frivoles? *En effet, cette vérité est notoire pour tous ceux qui ont lu avec attention l'Histoire Ecclésiastique.*

Il faut, au reste, bien se garder de penser qu'ils aient prétendu condamner dans cette proposition la supposition qu'ils voudroient y faire soupçonner, que la Religion est un objet frivole; car l'Auteur ne disant rien qui approche de cette supposition, ce seroit une insinuation calomnieuse & atroce : or, les Docteurs sont incapables de calomnier.

XXIV. *Me voici encore dans l'embarras : je n'ose prononcer si la condamnation tombe ici sur la proposition conditionnelle qu'énonce l'Auteur, ou sur les suppositions tacites que les Docteurs y ont vues. Pour ne laisser aucun subterfuge à l'erreur, j'ajoute à la contradiction directe, les contradictoires des deux suppositions que sous-entend l'Auteur. Les trois propositions qu'on peut opposer à la proposition condamnée, sont, ou celle-ci :* quand il n'y auroit rien à gagner sur la terre à se débattre pour le Ciel; quand le zele de la vérité ne seroit jamais un moyen de

XXV. Le Ciel m'en préserve (*de rendre le zele d'un Prince inutile à la Religion*,) dit Bélisaire ! Je suis sûr de lui laisser le plus infaillible moyen de la rendre chere à ses Peuples : c'est de faire juger de la sainteté de sa croyance par la sainteté de ses mœurs ; c'est de donner son regne pour exemple & pour gage de la vérité qui l'éclaire & qui le conduit.

perdre son rival ou son ennemi, de s'élever sur leurs débris, de s'enrichir de leurs dépouilles, d'obtenir une préférence à laquelle ils pouvoient prétendre, les esprits ne s'en calmeroient pas davantage, & les sectes n'en seroient pas plus tranquilles. *Ou celle-ci :* il n'y a jamais eu rien à gagner sur la terre à se débattre pour le Ciel ; le zele de la vérité n'a jamais été un moyen de perdre son rival ou son ennemi, de s'élever sur leurs débris, de s'enrichir de leurs dépouilles, d'obtenir une préférence à laquelle ils pouvoient prétendre. *Ou enfin celle-ci :* quoiqu'il y ait eu quelquefois d'assez bonnes choses à gagner sur la terre à se débattre pour le Ciel, jamais ceux qui se sont débattus pour le Ciel, n'ont cherché à rien gagner sur la terre ; &, quoique le zele de la vérité ait pu être quelquefois un moyen de perdre son rival ou son ennemi, &c, &c, &c., jamais les zélés n'ont usé de ce moyen.

Il est certain que la condamnation de la proposition dont il s'agit, nous oblige à croire au moins une de ces trois choses.

XXV. Le plus infaillible moyen qu'ait un Prince de rendre la Religion chere à ses Peuples, n'est pas de faire juger de la sainteté de sa croyance par la sainteté de ses mœurs, de donner son regne pour exemple & pour gage de la vérité qui l'éclaire & qui le conduit : punir, exiler, empoisonner ceux qui refusent de la croire, seroit un moyen tout autrement infaillible

XXVI. Et qui appaiſera les troubles élevés, demanda l'Empereur ? L'ennui, répondit Béliſaire ; l'ennui de diſputer ſur ce qu'on n'entend pas, ſans être écouté de perſonne. C'eſt l'attention qu'on a donnée aux nouveautés qui a produit tant de novateurs. Qu'on n'y mette aucune importance, bientôt la mode en paſſera.

XXVII. Elle (*la Vérité*) triomphera, dit Béliſaire, mais vos armes ne ſont pas les ſiennes. Ne voyez-vous pas qu'en donnant à la Vérité le droit du glaive, vous le donnez à l'erreur ? Que pour l'exercer, il ſuffira d'avoir l'autorité en main, & que la perſécution changera d'étendards & de victimes au gré de l'opinion du plus fort. Ainſi Anaſtaſe a perſécuté ceux que Juſtinien protege; & les enfants de ceux qu'on égorgeoit alors, égorgent à leur tour la poſtérité de leurs perſécuteurs.

de la rendre chere à ses peuples.

XXVI. L'ennui de disputer sur ce qu'on n'entend pas, sans être écouté de personne, n'appaise point les troubles; quand on ne donneroit aucune attention aux nouveautés, il n'y auroit pas moins de novateurs, & la mode n'en passeroit point.

Cette proposition est encore une de celles qui renferment une supposition tacite; car Bélisaire suppose évidemment que les disputes dont il parle sont ennuyeuses & inintelligibles. Il faudroit être bien injuste, pour trouver mauvais que les Docteurs condamnassent une supposition si scandaleuse. Aussi suis-je très-convaincu que c'est-là ce qui, dans cette proposition, a le plus enflammé leur zele & que la vérité qu'ils ont voulu nous enseigner est celle-ci: Jamais les disputes Théologiques ne sont ennuyeuses; on s'y entend toujours parfaitement; tout le monde les écoute, & s'en occupe avec un plaisir toujours nouveau.

XXVII. Les armes temporelles sont les armes de la Vérité: le droit du glaive lui appartient exclusivement; & l'erreur, lors même qu'elle aura l'autorité en main, ne pourra l'exercer, parce qu'elle sera l'erreur. Il ne s'ensuit donc pas que la persécution changera d'étendards & de victimes au gré de l'opinion du plus fort. Il est bien vrai qu'Anastase a persécuté ceux que Justinien a protégés, & que les enfants de ceux qu'on égorgeoit alors, ont égorgé à leur tour la postérité de leurs persécuteurs; mais il faut remarquer que lorsque les Hérétiques égorgent les Orthodoxes, ils persécutent la Vérité; au lieu que quand ce sont les Orthodoxes qui égorgent les Hérétiques, ils ne

XXVIII. Dans les espaces immenses de l'erreur, la vérité n'est qu'un point. Qui l'a saisi ce point unique ? Chacun prétend que c'est lui ; mais quelle preuve ? & l'évidence même le met-elle en droit d'exiger, le fer à la main, qu'un autre en soit persuadé ?

XXIX. La persuasion vient du Ciel ou des hommes. Si elle vient du Ciel, elle a par elle-même un ascendant victorieux ; si elle vient des hommes, elle n'a que les droits de la raison sur la raison.

XXX. A quoi pense un mortel de donner pour loi sa croyance ? Mille autres, d'aussi bonne-foi, ont été séduits & trompés.

font que punir l'erreur : ainsi le raisonnement de Bélisaire n'est qu'un sophisme fondé sur une équivoque. Il a très-bien observé que les différents partis se massacroient alternativement ; mais il n'a pas vu que ces massacres alternatifs méritent ou ne méritent pas le nom de persécutions, suivant que ce sont les Hérétiques ou les Orthodoxes qui massacrent.

XXVIII. Le Prince orthodoxe est toujours sûr d'avoir saisi le point unique de la vérité dans les espaces immenses de l'erreur. Il a raison de prétendre qu'il l'a saisi plutôt que tout autre, & que c'est lui qui est Orthodoxe, & non ceux qui pensent autrement que lui. Cette prétention n'a pas besoin d'autres preuves que celles qui lui ont paru bonnes. Elles suffisent pour le mettre en droit d'exiger, le fer à la main, que tous ses sujets en soient persuadés.

XXIX. La persuasion qui vient du Ciel n'a point par elle-même un ascendant victorieux ; elle a besoin d'être aidée par la force. La persuasion qui vient des hommes a d'autres droits que ceux de la raison sur la raison ; car lorsque c'est le plus fort qui a raison, elle a encore le droit du plus fort.

XXX. Il est raisonnable qu'un mortel donne pour loi sa croyance ; car les gens de bonne-foi n'ont jamais été séduits ni trompés.

XXXI. Quand il seroit infaillible, est-ce un devoir pour moi de le supposer tel? S'il croit, parce que Dieu l'éclaire, qu'il lui demande de m'éclairer; mais, s'il croit sur la foi des hommes, quel garant pour lui & pour moi!

XXXII. Le seul point sur lequel tous les partis s'accordent, c'est qu'aucun d'eux ne comprend rien à ce qu'ils osent décider, & vous voulez me faire un crime de douter de ce qu'ils décident!

XXXIII. Laissez descendre la foi du Ciel, elle fera des prosélytes; mais avec des Edits on ne fera jamais que des rebelles ou des frippons.

XXXIV. La vérité luit de sa propre lumiere; & on n'éclaire pas les esprits avec la flamme des bûchers.

XXXV. Si la violence & la cruauté lui mettent (*à la Religion*) la flamme & le fer à la main; si les Princes qui la professent, faisant de ce monde un Enfer, tourmentent, au nom d'un Dieu de paix, ceux qu'ils devroient aimer & plaindre, on croira, de deux choses l'une, ou que leur Religion est barbare comme eux, ou qu'ils ne sont pas dignes d'elle.

XXXI. Quoique les Princes ne soient pas infaillibles, & que ce ne soit pas un devoir pour leurs sujets de les supposer tels, les Princes ne doivent pas se contenter de demander à Dieu d'éclairer ceux qui pensent autrement qu'eux ; soit qu'ils croient, parce que Dieu les éclaire, soit qu'ils croient sur la foi des hommes, il suffit qu'ils soient persuadés & qu'ils aient l'autorité en main, pour qu'ils puissent forcer les autres à se conformer à leur façon de penser.

XXXII. Quoique les partis conviennent également qu'ils ne comprénnent rien à ce qu'ils décident, ils n'en sont pas moins en droit de faire un crime de douter de ce qu'ils décident.

XXXIII. Laissez descendre la foi du Ciel, elle ne fera que des rebelles ou des frippons ; mais avec des Edits on fera des prosélytes.

XXXIV. La vérité ne luit point de sa propre lumiere ; & on peut éclairer les esprits avec la flamme des bûchers.

XXXV. Si la violence & la cruauté mettent à la Religion la flamme & le fer à la main ; si les Princes qui la professent, faisant de ce monde un Enfer, tourmentent, au nom d'un Dieu de paix, ceux qu'ils devroient aimer & plaindre, ils pourront être très-dignes de leur Religion, qui n'en sera pas moins douce, ni eux non plus.

XXXVI. Comment voulez-vous accoutumer les hommes à voir un homme s'ériger en Dieu, & commander, les armes à la main, de croire ce qu'il croit, de penser comme il pense ?

XXXVII. Tout est perdu en Afrique, me dit-il (*Salomon, Général de Justinien*), les Vandales sont révoltés......... & cela pour quelques rêveurs qui ne s'entendent pas eux-mêmes, & qui jamais ne feront d'accord ; si l'Empereur s'en mêle, s'il donne des Edits pour des subtilités qu'il n'entend pas lui-même...... pour moi j'y renonce (*à être mis à la tête des armées*)....... ainsi me parla ce brave homme. Entre nous il avoit raison.

XXXVI. Pourquoi les hommes s'étonneroient-ils de voir un homme s'ériger en Dieu, & commander, les armes à la main, de croire ce qu'il croit & de penser comme il pense ? Ils doivent y être accoutumés depuis long-temps ; d'ailleurs, la Sorbonne trouve cela tout simple.

XXXVII. L'Empereur avoit raison, quand les Vandales étoient révoltés en Afrique, de se mêler des disputes des Théologiens & de donner des Edits pour des subtilités auxquelles il ne comprenoit rien ; & Salomon, son Général, avoit grand tort de renoncer à faire la guerre pour forcer les Vandales à quitter leur croyance.

Præter has-ce propositiones aliæ plures annotatæ sunt reprehensione dignæ, quas tamen in indiculo collocandas deputati non judicarunt, rati satiùs esse earum duntaxat fieri mentionem in clausulâ censuræ.

OBSERVATION. *Les Commissaires députés annoncent qu'outre ces XXXVII propositions, ils en ont noté beaucoup d'autres dignes de répréhension ; mais qu'ils n'ont pas jugé à propos de les placer dans leur* indiculus. *C'est bien dommage ! cependant on espere que le public n'y perdra rien, car ils promettent d'en faire mention dans la conclusion de leur censure.*

*Des gens de goût, du Collége Mazarin, ont été blessés de trouver la Latinité des titres & des notes de l'*inducul*us si plate & si barbare : cette critique est peu réfléchie, & ne seroit bonne que si l'*indiculus *étoit l'ouvrage d'un Rhétoricien ; mais il n'est pas question ici de style & d'élégance : l'objet d'une censure théologique est trop grave pour qu'on s'y occupe des mots.*

D'autres personnes ne goûtent point ce nombre de XXXVII propositions. Elles disent que ce compte n'est point un compte rond, qu'il n'a rien de piquant ; elles voudroient que les Docteurs se fussent arrêtés à cinq propositions, *ou bien qu'ils eussent été jusqu'à* cent une, *ou mieux encore jusqu'à* mille & une, *qui sont des nombres consacrés pour ces sortes de choses. Cette critique est ingénieuse, mais un peu trop févere.*

QUOD FELIX FAUSTUM JUCUNDUMQUE

SIT

SACRÆ FACULTATI

ALMÆ MATRI MEÆ.

BILLET

DE M. DE V., ADRESSÉ A M. D.

PENDANT que la Sorbonne, entraînée par un zele louable, mais très-peu éclairé, & qui fait peu d'honneur à la Nation, veut censurer *Bélisaire*, il est traduit dans presque toutes les langues de l'Europe; & l'Impératrice de Russie mande de Casan, en Asie, qu'on y imprime actuellement la traduction Russe. M. D. est prié de faire passer ce petit billet à M. *Marmontel*, en quelque lieu qu'il puisse être (*).

(*) *N. B.* Dans le long voyage que S. M. l'Impératrice de Russie vient de faire dans l'intérieur de ses Etats, elle a daigné s'amuser, dans ses loisirs, à traduire Bélisaire en Langue Russe. Les Seigneurs de sa suite ont eu chacun leur chapitre. Le IX[e] *sur les vrais intérêts d'un Souverain*, est tombé en partage à Sa Majesté. Il ne pouvoit être en de meilleures mains: aussi dit-on qu'il est traduit dans la plus grande perfection. Sa Majesté a pris la peine de rédiger elle-même tout l'Ouvrage. Elle le fait imprimer actuellement; & comme il a été commencé dans la ville de Twer, c'est à l'Archevêque de Twer que l'Impératrice l'a dédié.

RÉPONSE

RÉPONSE

DE M. MARMONTEL,

A une Lettre de M. l'Abbé RIBALLIER, *Syndic de la Faculté de Théologie de Paris.*

LORSQUE je reçus, Monsieur, votre lettre du 19 Février, je demandois la paix, & je crus devoir dissimuler tout ce qu'une lettre si dure avoit d'injuste & d'offensant pour moi.

Mais à présent que j'ai perdu toute espérance d'éviter un éclat, vous ne trouverez pas mauvais que je revienne sur cet objet.

Je commence, Monsieur, par vous rappeller nos entretiens. Le Magistrat qui préside à la Librairie m'ayant fait l'honneur de m'écrire qu'il desiroit que j'eusse une conférence avec vous, & que vous y aviez consenti, j'allai vous voir; & je vous suppliai de me dire ce qu'on trouvoit de répréhensible dans mon Ouvrage. Vous me répondites que le quinzieme chapitre attaquoit la Religion, & que tout y annonçoit le Naturalisme, & que Bélisaire étoit un Déiste que j'opposois à un Chrétien. Je vous assurai que mon intention avoit été de faire de Bélisaire un Chrétien doux &

charitable, & de l'oppofer à un Chrétien fanatique, tel que l'étoit Juftinien. J'ajoutai que dans tous les livres qui attaquoient la Religion, j'avois remarqué qu'on lui reprochoit fur-tout de damner les infideles de bonne-foi, & d'autorifer les perfécutions; & que j'avois voulu faire voir, autant qu'il étoit en moi, que fon véritable efprit étoit abfolument contraire à ces deux efpeces de fanatifme. Vous me dites que ce motif étoit louable, mais que j'avois été trop loin. Je répondis que, s'il m'étoit échappé dans les détails quelque chofe de répréhenfible, j'étois prêt à le rectifier; que je vous foumettois mes lumieres; que je ne défendois que mes intentions; & que je vous priois de me permettre de les juftifier, en vous expliquant dans quel fens j'avois dit ce que vous n'approuveriez pas. Vous prites la peine, Monfieur de lire avec moi le quinzieme chapitre. Je ne vous répéterai point vos critiques ni mes réponfes : elles font contenues dans un mémoire que je me propofe de publier. Je dirai feulement que, malgré la légéreté avec laquelle vous pafliez fur mes raifons, malgré l'efpece de répugnance que vous aviez à fixer votre attention fur les endroits du Livre qui dépofoient en ma faveur, je me tins dans les bornes de la modeftie & de la docilité qui me convenoient, & que vous en fûtes content vous-même. Vous me fites l'honneur

de me dire que vous étiez d'autant plus disposé à me croire de bonne-foi, que, dans aucun de mes Ouvrages, il ne m'étoit rien échappé jusqu'ici de contraire à la Religion; & vous finites par m'assurer que vous feriez votre possible pour accommoder les choses sans éclat. Je vous laissai dans ces dispositions.

En rentrant chez moi, je trouvai la dixieme feuille de mon Livre, que l'Imprimeur m'envoyoit à corriger pour la deuxieme Edition. Cette feuille contenoit heureusement la moitié du quinzieme chapitre. Je fis réflexion que dans notre conférence, quand je répondois à vos difficultés, vous m'aviez répété souvent, qu'il auroit fallu mettre en notes les raisons que je vous donnois. Je crus donc qu'il en étoit temps, & j'allai vous revoir, avec l'espérance de tout concilier par-là : je vous trouvai plus difficile, & je m'apperçus très-bien qu'on vous avoit animé. Vous insistâtes sur l'imputation de Déisme, & sur l'autorité que Bélisaire donnoit à sa conscience, à laquelle, disiez-vous, il subordonnoit la foi. Quant à la proposition que je vous fis de tout éclaircir par des notes, vous me dites qu'il en falloit, non-seulement dans cette feuille, mais dans la suivante. Il y avoit à cela quelques difficultés dont je vous fis le détail; mais je ne m'y arrêtai point. Je vous suppliai de marquer les articles qui exigeroient ces notes cor-

rectives, & vous me promîtes d'assembler quelques Docteurs des plus sages pour vous consulter avec eux.

Cependant votre persévérance à voir un Déiste dans Bélisaire, & l'opinion où je vous avois laissé, que je donnois trop à la conscience au préjudice de la foi, me causoient de l'inquiétude. J'eus l'honneur de vous écrire le lendemain, pour opposer à vos préventions sur ces deux articles, les mêmes éclaircissements que j'ai insérés dans mon Mémoire : je vous suppliai de nouveau de compter sur ma docilité, & d'en répondre, ainsi que de ma bonne foi, aux Théologiens avec lesquels vous deviez délibérer. Quel résultat, Monsieur, de cette délibération, que la lettre que je reçus de vous le lendemain ! La voici.

Lettre de M. Riballier à M. Marmontel, du 19 Février.

J'ai fait part de votre lettre, Monsieur, aux personnes que j'ai consultées ce soir sur votre Livre. Vos explications leur paroissent, comme à moi, tout-à-fait insuffisantes. *Je conviens que vous parlez de révélation & de vérités mystérieuses dans le chapitre en question ; mais ce ne sont que de vains noms, qui ne sont là que pour la parade, & pour jetter de la poudre aux yeux. Dans le fait, vous regardez la révélation comme fort indifférente, ou au moins com-*

me très-inutile pour les mœurs. Vous le dites même expressément, page 243 : » Les » vérités mystérieuses qui ont besoin d'être » révélées ne tiennent point à la morale. Examinez-les bien. Dieu les a détachées de la chaîne de nos devoirs, afin » que, sans la révélation, il y eût par-tout » d'honnêtes-gens. « (*) *A quoi donc sert ce supplément de la conscience? S'il ne nous apprend rien pour notre conduite, si nous connoissons tous nos devoirs sans avoir recours à ce moyen, vous devez convenir que rien n'est plus inutile.* D'un autre côté, ces vérités mystérieuses, qui, selon vous, ne sont que des vérités de spéculation, ne sont point du tout nécessaires pour le salut, *puisque l'on peut être sauvé sans les croire*, & que vous mettez dans le Ciel, non-seulement les héros Païens qui ont précédé l'établissement du Christianisme, mais encore ceux qui ont connu cette Religion, & qui en ont persécuté les Disciples. *A quoi donc peuvent servir ces vérités? Je vous avoue que, s'il y a quelque chose qui me paroisse évident, c'est la conséquence que l'on tire de la lecture du chapitre XV, qu'il n'a d'autre but que d'établir le Déisme, & de faire regarder le Christianisme comme une religion odieuse, ou au moins fort indifférente.* Je n'imagine aucune explication qui

(*) Page 173, de cette Édition.

puiſſe empêcher cette impreſſion. Il faut donc vous déterminer à ſupprimer ce chapitre, ou à le refondre de maniere que l'on n'y apperçoive pas le moindre veſtige du premier ſyſtême. Puiſque vous voulez parler de la Religion, parlez-en d'une maniere convenable, ou trouvez bon que ceux qui ſont chargés par état de la défendre prennent ſes intérêts : c'eſt ce que je compte faire en mon particulier, en demandant à la Faculté de Théologie une cenſure raiſonnée, qui puiſſe ſervir de contre-poiſon aux maximes dangereuſes que vous établiſſez dans votre Livre.

Je ſuis très-parfaitement, &c.

Reprenons cette Lettre article par article. *Mes explications*, dites-vous, *paroiſſent inſuffiſantes*. Il ne tenoit qu'à vous, Monſieur, de m'en demander de nouvelles, ou d'y ſuppléer, en vous rappellant les détails de nos entretiens : mais vous les aviez oubliés, & votre Lettre en eſt la preuve. Vous y dites que, dans mon Livre, *je parle de révélation & de vérités myſtérieuſes ; mais* que *ce ne ſont que de vains noms, qui ne ſont là que pour la parade, & pour jetter de la poudre aux yeux*. Voilà, Monſieur, une étrange maniere de rendre ce que j'ai dit de la révélation & des myſteres, dans les termes les plus reſpectueux ! *Je parle de la révélation !* Non, Monſieur, je ne me contente pas d'en par-

ler : je dis que Dieu nous l'a donnée pour guide ; qu'elle est le supplément de la conscience ; que les mysteres qu'elle propose, quoiqu'inconcevables, méritent, demandent la soumission de l'homme, & qu'il faut plaindre ceux dont la raison est moins éclairée ou moins docile que celle de l'homme qui s'y soumet. Si ce sont-là des expressions pour la parade & pour jetter de la poudre aux yeux, dites-moi quel est le langage sérieux & sincere dont on ne pût dire la même chose avec autant de raison. Vous continuez à me traiter de charlatan, de fourbe & d'hypocrite. *Dans le fait, vous regardez*, me dites-vous, *la révélation comme fort indifférente. Dans le fait*, Monsieur ! & c'est-là *le fait* dont il s'agit entre nous. Je le nie *ce fait*, & vous le supposez. *Je regarde la révélation comme fort indifférente !* Monsieur, j'entends la force des termes, & je vous prie de me dire pourquoi vous employez ici ce *fort indifférente*. Est-ce-là le style & le ton de l'homme impartial & juste que je croyois trouver en vous, & à qui je m'étois livré avec tant de confiance ? *Je regarde la révélation comme fort indifférente, ou au moins comme très-inutile pour les mœurs.* Voilà encore un *très-inutile* qui me semble très-déplacé. J'ai dit que les vérités mystérieuses, & qui ont besoin d'être révélées, ne tiennent point à la morale, & que Dieu les a détachées de la chaîne de nos de-

voirs, afin que, sans la révélation, il y eût par-tout d'honnêtes-gens. Mais, 1°. *les mysteres révélés* ne sont point la révélation prise dans toute son étendue; & je n'ai pas dit de la révélation en général ce que j'ai dit des mysteres révélés. 2°. Je n'ai point dit que la connoissance de ces mysteres fût indifférente. Rien dans mon Livre ne le fait entendre. 3°. Les mysteres révélés peuvent ne pas tenir à la morale, sans pour cela être inutiles, comme vous le prétendez. Vous demandez *à quoi donc servent ces vérités mystérieuses, si elles ne nous apprennent rien pour notre conduite* morale, *si nous connoissons tous nos devoirs* moraux *sans avoir recours à ce moyen?* Je dois *convenir*, dites-vous, *que rien n'est plus inutile.* En vérité, Monsieur, si je ne savois pas que vous êtes le Chef d'une Faculté de Théologie, & si je ne voyois votre nom au bas de votre lettre, je ne croirois jamais que cette objection m'est faite par un Théologien. Comment, Monsieur, *à quoi servent les mysteres, s'ils ne servent pas à notre conduite* morale? Tous les Théologiens vous répondront pour moi, qu'ils servent à exercer la soumission de notre esprit. Saint Paul vous dira qu'ils servent à nous faire captiver notre entendement sous l'obéissance de la foi. Les Peres vous diront que ces mysteres servent à faire que le sacrifice de l'homme soit complet, & qu'après avoir dompté les passions

passions de son cœur, il sacrifie encore à Dieu les lumieres de son esprit. Et vous voulez que je convienne que, si les mysteres révélés ne servent pas à diriger notre conduite morale, *il n'y a rien de plus inutile* ! Non, Monsieur, je ne vois pas cette inutilité comme vous. Je vois dans la révélation des mysteres, la connoissance plus développée de mes devoirs envers Dieu, de nouveaux motifs d'espérance, de reconnoissance & d'amour pour lui, & des idées plus profondes & plus sublimes de ses attributs & de son essence. Pour vous, Monsieur, si vous ne voulez reconnoître, dans la révélation des mysteres, d'autre utilité que leur influence sur les mœurs, que leur rapport avec les devoirs de l'homme envers l'homme, les seuls dont il soit question dans cet endroit de mon Livre, expliqueriez-vous bien comment le mystere de la Trinité, celui de la Procession du Saint-Esprit, celui du péché originel, &c. sont liés avec ces devoirs; & quelle influence ils ont sur la conduite d'un pere, d'un fils, d'un ami, d'un citoyen, &c? Voilà la tâche que vous avez à remplir, & je vous déclare que je ne cesserai de vous presser jusqu'à ce que vous vous soyez nettement expliqué sur cet article.

Je continue à parcourir cette Lettre si étonnante. Vous me reprochez d'avoir dit que *les vérités mystérieuses ne sont point du*

tout néceſſaires au ſalut, puiſque l'on peut être ſauvé ſans les croire ; & la preuve que vous donnez que j'ai dit qu'on peut être ſauvé ſans les croire, c'eſt que j'ai mis dans le Ciel, non-ſeulement les Héros Païens qui ont précédé l'établiſſement du Chriſtianiſme, mais encore ceux qui ont connu cette Religion, & qui en ont perſécuté les Diſciples. *A quoi donc*, me demandez-vous, *peuvent ſervir ces vérités ?* Je vous demande à mon tour, Monſieur, en quel endroit de mon Livre j'ai dit que ces vérités ne ſeroient pas révélées aux Infideles de bonne-foi qui auroient ſuivi la loi naturelle ? Saint Thomas décide qu'elles le ſeroient *par miracle*, s'il étoit beſoin, *divinitùs..... per revelationem ;* & cette révélation eſt ſans doute un des moyens que Dieu s'eſt réſervés pour *rendre même à tout Infidele le ſalut poſſible* (*). Telle eſt la Doctrine de votre Faculté. En faiſant eſpérer à Béliſaire qu'il trouveroit dans le Ciel les plus vertueux des Païens, je n'ai exclu aucun des moyens que Dieu avoit eus de les ſauver. Pourquoi m'en faites-vous exclure la révélation des vérités néceſſaires au ſalut ?

Quant à la connoiſſance que vous ſuppoſez que ces Païens ont eue de la Religion Chrétienne en la perſécutant, permettez-moi de vous renvoyer à cet article de mon mémoire.

(*) Cenſure d'Emile, premiere partie, lettre cinquieme.

Vous concluez, Monſieur, que, s'il y a quelque choſe qui vous paroiſſe évident, c'eſt la conſéquence que l'on tire de la lecture du cinquieme Chapitre, qu'il n'a d'autre but *que d'établir le Déiſme.* Pourriez-vous, Monſieur, faire ſigner à un Déiſte, quelque mitigé qu'il fût, la profeſſion de foi de Béliſaire, qui eſt la page 240 (*)? Vous ne devriez pas l'avoir oubliée; car, dans nos entretiens, je vous ai preſſé plus d'une fois d'y jetter les yeux, & j'ai pris le ſoin de plier la page, afin qu'il vous fût plus aiſé de la retrouver au beſoin. Je vous prie de la relire, & avec plus d'attention que vous n'avez fait juſqu'ici.

Mais ce qui ſuit dans votre Lettre eſt encore plus violent que tout ce qui a précédé. *J'ai voulu*, dites-vous, *faire regarder le Chriſtianiſme comme une Religion odieuſe, ou du moins très-indifférente.* Monſieur, ſi un ſeul homme juſte & raiſonnable a vu, dans mon Ouvrage, le projet déteſtable que vous m'imputez, je ſouſcrirai à ma condamnation. Eſt-il poſſible que vous voyiez ſi différemment que le public, que les perſonnes inſtruites & ſages qui ont lu & cenſuré mon Livre? Les deux Cenſeurs que j'ai eus n'ont certainement pas vu comme vous. Il étoit de leur intérêt, ſans doute, de refuſer leur approbation à

(*) Page 171 de cette Edition.

un ouvrage où l'on auroit voulu rendre le Chriſtianiſme odieux. L'un d'eux eſt Docteur en Théologie, homme éclairé, homme zélé pour la ſaine doctrine, & à la tête d'une grande Maiſon. Ce n'eſt pas moi ſeulement que je prétends juſtifier d'une imputation ſi noire; ce ſont ces hommes eſtimables qui ont été mes Cenſeurs, & aux lumieres deſquels je me ſuis ſoumis; ce ſont eux que je défends, & que je défendrai avec toute la confiance que m'inſpire mon innocence, & la bonté de ma cauſe, qui devient la leur. *Si quelque choſe vous paroît évident, c'eſt que j'ai voulu faire regarder le Chriſtianiſme comme une Religion odieuſe.* Cette évidence eſt donc pour vous ſeul? Comment! ce qui eſt évident pour vous, n'a-t-il pas même été ſoupçonné par mes Cenſeurs, par le Public? Comment mon Livre n'a-t-il pas excité un cri de révolte univerſel? Comment l'Auteur n'eſt-il pas regardé comme un homme abominable? Oui, Monſieur, abominable; vous me ſuppoſez tel, lorſque vous m'accuſez d'être fourbe & hypocrite, au point d'avoir eu dans l'ame le projet de rendre odieuſe une Religion dont je parle, dont je fais parler mon Héros avec un reſpect ſi tendre. Ce que j'ai voulu rendre odieux, c'eſt l'atrocité de l'erreur qui damne les infideles de bonne-foi, qui ont ſuivi la loi naturelle; ce que j'ai voulu rendre odieux, c'eſt l'atrocité des perſécutions; les poi-

gnards aiguisés par le fanatisme, les bûchers allumés au nom d'un Dieu de paix. Si c'est-là votre Christianisme, ce n'est point celui de l'Evangile, & je déclare que ce n'est pas le mien.

En vérité, Monsieur, vous connoissez bien mal les intérêts de la Religion, & ses véritables ennemis. J'ai publié beaucoup d'ouvrages; j'y ai constamment respecté la Religion. Je me trouve conduit à traiter, en passant, quelques points de ce grand sujet; je mets sur la scene un Héros Chrétien & malheureux, qui trouve dans sa Religion une consolation puissante à ses maux; je lui fais exprimer la doctrine consolante de la bonté de Dieu, de sa volonté de sauver tous les hommes, des secours qu'il donne à tous, & sur-tout aux gens de bien, pour arriver au salut; de la possibilité qu'un infidele vertueux soit sauvé par un effet de la bonté divine : je prêche l'indulgence aux Princes pour les erreurs des hommes; j'établis que la Religion ne doit pas être soutenue par le fer & le feu; que » le plus » infaillible moyen pour un Prince de la » rendre chere à ses Peuples, c'est de faire » juger de la sainteté de sa croyance par » la sainteté de ses mœurs, & de donner » son regne pour exemple & pour gage » de la vérité qui l'éclaire & qui le con- » duit : » je dis que, si les Princes de- » mandoient à Dieu : *quelles armes em- » ploierons-nous pour vous faire adorer*

» *comme vous devez l'être*, & que Dieu
» daignât se faire entendre, il leur répon-
» droit, *vos vertus:* « je dis tout cela du Christianisme; car, dans la bouche de Bélisaire & de Justinien, la Religion n'est que le Christianisme. Ce terme n'étoit pas plus équivoque à Constantinople qu'à Paris; & on dit que je veux rendre la Religion Chrétienne odieuse! & on m'accuse de déisme & d'incrédulité! En vérité cela ne peut se concevoir. Ce sont ceux qui attaquent la Religion dans mes principes qui sont ses ennemis. Les deux objections les plus fortes des incrédules, sont précisément les contradictoires de ces principes que j'établis. Vous devez savoir que, ni l'Auteur du Christianisme dévoilé & du despotisme Oriental, ni celui de l'examen des Apologistes de la Religion Catholique, ni Colins, ni Tindal, ni tant d'autres qui l'attaquent si violemment, n'ont garde de soutenir que les Infideles vertueux puissent arriver au salut. La damnation éternelle des hommes justes, dont l'erreur a été de bonne foi, les violences, les cruautés, les horreurs que le fanatisme a exercées au nom de sa Religion, voilà ce qu'ils lui attribuent. Ils représentent, au milieu des flammes de l'enfer ces Titus, ces Trajan, ces Antonin qui ont fait les délices du monde; ils représentent la vengeance céleste appliquée à les tourmenter éternellement: alors la nature frémit, se révolte & n'en-

tend plus rien. Voilà, Monsieur, comme on s'y prend pour rendre le Christianisme odieux; voilà quels sont ses ennemis: c'est à ceux-là qu'il faut répondre, au lieu de perdre un temps précieux à incidenter sur un ouvrage dont le but général est bon & honnête, & où l'on justifie la Religion, loin de l'attaquer. Il ne faut pas vous le dissimuler, Monsieur, on vous dispute tout, la mission, la divinité du fondateur de la Religion, ses miracles, la bonté même de sa morale; on vous reproche tout, des séditions, des ravages, le monde entier dévasté, des flots de sang répandus au nom d'un Dieu, les Etats ébranlés sur leurs fondements; vous êtes attaqué jusques dans le Sanctuaire; & vous vous occupez à persécuter un homme qui défend de son mieux votre cause & la sienne, & dont vous-même avez reconnu la droiture & la bonne-foi.

Di meliora piis, errorемque hostibus illum.

Souvenez-vous que dans notre premiere conférence, vous voyant obstiné à trouver dans mon Livre ce que je n'y avois pas mis, je vous dis: » avouez, Monsieur, que c'est » plutôt sur l'esprit de mon siecle que sur » le mien, que l'on me juge. « Vous me répondites, *cela peut-être.* Voila ce qui vous a trompé. Je vous représentai que mon Livre n'étoit que mon Livre, &

que c'étoit d'après lui que vous deviez me juger. Si vous aviez voulu m'en croire, vous l'auriez lu, vous auriez trouvé que tout y respire l'honnêteté; que la candeur en est le caractere; & qu'il est difficile que ce soit l'ouvrage d'un fourbe, d'un hypocrite, d'un charlatan, *qui veut jetter de la poudre aux yeux*. Mais votre zele animé contre le déisme, croit voir le déisme par-tout. Je vous pardonne, & je vous plains d'avoir cru le voir dans mon Livre.

Vous finissez votre Lettre par me déclarer qu'il n'y a aucune explication qui soit capable d'effacer cette idée; qu'il n'y a ni addition ni explication qui puisse empêcher l'impression que fait ce quinzieme chapitre. Cela peut être à votre égard; & la raison n'efface pas un préjugé pris sans raison. Mais j'espere trouver des esprits moins prévenus & plus tranquilles. Si une pareille décision étoit celle de la Faculté entiere, je la respecterois : mais votre opinion seule ne me fera pas renoncer au droit naturel de me défendre & de me justifier. Oui, Monsieur, je me justifierai, & d'une maniere satisfaisante pour les hommes équitables. Vous dites que vous demanderez à la Faculté une censure raisonnée, qui puisse servir de contre-poison aux maximes dangereuses que j'établis dans mon Livre. Il falloit dire, je crois, que vous demanderez un examen de mon Livre, & une

cenſure, s'il y a lieu. De mon côté, je vais avoir l'honneur d'adreſſer à la Faculté le Mémoire que j'ai fait pour ma juſtification (*), & j'eſpere y trouver des Juges moins paſſionnés que vous.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

(*) Ce Mémoire a été dans les manis de M. l'Abbé Legrand, l'un des Docteurs chargés de l'examen du Livre.

LETTRE
DE M. MARMONTEL,

A M. Riballier, Syndic de la Faculté de Théologie & Censeur Royal, au sujet du Libelle intitulé : Examen sur Bélisaire.

Je ne connois point, Monsieur, l'Ecrivain charitable, qui vient de publier un examen de Bélisaire. Il a eu la modestie de se cacher. Mais vous, dont le nom est en toutes lettres au bas de son ouvrage, & qui déclarez n'y avoir *rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression*, permettez-moi de vous demander si ce n'est *rien* que la calomnie, & si vous avez pu vous dissimuler que ce Libelle en est rempli?

Je passe sous silence la partie littéraire; un intérêt plus sérieux que celui de la vanité m'occupe, & m'oblige à me plaindre à vous, & de l'Auteur & du Censeur de ce Libelle injurieux.

On sait qu'un des malheurs du regne de Justinien fut la persécution; que cet Empereur se mêloit des querelles théologiques; & que, flottant dans sa croyance, il n'en faisoit pas moins égorger sans pitié tous ceux qui refusoient de penser comme

lui. C'eſt de quoi gémit Béliſaire ; & lorſqu'il dit (1) : » Il eſt une autre *calamité* qui » m'afflige ſenſiblement « , il eſt évident qu'il ne parle que de la perſécution. Cependant le critique, au mot *calamité*, met un renvoi (2) ; &, au bas de la page, il écrit : *la Religion.* Il m'accuſe donc d'avoir fait dire à Béliſaire que la *Religion eſt une calamité qui l'afflige ſenſiblement.* Mais Béliſaire dit (3) : » Ce qui m'y attache » (à la Religion), c'eſt qu'elle me rend » meilleur & plus humain......... Heureuſe-» ment elle eſt ſelon mon cœur. Aimer » Dieu, aimer ſes ſemblables ; quoi de » plus juſte & de plus naturel ! Vouloir » du bien à qui nous fait du mal ; quoi » de plus grand, de plus ſublime ! Ne » voir dans les afflictions que les épreu-» ves de la vertu ; quoi de plus conſolant » pour l'homme ! « Eſt-ce donc-là ce que Béliſaire appelle une *calamité* ? Mon critique l'a-t-il penſé ? Vous-même avez-vous pu le croire ? S'il y a de l'équivoque, j'ai tort ; mais, s'il eſt de toute évidence que la *calamité* dont gémit Béliſaire, n'eſt que la perſécution (4), le Critique m'a calomnié,

(1) Page 229 du Livre, Edition de Paris ; page 161 de celle-ci.
(2) Page 23 du Libelle.
(3) Page 240 du Livre ; pag. 170 de cette édit.
(4) Voyez la page 248 du Livre ; page 175 de cette Edition.

& vous avez figné une calomnie.

Il me fait dire ailleurs (1) que *la révélation n'a pour objet que des vérités de ſpéculation, & qu'elle n'apprend rien de ce qui eſt néceſſaire pour ſe bien conduire.* Le paſſage que je viens de citer eſt la preuve que j'ai reconnu dans la révélation la morale la plus ſublime. *Aimer Dieu, aimer ſes ſemblables, vouloir du bien à qui nous fait du mal, ne voir dans les afflictions que les épreuves de la vertu.* Voilà des vérités révélées, qui ne ſont aſſurément que des vérités de ſpéculation. » J'ai dit (2) que » les vérités myſtérieuſes, ou les myſ» teres révélés, ne tenoient point à la mo» rale «; mais *les myſteres révélés* ne ſont point la révélation dans toute ſon étendue; celle-ci contient des préceptes qui n'ont rien de myſtérieux; & je n'ai pas dit de la révélation en général ce que j'ai dit des myſteres révélés. Cette extenſion de ma penſée eſt donc une calomnie; & vous le ſavez bien, vous, Monſieur, qui m'avez fait, par écrit, le même reproche, dans les mêmes termes, & à qui j'ai répondu ce que je réponds ici (3).

Le Critique fait dire à Béliſaire (4): *S'il*

---

(1) Page 24 du Libelle.

(2) Page 243 du Livre; 173 de cette édit.

(3) *Voyez ci-deſſus*, pages 305, 306, 307, &c.

(4) Page 59 du Libelle.

falloit que la Religion me rendît farouche, dur, impitoyable (comme elle me rendroit en m'annonçant un Dieu vengeur), *je l'abandonnerois, & je dirois à Dieu, dans l'alternative fatale d'être incrédule ou méchant* (jusqu'à te croire un Dieu terrible) : *je fais le choix qui t'offense le moins.*

Comment n'avez-vous pas vu, Monsieur, que, dans cette citation, les deux parenthèses sont deux calomnies? Lorsque, dans mon livre (1), Justinien dit à Bélisaire : » Ce Dieu (que vous voyez si bon) » n'en est pas moins un Dieu terrible «; Bélisaire lui répond : *Terrible aux méchants, je le crois.* Est-ce-là cet homme à qui l'on fait dire, que, *si la Religion lui annonçoit un Dieu terrible, il l'abandonneroit ?* » Ce » n'est pas assez, dit l'Empereur (2), de » se peindre Dieu bienfaisant, il faut ajou- » ter qu'il est juste. C'est la même chose, » dit le vieillard : *Se plaire au bien, haïr* » *le mal; récompenser l'un, punir l'autre,* » *c'est être bon* : je m'en tiens-là «. Voilà donc le dogme des récompenses & des peines bien reconnu par Bélisaire, d'après l'idée même de la bonté de Dieu : Bélisaire croit donc à un Dieu qui punit & qui récompense, parce qu'il est juste & bon.

---

(1) Page 244 du Livre ; 165 de cette édit.
(2) Page 235 du Livre ; 166 de cette édit.

Lui faire dire qu'*il abandonneroit la Religion, si elle annonçoit un Dieu vengeur*, c'est donc bien une calomnie ; & vous, Monsieur, à qui cette partie de mon Livre est si familiere, vous le saviez tout comme moi.

Bélisaire dit dans mon livre (1) : » Dieu » m'a créé foible, il sera indulgent. Il sait » bien que je n'ai, ni la folie, ni la malice » de vouloir l'offenser ; c'est une rage im- » puissante & absurde que je ne conçois » même pas. Je lui suis plus fidele enco- » re, & plus dévoué mille fois que je ne le » fus jamais à l'Empereur ; & l'Empereur, » qui n'est qu'un homme, ne m'eût jamais » fait aucun mal, s'il avoit pu lire comme » lui dans mon cœur «. Le Critique tronque ce passage, n'en cite que la moitié ; & d'un sentiment vertueux, personnel au Héros qui parle, il fait une maxime générale, pour m'accuser d'avoir prétendu que Dieu ne doit jamais punir (2). N'est-ce point-là calomnier ? J'en appelle au Censeur lui-même

Bélisaire dit, en parlant de la révélation & de la conscience (3) : » C'est la mê- » me voix qui se fait entendre du haut du

---

(1) Pages 233 & 234 du Livre ; 165 de cette édition.

(2) Page 24 du Libelle.

(3) Page 238 du Livre ; 169 de cette édit.

» Ciel & du fond de mon ame ; & si,
» d'un côté, elle me dit que *l'homme juste*
» *& bienfaisant est cher à la Divinité*, de
» l'autre, elle ne me dit point qu'il est l'ob-
» jet de ses vengeances «. Il est bien clair qu'il ne s'agit-là *que de l'homme juste & bienfaisant*. Voici comment le Critique a trouvé moyen de rendre ce passage absurde & impie. *Si*, *d'un côté*, *ma raison me dit que l'homme juste & bienfaisant est cher à la Divinité*, *de l'autre*, *elle ne me dit point que* (le méchant) *est l'objet de ses vengeances* (1). Connoissez-vous, Monsieur, rien de plus hardi que cette falsification : *le méchant* à la place de *l'homme bienfaisant & juste ?* Est-ce comme fraude pieuse, que vous avez approuvé une infidélité pareille ? Quel livre, bon Dieu, ne rendroit-on pas scandaleux & impie avec cette méthode-là ?

Je ne m'attache point à relever bien d'autres critiques de mauvaise-foi. Mutilation, altération, transposition des passages, pour en dénaturer le sens ; on s'est tout permis sans scrupule, & vous avez tout approuvé. Non content de faire de moi un impie, on veut me faire passer pour un mauvais Citoyen, pour un sujet séditieux. Non, Monsieur, je ne m'abaisse point à me justifier sur cet article-là : si mes

---

(1) Page 60 du Libelle.

principes sur les devoirs d'un sujet & d'un citoyen sont équivoques, je souscris aux accusations de mon Délateur ; mais s'il est vrai que, dans mon livre, l'obéissance aux Loix, la fidélité au Souverain, le dévouement à la Patrie, sont portés jusqu'à l'héroïsme ; s'il est vrai que dans aucun ouvrage ces sentiments n'ont jamais été, ni plus clairement, ni plus vivement exprimés, m'accuser d'avoir voulu insinuer des maximes toutes contraires, c'est la plus infame de toutes les calomnies ; & j'en veux bien prendre pour Juge tout Lecteur raisonnable & non passionné. L'honnêteté & la vertu ont dans mon livre un caractere que j'ose croire ineffaçable ; le public l'y a reconnu, & son indignation me vengera de cette infame délation.

Je conçois, Monsieur, comment un zele outré, quand il va jusqu'au fanatisme, peut faire employer ces honteux moyens pour noircir & pour décrier un ennemi de la Religion ; mais je ne le suis point ; mais je ne veux point l'être : le Critique le fait ; lui-même il le publie ; vous le savez encore mieux que lui. Vous m'êtes témoin que j'ai marqué, non pas *du repentir* (car j'étois sans reproche), mais une bonne-foi, une docilité que vous avez louée vous-même. Vous m'êtes témoin que j'ai pris pour Juge de ma doctrine, & pour guide de ma conduite, un Prélat dont je révere

vere la piété, le zele & les vertus ; un Prélat qui, certainement, n'eût pas approuvé comme vous ce Libelle calomnieux. Vous avez vu avec quelle confiance je me livrai à cet homme juste ; vous l'avez entendu répondre de ma parfaite soumission à l'autorité de l'Eglise : il vous avoit chargé vous-même d'en instruire la Faculté ; vous l'avez fait ; & vous signez un Libelle, où l'on m'accuse de *braver l'Autel & le Trône !* Un Libelle, à la tête duquel son ténébreux Auteur n'ose mettre son nom, vous l'approuvez ! Vous vous chargez de la honte attachée à cette calomnie ! En vérité, Monsieur, plus j'y pense, plus je suis tenté de croire que cet Ecrit est de la même main que la Lettre où l'on m'accusoit d'avoir prêché le Déisme, & de n'avoir *parlé de la révélation & des mysteres de la foi que pour jetter de la poudre aux yeux ;* de cette Lettre où l'on m'osoit dire que, s'il y avoit *quelque chose d'évident, c'étoit l'intention que j'avois eue de rendre la Religion Chrétienne odieuse.* Je ne tirai d'autre vengeance de cette insulte si violente, que de vous faire subir la peine d'en entendre la réponse devant un homme respectable, qui avoit droit de nous juger. Vous l'entendites cette réponse, assez vive, s'il vous en souvient ; vous l'entendites sans repliquer un mot ; & votre silence me parut être l'effet de la confusion. Mais il cachoit un sentiment qui a couvé au fond

de votre ame. Il éclate à la fin ce sentiment profond ; & que vous soyez l'Auteur du Libelle, ou que vous n'en soyez que l'Approbateur ou le Garant, je vois que vous n'êtes pas homme à pardonner l'humiliation d'avoir été confondu. Pour moi, Monsieur, je vous promets d'oublier toutes vos injures ; mais je ne sais si la Faculté vous pardonnera d'avoir pris sur vous de juger & de prononcer avant elle. Quand il s'agit de charger un homme des plus graves imputations, c'est bien assez de donner sa voix, sans s'ériger à soi-même un Tribunal particulier. Plus l'autorité de votre place vous donne d'influence sur les opinions, plus vous deviez peser la vôtre, & moins vous êtes excusable de l'avoir hasardée avec si peu de ménagement. On croira que l'Auteur du Libelle & vous, vous avez voulu prévenir, animer, corrompre mes Juges ; &, quoi qu'il en soit, il sera vrai du moins que vous avez mis peu de prudence & de delicatesse dans votre procédé. Je suis, &c.

P. S. Depuis que cette Lettre vous a été communiquée, & que j'ai pris la liberté de vous dire en face mon avis sur vos procédés, il paroît, Monsieur, un nouveau Libelle par supplément au premier. Pour celui-ci, vous n'avez pas eu le courage de le signer ; mais il est fait d'après la lettre dont vous seul aviez pris lecture. J'apprends que l'Auteur est un Régent du

Collége dont vous êtes Principal, & ce qu'on appelle votre *ame damnée :* cela m'explique l'étonnante conformité que je trouvois entre sa façon de voir & la vôtre. Ce Régent, qui me regarde comme un de ses écoliers, & qui a pris la peine de m'expliquer l'Art poétique d'Horace, veut me châtier d'avoir osé me plaindre de ses falsifications. *Par ménagement*, dit-il, *on n'avoit pas voulu relever, dans Bélisaire, deux endroits très répréhensibles, au sujet du gouvernement ;* mais, puisque je *crie à la calomnie, on se croit obligé de faire connoître au public ces deux endroits, afin qu'il juge de la modération dont on avoit usé.*

Voici ces deux endroits que le Public ne connoissoit pas, & que son Régent & le mien croit devoir lui *faire connoître.*

Bélisaire tient ce discours au Chef des Bulgares : (1) »Vous, qui m'invitez à punir mon Souverain d'avoir été injuste, » donneriez-vous à vos Soldats le droit » que vous m'attribuez ? Le leur donner, » dit le Bulgare ! Ils l'ont sans que je le » leur donne ; mais c'est la crainte qui les » retient. Et nous, dit Bélisaire, c'est la » vertu ; & tel est l'avantage des mœurs » d'un peuple civilisé sur les mœurs d'un » peuple qui ne l'est pas «.

Il est certain que le Public n'avoit vu,

(1) Page 30 du Livre ; 21 de cette édition.

comme moi, dans cette réponse, que le langage d'un sujet fidele. Il ne soupçonnoit pas qu'un Guerrier, qui, pendant vingt ans, a servi son Prince avec un zele & un dévouement sans exemple, à qui ce Prince ingrat a fait crever les yeux, & qui, réduit à la mendicité, refuse un trône, qu'on lui promet, s'il veut aider à renverser celui d'un maître si injuste; le public, dis-je, ne soupçonnoit pas que ce modele de fidélité & de patience enseignât la révolte & l'infidélité; c'est ce qu'a découvert l'Auteur de ce Libelle.

» Le Bulgare, dit-il, avance deux cho-
» ses : la premiere, que les Soldats ont ce
» droit (de punir leur Souverain d'avoir
» été injuste); la seconde, que c'est la
» crainte qui les tient. Bélisaire, ajou-
» te-t-il, ne réfute que la premiere partie;
» il semble *par-là* reconnoître que *les Peu-*
» *ples civilisés ont ce droit* comme les Peu-
» ples barbares. Il se contente de dire que
» les Peuples civilisés sont retenus par la
» vertu.

Ne croiroit-on pas, à l'entendre, que j'ai laissé indécis dans les principes de Bélisaire ce respect dû aux Souverains? On va voir la mauvaise foi & la noirceur de cette accusation. Trois pages plus haut, dans le même entretien, Bélisaire dit au Bulgare qui lui propose de le venger & de partager avec lui l'Empire : » Il y a
» long-temps, Seigneur, que Bélisaire a

» refusé des Couronnes : Carthage & l'Ita-
» lie m'en ont offert ; j'étois dans l'âge
» de l'ambition ; je me voyois déjà persé-
» cuté ; je n'en restai pas moins fidele à
» mon Prince & à ma Patrie. *Le même*
» *devoir qui me lioit subsiste, & rien n'a*
» *pu m'en dégager* «. Plus bas, il dit au
Bulgare : » Ma vie est en vos mains ;
» mais *rien ne me peut détacher de mon*
» *Souverain légitime ;* & si, dans l'état où
» je suis, je pouvois lui être utile, fût-ce
» contre vous-même, il seroit aussi sûr de
» moi que dans le temps de mes prospé-
» rités «. Voilà l'homme que l'on accuse
de faire entendre que les Peuples ont
le droit de punir leur Souverain, s'il
est injuste. Il faut être bien intrépide,
pour avancer des calomnies si faciles à
réfuter.

Le droit de se venger soi-même est encore plus fortement combattu & détruit dans le chapitre suivant. » Et de quel
» droit me vengerois-tu (dit Bélisaire,
» en parlant à un jeune fanatique) ? Est-
» ce moi qui te l'ai donné ce droit que je
» n'ai pas moi-même ? Veux-tu l'usurper
» sur les loix ?...... Ah ! bon jeune hom-
» me, veux-tu rendre odieux le sentiment
» que j'ai pu t'inspirer ? Feras-tu détester
» cette pitié si tendre ? Au nom de la ver-
» tu que tu chéris, je te conjure de ne
» pas la déshonorer. Qu'il ne soit pas dit
» que son zele ait armé & conduit la

» main d'un furieux. J'obéis à ma desti-
» née : fais comme moi ; ne crois pas mieux
» savoir que Bélisaire ce qui est honnête
» & légitime ; &, si tu te sens le courage
» de braver la mort, *garde cette vertu pour*
» *servir au besoin ton Prince & ton Pays...*
» Mes ennemis sont les Scytes, les Huns,
» les Bulgares, les Esclavons, les Perses,
» *tous les ennemis de l'Etat.* Page 41 &
» suivantes (1) «.

J'ai mis cent fois les mêmes sentiments dans la bouche de Bélisaire ; & il n'y a, j'ose le dire, qu'un méchant bien mal-adroit qui ait pu, pour me calomnier, m'attaquer de ce côté-là.

Voyons si le Critique a été plus heureux dans le choix du second passage. Bélisaire, en parlant du seul moyen qu'avoient les Empereurs de garder d'immenses conquêtes, & de s'attacher les Peuples vaincus en les rendant heureux, dit à Justinien (2) :
» Croyez que les hommes savent ce qui
» leur manque, & ce qui leur est dû ;
» qu'ils ne seroient pas insensibles aux
» soins qu'un Prince bienfaisant prendroit
» de soulager leurs peines ; & que l'a-
» mour qu'il leur témoigneroit seroit
» payé par leur amour. Qu'il essaie d'être
» envers eux juste, sensible, secourable ;

---

(1) Page 30 de cette édition.
(2) Page 226 du Livre ; 159 de cette édition.

» qu'il n'emploie à régner sous lui que
» des hommes dignes de le seconder ;
» qu'il veille en pere sur ses enfants,
» je lui réponds qu'ils seront dociles. Et
» par quel prestige voulez - vous que
» quelques mécontents, quelques séditieux
» fassent d'un Peuple fortuné un Peu-
» ple parjure & rebelle ? C'est à un Prin-
» ce qui laisse gémir ses sujets dans l'op-
» pression à craindre qu'ils ne l'aban-
» donnent ; mais celui qu'on sait occupé
» du repos & du bonheur des siens, n'a
» point d'usurpateur à craindre. Est-ce en
» entendant célébrer ses vertus, publier
» ses bienfaits, qu'on osera troubler son
» regne ? est-ce dans les campagnes,
» où régneront l'aisance, le calme & la
» liberté ; dans les villes, où l'industrie
» & la fortune des Citoyens, leur état,
» leurs droits & leur vie seront sous la
» garde des loix ; dans les familles, où
» l'innocence, l'honneur, la paix, la
» sainteté des nœuds de l'hymen & de
» la nature auront un asyle sacré ? Est-
» ce-là, dis-je, que les rebelles iront cher-
» cher des partisans ? Non ; si l'empire
» de la Justice n'est pas inébranlable,
» rien ne l'est sur la terre. Je suppose
» avec vous cependant qu'il y ait du ris-
» que & de l'audace à rendre ses sujets
» puissants, pour les rendre heureux &
» tranquilles ; c'est cette audace que j'au-
» rois, dût-elle entraîner ma ruine ; & je

» leur dirois hautement : (1) *Je vous*
» *mets à tous les armes à la main, pour*
» *me servir, si je suis juste, & pour me*
» *résister, si je ne le suis pas. Vous me*
» *trouverez bien téméraire ; mais je me*
» *croirois bien prudent de m'assurer ainsi*
» *à moi-même, & aux miens, un frein*
» *contre nos passions, & sur-tout une di-*
» *gue contre celles des autres. Avec ma*
» *couronne, & au-dessus d'elle, je trans-*
» *mettrois à mes successeurs la nécessité*
» *d'être juste*, & ce seroit pour ma mé-
» moire le monument le plus glorieux
» qu'un Monarque ait jamais laissé. *Je*
» *sais que la vertu n'a pas besoin du frein*
» *de la crainte : mais quel est l'homme*
» *sûr d'être vertueux à tous les instants*
» *de sa vie ?* Un Prince est au-dessus des
» Loix ; vos Loix le disent (2), & cela
» doit être ; mais ce seroit la premiere
» chose que j'oublierois en montant sur
» le Trône ; & malheur au flatteur in-
» fame qui m'en feroit souvenir.

Ces dernieres paroles, que le Critique s'est bien gardé de citer, prouvent évidemment que le langage que je fais tenir à Bélisaire ne porte aucune atteinte à l'indépendance d'un Souverain, & qu'il n'ex-

(1) *Nota.* On marque ici en italique ce que l'Auteur du libelle a cité.

(2) *Princeps legibus solutus est.* Pand. L. 1, tit. 3.

prime

prime que le désistement du droit de se faire obéir, lors même qu'il seroit injuste. Ce désistement généreux est pris par le Critique pour un prétexte que je donne à la révolte, & pour l'effet d'un enthousiasme qui veut renchérir, dit-il, sur celui des *Arétins*; mais il devroit savoir que le langage qu'il condamne dans la bouche de Bélisaire, est, presque à la lettre, celui que Trajan tint lui-même au chef de la milice Prétorienne, en lui remettant le javelot qui étoit la marque de sa dignité. *Pour vous en servir*, lui dit-il, *contre moi, si j'abuse de mon pouvoir.* Etoit-ce l'esprit de révolte que Trajan vouloit exciter? croyoit-il par-là déroger à sa grandeur, à sa puissance, à son autorité suprême? Trajan savoit un peu mieux qu'un Régent de Collége ce qui étoit digne de la Majesté Impériale; & il ne craignit pas de la compromettre en parlant ainsi à l'un de ses sujets. Que ce Régent étudie l'histoire, qu'il se garde bien d'enseigner la Logique, & qu'il se dispense sur-tout d'apprendre à ses écoliers à falsifier au besoin les pieces d'un Procès injuste : cela seroit d'une conséquence dangereuse dans le monde, où le simple mensonge est une lâcheté.

Je l'ai assez bien convaincu, ce me semble, d'avoir falsifié les passages de mon Livre; vous l'en avez averti, Monsieur, & voici comment il s'en est corrigé. On vient de voir qu'au mot *calamité* il avoit

mis pour note *la Religion.* Vous lui avez dit que, dans ma Lettre, je démontrois que cette note étoit une calomnie, & que la calamité dont gémissoit Bélisaire, n'étoit que la persécution. Il a donc changé cette note dans le Supplément, & il a dit, » à » la note de la page 23 : *lisez la Religion » des Chrétiens*, que Bélisaire annonce » comme une calamité affligeante, parce » qu'elle est intolérante : « mais c'est encore une calomnie, & plus formelle que la premiere. La Religion Chrétienne est intolérante d'une intolérance théologique, c'est-à-dire, qu'elle exclut de son sein & de la participation de ses mysteres ceux qui refusent de croire ce qu'elle enseigne : mais, en aucun endroit de mon Livre, Bélisaire ne condamne cette espece d'intolérance. L'intolérance contre laquelle il s'éleve, est l'intolérance civile, celle qui emploie le fer & le feu à contraindre les esprits ; & par tout Bélisaire soutient que ce n'est pas ainsi que sa Religion, *la Religion Chrétienne*, est intolérante. Il est donc bien faux que la calamité dont il parle soit *la Religion des Chrétiens.* C'est *le fanatisme persécuteur* qu'il appelle une calamité ; & c'étoit ainsi qu'il falloit corriger la note du Libelle.

On a vu qu'en citant ce passage de mon Livre : » c'est la même voix qui se fait en» tendre du haut du Ciel & du fond de » mon ame, &c. « le Critique avoit mis

le méchant à la place de *l'homme bienfaiſant & juſte.* Je donne à deviner comment il eſſaie de pallier cette falſification. Il dit que je parle des Héros Païens, & que tous ces gens-là, ſavoir les Titus, les Trajan, les Antonin, les Ariſtide, les Caton, ſont des *méchants aux yeux de la Religion, & même au tribunal d'une raiſon ſaine & éclairée.* A la bonne heure; mais encore falloit-il citer fidélement le texte de mon Livre, ne pas mettre le *méchant* à la place de l'*homme bienfaiſant & juſte*, & ſe contenter d'obſerver que ceux que j'appellois ainſi, comme les Caton, les Titus, les Trajan, les Antonin, les Ariſtide, étoient des méchants, & que l'Univers, qui depuis tant de ſiecles vante & honore leurs vertus, ne jouit pas d'une raiſon ſaine.

Le Critique ne croit pas en avoir aſſez dit, pour me convaincre d'être un mauvais Citoyen, il tâche de prouver encore que j'ai nié l'éternité des peines, & que je ne veux pas que les méchants ſoient l'objet éternel des vengeances divines. *Ce ſentiment*, dit-il, *contre lequel les Magiſtrats doivent s'élever, eſt cependant l'opinion que Béliſaire s'efforce d'accréditer.* Voici comment cet honnête homme fonde cette délation.

» Béliſaire veut ſe repréſenter ſeulement » *comme bon* le Dieu qu'il doit adorer. Il » s'en tient-là. «

» Lisez le passage du Livre (1) «. Ce n'est » pas assez, dit Justinien, de se peindre » Dieu bienfaisant, il faut ajouter qu'il est » juste. C'est la même chose, dit le vieil- » lard : *se plaire au bien*, *haïr le mal*, » *récompenser l'un*, *punir l'autre*, *c'est* » *être bon* : je m'en tiens-là. " Est-ce là cette bonté qui exclut, selon le Critique, la punition des méchants? Et quand Bélisaire dit (2) : chaque homme répond de » son ame, c'est donc à lui, & à lui seul, » à se décider sur un choix, *d'où dépend* » *à jamais sa perte ou son salut* ; " méconnoît-il l'éternité des peines? Ne doit-on pas mourir de honte lorsque, sur les accusations les plus graves, on est si évidemment convaincu de mensonge & de fausseté?

» Bélisaire, ajoute le Critique, ne veut » voir en Dieu que ce qu'il doit imiter, » & comme il ne doit pas imiter la ven- » geance divine, il ne veut pas la voir en » Dieu; ce seroit, selon lui, faire violent » & colere, comme les hommes, le Dieu » bon. "

» Assurément *le Dieu bon* n'est ni violent ni colere. Il est inaltérable, mais il est juste; & Bélisaire reconnoît qu'*il est terrible aux méchants*. Il ne veut voir en lui que

---

(1) Page 235 du Livre, 163 de cette édit.
(2) Page 246 du Livre, 171 de cette édit.

ce qu'il doit imiter, mais il voit en lui le droit de punir & de se venger, droit que l'homme n'a pas de même. Or, être juste, c'est user du droit que l'on a, sans usurper le droit que l'on n'a pas. Si donc l'homme s'arroge le droit de la vengeance que Dieu s'est réservée, il est injuste, & il n'imite point celui qui est la justice même. Voilà le sens de ces paroles, que le Critique, avec un sophisme, auroit voulu empoisonner.

» Une Religion qui m'annonce (dit Bé-
» lisaire) un Dieu propice & bienfaisant,
» est la bonne; & tout ce qui répugne à
» l'idée & au sentiment que j'en ai conçu,
» n'est pas de cette Religion. "

» Or, dit le Critique, l'éternité des pei-
» ne, les feux de l'enfer répugnent au
» sentiment qu'il a conçu d'un Dieu qui ne
» puniroit qu'autant qu'il ne pourroit par-
» donner; de qui le mal ne vient point;
» qui a fait au monde tout le bien qu'il a
» pu, & que l'homme doit se peindre sous
» les traits les plus doux : aussi se contente-
» t-il de dire que les méchants ne seront
» point-là, dans la cour céleste.... Il ne
» dit point qu'ils seront punis.... donc
» Bélisaire n'admet point l'éternité des pei-
» nes. «

Bélisaire dit que les méchants ne seront point dans le Ciel; donc il nie qu'ils soient en enfer; donc il n'admet point les peines éternelles. Bélisaire dit que Dieu

eſt bon ; donc il nie que Dieu ſoit juſte. Béliſaire dit que le mal ne vient point de Dieu; donc il n'admet point la peine du péché qui vient de l'homme & du péché même. Béliſaire croit qu'un Dieu infiniment bon ne punit qu'autant qu'il ne peut pardonner ; donc il ne punira point les méchants que ſa juſtice condamne. Voilà comment a raiſonné ce Critique judicieux. Je me laſſe de relever des abſurdités. Ce Libelle en eſt un tiſſu, partout on y voit l'étourdiſſement d'un homme acharné à me nuire. Et il oſe encore ſe couvrir du manteau d'un zele pieux ! Qu'il apprenne que le vrai zele ordonne de combattre l'erreur où elle eſt ; mais qu'il défend de la ſuppoſer, de l'inférer où elle n'eſt pas; que ſon vrai caractere eſt d'être charitable, & qu'il y a peu de charité à gliſſer du poiſon dans mon Livre, pour ſe donner le plaiſir de me dénoncer comme empoiſonneur.



LETTRE

De M. de V. à M. MARMONTEL.

7 Auguste 1767.

MON CHER CONFRERE,

Vous savez sans doute que ce malheureux C** a fait une seconde Edition de son Libelle contre vous, & qu'il y a mis une nouvelle dose de poison. Ne croyez pas que ce soit la rage du fanatisme qui arme ce coquin-là ; ce n'est que la rage de nuire, & la folle espérance de se faire une réputation en attaquant ceux qui en ont. La démence de ce malheureux a été portée au point qu'il a osé compromettre le nom du Roi dans une de ses notes, page 96. Il dit, dans cette note, *que vous répandez le déisme ; que vous habillez Bélisaire des haillons de Déistes ; que les jeunes empoisonneurs & blasphémateurs de Picardie, condamnés au feu l'année derniere, ont avoué que c'étoient de pareilles lectures qui les avoient portés aux horreurs dont ils étoient coupables ; que le jour que MM. le Président Hainaut, Caperonnier & le Beau, eurent l'honneur de présenter au Roi les deux*

derniers volumes de l'Académie des Belles-Lettres, *S. M. témoigna la plus grande indignation contre M. de V. &c.*

Vous saurez, mon cher Confrere, que j'ai les Lettres de M. le Président Hainaut & de M. Caperonier, qui donnent un démenti formel à ce maraud. Il a osé prostituer le nom du Roi pour calomnier les membres d'une Académie qui est sous la protection immédiate de S. M.

De quelque crédit que le fanatisme se vante aujourd'hui, je doute qu'il puisse se soutenir contre la vérité qui l'écrase, & contre l'opprobre dont il se couvre lui-même.

Vous savez que C**, Secrétaire de Riballier, vous prodigue, dans sa nouvelle Edition, le titre de *Séditieux;* mais vous devez savoir aussi que votre *séditieux Bélisaire* vient d'être traduit en Russe, sous les yeux de l'Impératrice de Russe. C'est elle-même qui me fait l'honneur de me le mander. Il est traduit aussi en Anglois & en Suédois. Cela est triste pour maître Riballier.

On s'est trop réjoui de la destruction des Jésuites. Je savois bien que les Jansénistes prendroient la place vacante. On nous a délivrés des renards, & on nous a livrés aux loups. Si j'étois à Paris, mon avis seroit que l'Académie demandât justice au Roi; elle mettroit à ses pieds, d'un côté, les éloges donnés à votre *Bélisaire* par l'Eu-

rope entiere, & de l'autre les impoſtures de deux cuiſtres de Collége. Je voudrois qu'un corps ſoutînt ſes membres, quand ſes membres lui font honneur.

Je n'ai que le temps de vous dire combien je vous eſtime & je vous aime.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

On écrit de Vienne que leurs Majeſtés Impériales ayant lu *Béliſaire*, & l'ayant honoré de leur approbation, ce livre s'imprime actuellement dans cette capitale, quoiqu'on y ſache très-bien ce qui ſe paſſe à Paris.

EXPOSÉ

Des motifs qui m'empêchent de souscrire à l'intolérance civile.

J'ai dit que tout ce qui intéresse l'ordre public est du ressort du Prince. C'est reconnoître en lui le droit de réprimer & de forcer au silence toute opinion qui attaque les loix, les mœurs, la constitution politique. Mais il s'agit ici d'une doctrine purement théologique, & de savoir si le Prince, qui n'en est pas le Juge, en doit être le Défenseur.

1°. L'intolérance civile n'est point un dogme de la foi. Le passage de saint Paul (1) qu'on m'oppose, ne peut regarder la croyance, ni les objets spirituels. Saint Paul n'a pu dire aux Chrétiens d'être soumis, dans leur croyance, à des Princes qui n'étoient pas Chrétiens. Il n'a pu leur dire qu'*en faisant le bien* spirituel, c'est-à-dire, en professant une Religion destructive & différente de celle du Prince, *ils seroient louables aux yeux du Prince* (2). Cela ne

(1) Aux Romains, ch. 13, ℣. 1. *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit.*

(2) *Bonum fac & habetis laudem ab illâ* (*potestate.*) ℣. 3.

peut donc s'entendre que du bien temporel; & il en eſt de même du mal dont parle l'Apôtre dans ce Chapitre: *ne ſoyez point adultere*, *homicide*, *voleur*, *faux-témoin* (1), &c. Tout cela tient au temporel, & intéreſſe l'ordre public. Voilà les maux qui, ſelon ſaint Paul, ſont du reſſort du Prince, & dont *il eſt le vengeur* (2). Vouloir appliquer ce paſſage à l'intolérance, c'eſt donc en détourner le ſens.

2°. Pluſieurs des Peres de l'Egliſe ſe ſont déclarés contre l'intolérance civile. S. Auguſtin avoit changé d'avis depuis ſa diſpute avec les Donatiſtes; mais auparavant il prêchoit l'indulgence envers les Manichéens, & ne vouloit pas qu'on ſévît contr'eux (3). S. Hilaire, S. Athanaſe, S. Juſtin, martyr, Tertulien, Lactance, ont penſé de même. Saint Martin de Tours refuſa de communier avec les Evêques qui excitoient la perſécution contre les Hérétiques d'Eſpagne, & pour cette ſeule raiſon.

---

(1) *Non adulterabis, non occides, non furaberis, non falſum teſtimonium dices.* ℣. 9.

(2) *Vindex in iram ei qui malum agit.* ℣. 4.

(3) *Illi ſæviant in vos qui neſciunt quo labore verum inveniatur, & quàm difficilè caveantur errores; illi in vos ſæviant qui neſciunt quantâ difficultate ſanetur oculus interioris hominis, ut poſſit intueri ſolem ſuum...... Ergò autem ſævire in vos omninò non poſſunt.*

3°. L'intolérance civile eſt contraire à l'eſprit du Chriſtianiſme, qui ne reſpire que la douceur, la patience, la charité. Si, d'un côté, la Religion ne donne à ſes Miniſtres que des armes ſpirituelles, & que, de l'autre, elle exige des Princes d'employer pour elle la rigueur des loix pénales, elle ſe dément; elle avoue que, ſi elle avoit la force en main, elle en uſeroit elle-même. En vain ſe glorifieroit-elle d'interdire à ſes Miniſtres ſpirituels les moyens qu'elle preſcriroit aux puiſſances temporelles; ce ſeroit dire: Je ne veux pas verſer le ſang, mais je veux bien qu'on le verſe. Pour être d'accord avec elle-même, elle ne doit exiger des Princes que ce qu'elle feroit à leur place, ſi elle étoit armée de la force. Je demande, *que feroit-elle ?* La réponſe décidera de ſon véritable eſprit.

4°. L'intolérance civile eſt contraire aux intérêts de la véritable Religion. Dans un état où la puiſſance temporelle ſe trouve du parti de la vérité, on peut être ſéduit par cet avantage du lieu, du temps, des circonſtances. Mais on n'a qu'à ſe déplacer, à deux pas tout change de face, & l'avantage eſt pour l'erreur. Or, en écrivant, il faut ſe dire que l'on écrit pour tous les temps, pour tous les lieux, pour tous les hommes, & qu'on travaille, autant qu'il eſt en ſoi, à établir dans les eſprits une opinion générale & conſtante. Cela poſé, quelle eſt l'opinion qu'on peut

eſpérer d'établir ſur la tolérance ou l'intolérance ? Dire qu'il n'appartient qu'aux Princes Catholiques d'être intolérants dans leurs états, parce qu'ils ont ſeuls pour garant une autorité infaillible, c'eſt vouloir n'être écouté que des Princes Catholiques. Un Prince, bien perſuadé par l'éducation, l'exemple, l'habitude, le témoignage & l'enſeignement, ſuppoſe un poids déterminant aux motifs qui le perſuadent. S'il ne croit pas infaillible l'autorité à laquelle il défere, à plus forte raiſon ne croira-t-il pas infaillible l'autorité qui la dément. Un Monarque Indien, Muſulman, Chinois, peut être attaché à ſa croyance autant qu'un Prince Chrétien, & un Hérétique autant qu'un Catholique. Celui-ci aura, ſi l'on veut, peſé les motifs de crédibilité ; un autre croira ſans examen, mais il ſera perſuadé. Or, ce n'eſt pas la vérité, c'eſt la perſuaſion qui décide du droit que chacun croit avoir. Attribuer aux Princes Catholiques le droit de la force coactive en fait de croyance, c'eſt donc induire tous les autres à ſe l'attribuer de même; c'eſt mettre par-tout indiſtinctement le glaive dans les mains de la vérité & de l'erreur, & ouvrir les voies de la violence à l'opinion dominante.

Il s'agit donc d'examiner laquelle de ces deux hypotheſes eſt la plus favorable à la vérité : ou » *que tous les Princes pré-* » *tendent avoir le droit de réprimer, de*

» *pourſuivre , d'exterminer toute doctrine* » *nouvelle & étrangere dans leurs états* « ; ou que » *laiſſant les opinions s'élever & ſe* » *combattre, ils livrent l'erreur & la vérité* » *à leurs propres forces* «.

Chacun, ſelon ſa façon de voir, peut préférer l'une ou l'autre hypotheſe. Pour moi, je penſe qu'il eſt plus glorieux & plus avantageux pour la vérité de demander qu'on laiſſe le champ libre à l'opinion & à la croyance.

Un des caracteres les plus ſenſibles de la véritable Religion eſt de s'être établie, étendue, élevée ſur les ruines de l'erreur, ſans le ſecours de la force. Voilà ſon triomphe. Dès que les Empereurs ont tiré le glaive pour ſa défenſe, ils lui ont dérobé une partie de ſa gloire; les incrédules ont pu méconnoître dès-lors la main de Dieu qui la ſoutenoit, & ne voir dans ſa propagation que la politique des hommes. Pour la rendre odieuſe, ils lui ont reproché tout le ſang qu'elle avoit fait répandre ; tous les brigandages, toutes les cruautés, tous les excès commis en ſon nom ; & lorſqu'on leur a répondu comme S. Auguſtin (1), *ou ce qu'on a fait, on l'a fait juſtement ; ou c'eſt la paille, dont nous ſommes le froment pur, qui a fait ce qu'il y a d'injuſte*, ils ont répliqué que *cette paille* s'allumoit, & qu'el-

(1) *Aut juſtè factum, aut palea noſtra fecit.*

le allumoit des bûchers ; qu'en lâchant la bride au faux zele, on répondoit de ses emportements ; & que, si on ne l'approuvoit pas, on n'avoit qu'à le retenir. *Si l'on usoit de violence pour la défense de la foi* (dit S. Hilaire), *les Evêques s'y opposeroient.* Mais dans quel temps les a-t-on vus aller arrêter le glaive dans les mains des persécuteurs ? On convient que quelques Docteurs, quelques Prélats, & le Clergé de France même, dans ses assemblées, ont *désapprouvé les voies de rigueur*, & déclaré *qu'ils ne prétendoient point guérir les maladies de l'ame par la contrainte & la violence :* mais on n'a pas oublié qu'à Rome on célébra la Saint Barthélemi ; on n'a pas oublié qu'à Paris la Sorbonne, du temps d'Erasme, regardoit comme une hérésie de croire qu'il ne falloit pas brûler les Hérétiques. Ainsi la vérité, en prenant les armes de l'erreur, se voit confondue avec elle, & perd son avantage en donnant à la force le droit de décider leur sort.

Qu'on se rappelle ces combats en champ clos, qui, chez nos peres, encore barbares, tenoient lieu de jugement. Il est évident que tout le risque étoit du côté de la bonne cause. Il en est de même de l'intolérance. C'est à l'erreur à s'en applaudir, car elle a besoin de la force ; au lieu que la vérité n'a besoin que d'elle-même & du temps.

La Religion, seule & sans appui, a résisté dès sa naissance, &, dans son état de foi-

blesse, aux plus violentes persécutions; elle a vaincu les plus grands obstacles; &, par ses forces surnaturelles, elle s'est élevée & répandue dans presque tout l'Univers. Si donc, pendant plus de 300 ans, elle s'est passée du secours de la puissance des Princes, n'est-ce pas vouloir paroître se défier de ses avantages que de demander pour elle, aujourd'hui qu'elle est établie & régnante, les secours qu'elle a dédaignés dans ces temps les plus malheureux.

Enfin, l'intolérance civile est un fléau pour l'humanité. 1°. En ce que l'erreur s'attribue le droit d'être intolérante aussi bien que la vérité : c'est à qui le sera le plus; & de tous côtés l'on s'égorge. 2°. En ce que la vérité même n'est jamais sûre de la prudence, de l'équité, de la douceur de ses Ministres; que le fanatisme s'en mêle; que le zele irrité devient furieux & impitoyable, & que la Religion de l'Agneau se trouve avoir des tigres pour vengeurs.

Toute autorité légitime procede d'après des loix dont l'objet est déterminé, dont les regles sont fixes, dont la marche est certaine. L'objet de l'intolérance est vague, & les rigueurs qu'elle doit exercer sont à la discrétion des hommes. C'est une Jurisprudence criminelle sans code, sans forme de procédure, dont les délits & les peines n'ont aucun rapport décidé, & dont le plus souvent les bourreaux sont les Juges.

Le

Le Prince est juste & modéré ; son Ministre lui-même est sage ; mais les exécuteurs de sa volonté seront avides & féroces. C'est la cause de Dieu qu'ils vengent ; l'humanité n'est plus rien pour eux. Delà tous les forfaits commis au nom de la Religion ; delà ces scenes de meurtre & d'horreur, dont tant de fois a frémi la nature. C'est ce qui fait trembler tout homme né sensible, en jettant les yeux sur l'histoire des temps. C'est ce qui me fait refuser mon aveu à l'intolérance civile. En y souscrivant, je croirois tremper ma plume dans le sang. Ma voix n'est rien, je le sais ; mais ma conscience est quelque chose : elle me défend d'approuver un systême que je crois injurieux pour la Religion, & funeste à l'humanité.

Non est Religionis cogere Religionem ; quæ spontè suscipi debet, non vi. (Tertul. ad Scapulam.)

Nihil est tàm volontarium quàm Religio, in quâ si animus sacrificantis adversus est, jam sublata, jam nulla est. (Lactant. l. 5, cap. 20.)

Defendenda Religio est, non occidendo, sed moriendo ; non sævitiâ, sed patientiâ... Si sanguine, si tormentis, si malo Religionem defendere velis, jam non defendetur, sed polluetur atque violabitur. (Ibid.)

In carne ambulamus ; non secundùm car-

nem militamus ; nam arma militiæ nostræ non carnalia sunt. (Paul 2. Corinth.)

Quæ desursum est sapientia, pacifica est, modesta, suadibilis, seu facilè aliis obsequens, plenâ misericordiá & fructibus bonis. (Idem. ad Rom.)

LETTRE

De M. DE VOLTAIRE *à M. le Prince* GALLITZIN.

A Ferney, ce 14 Auguſte 1767.

MONSIEUR LE PRINCE,

Je vois par les lettres dont S. M. I. & votre Excellence m'honorent, combien votre Nation s'éleve, & je crains que la nôtre ne commence à dégénérer à quelques égards. L'Impératrice daigne traduire elle-même le chapitre de Béliſaire que quelques hommes de Collége calomnient à Paris. Nous ſerions couverts d'opprobes, ſi tous les honnêtes gens, dont le nombre eſt très-grand en France, ne s'élevoient pas hautement contre ces turpitudes pédanteſques: il y aura de l'ignorance, de la ſottiſe & de l'envie dans ma Patrie; mais il y aura toujours auſſi de la ſcience & du bon goût. J'oſe vous dire même qu'en général nos principaux Militaires, & ce qui compoſe le Conſeil, les Conſeillers d'Etat, & les Maîtres des Requêtes, ſont plus éclairés qu'ils ne l'étoient dans le beau ſiecle de Louis XIV.

Les grands talents ſont rares; mais la ſcience & la raiſon ſont communes.

Je vois avec plaiſir qu'il ſe forme dans l'Europe une République immenſe d'eſprits cultivés. La lumiere ſe communique de tous côtés. Il me vient ſouvent du Nord des choſes qui m'étonnent : il s'eſt fait, depuis environ quinze ans, une révolution dans les eſprits, qui ſera une époque ; les cris des pédants annoncent ce grand changement, comme les croaſſements des corbeaux annoncent le beau temps.

Je ne connois point le Livre dont vous me faites l'honneur de me parler ; j'ai bien de la peine à croire que l'Auteur, en évitant les fautes où peut être tombé M. de Monteſquieu, ſoit au-deſſus de lui dans les endroits où ce brillant génie a raiſon. Je ferai venir ſon Livre ; &, en attendant, je félicite l'Auteur d'être auprès d'une Souveraine qui favoriſe tous les talents étrangers, & qui en fait naître dans ſes Etats ; mais c'eſt vous ſur-tout, Monſieur, que je félicite de la repréſenter ſi bien à Paris.

J'ai l'honneur d'être, &c.

VOLTAIRE.

FIN.

TABLE

Des Chapitres contenus dans ce Livre.

TABLE.

Pieces relatives a Bélisaire.

Fin de la Table des Chapitres contenus dans ce Livre.

